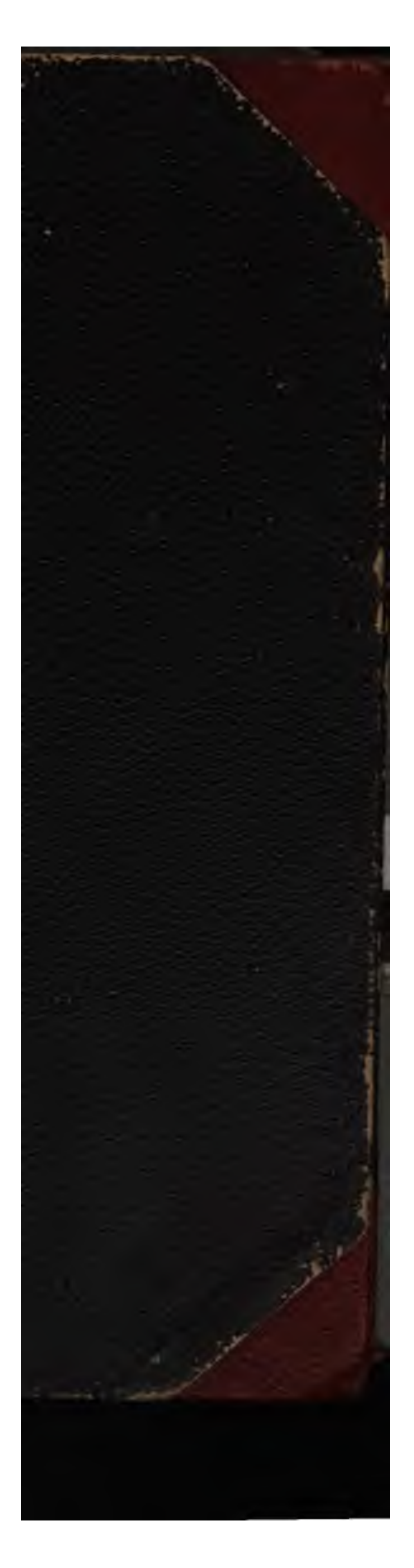


Berut [illegible]

TOUJOURS!

ROMAN SUISSE

LAUSANNE. — IMP. BORGEAUD.

TOUJOURS!

ROMAN SUISSE

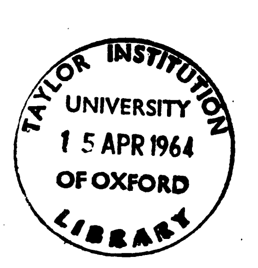
PAR

NOARCILE

Love, a flower from Paradise.
(Hymn book.)

PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1872



ENTRADA

— Que signifie ce mot bizarre ? — dira quelque naïve jouvencelle ou quelque bonne grand'maman qui vient d'essuyer ses lunettes pour y mieux voir.

— Cela signifie, mes aimables lectrices... Mais attendez un instant, je vous prie, je vais vous l'expliquer tout à l'heure.

On veut que j'écrive. On dit que je n'ai rien de mieux à faire. On s'imagine que c'est ma vocation parce que j'ai fait autrefois quelques petites excursions sur le Parnasse, comme on disait encore du temps de Voltaire ; mais ma plume, coursier fantasque s'il en fut et sujet à de brusques écarts, ma plume se regimbe, elle se refuse à sortir de son immobilité.

— Ecrire ? dit-elle en se cabrant. A quoi bon ? Que faut-il écrire ? Un traité de morale ?

— Bah ! lui dis-je. Qui le lirait ? N'y a-t-il pas déjà de par le monde assez de livres poudreux qui s'ennuient sur les rayons de nos bibliothèques ? Ecrivons un roman.

— Un roman ! répond la plume indignée. Y pensez-vous ? Ce nom seul est suspect. Il fait la terreur des mamans, l'abomination des institutrices, et quelquefois aussi l'exécration de M. le pasteur. Le roman est proscrit, mis à l'index, redouté comme la peste. C'est un genre dangereux.

— Ah ! par exemple, voilà du rigorisme ! La vraie morale ne consiste point à comprimer, à rapetisser le cœur humain ; elle consiste à l'ennoblir. S'il existe beaucoup de romans pernicieux, il en est aussi de très bienfaisants qu'il serait injuste de proscrire. D'ailleurs le roman n'est plus aujourd'hui ce qu'il était du temps de nos grand'mères : une histoire d'amour plus ou moins entachée d'affectation, un récit d'aventures extraordinaires tendant à fausser le jugement, par cela même que ce récit plein d'exagérations avait la prétention de représenter la vie réelle. Le roman ne s'adresse plus exclusivement à l'imagination. Il est devenu un personnage positif : il s'est fait *pratique*. Notre siècle utilitaire s'est emparé du roman pour le faire servir à ses fins : il l'a transformé en un véhicule commode, en une sorte d'*omnibus,* propre à répandre de tous côtés une foule de notions, d'opinions, de principes, qui, sans son intermédiaire n'eussent jamais aussi profondément pénétré dans les masses.

(Au mot de roman, ma plume d'oie, dans un vertueux transport d'indignation, avait hérissé sa barbe blanche ; ici, elle se calme soudain, elle se compose un maintien moins revêche et m'écoute avec indulgence.) Je poursuis :

— Un simple petit roman, cachant un but sérieux sous ses vives peintures est souvent plus utile pour la diffusion de la vérité que maint gros volume systématique, au ton grave et doctoral. Si tu veux bien me prêter ton concours, nous essayerons d'écrire un roman de cette nature et nous tâcherons de mêler à notre gerbe d'épis quelques bluets, quelques coquelicots pour l'égayer un peu. Ou, pour me servir d'une métaphore empruntée à l'art culinaire ; nous mettrons à notre pouding une poignée d'amandes douces et de gros raisins pour le rendre plus friand. A l'œu-

vre donc, ma plume, et tâche de ne pas t'égarer dans de trop fréquentes digressions !

— Pardon ! nous vous arrêtons ici, diront en chœur mes lectrices. Vous avez promis d'expliquer ce mot inusité du commencement.

— Mes chères amies, c'est tout simplement le mot *préface* travesti, revêtu d'un costume de fantaisie, portant sur l'épaule un petit manteau espagnol. Si j'avais écrit lourdement *préface*, en tête de ce chapitre, vous ne l'auriez pas lu. Préface ! c'est un mot qui sent l'ennui d'une lieue. Préface ! cela rappelle un roide magister qui s'apprête, férule en main, à vous débiter quelque pédante tirade.

Vous me pardonnerez bien cette petite ruse. Ne faut-il pas, autant que possible, dorer les pilules ?

PROLOGUE

Love a flower from Paradise!
(Hymn book.)

Dans un salon anglais, chez un amateur de tableaux, j'avais remarqué, parmi d'autres toiles de grands maîtres, une peinture de Cupidon sur laquelle je ne pouvais jeter les yeux sans dégoût. Oh! cette toile, je l'aurais de grand cœur lacérée à coups de canif, tant elle m'inspirait de répulsion! Sur un lit de mousse et de fleurs, tout baigné d'une vapeur rose, un garçonnet entièrement nu, à la tête blonde et frisottée, étalait voluptueusement ses chairs luxuriantes et molles, — si molles et si dodues que l'on croyait les voir trembler dans le cadre. Le sourire lascif qui entr'ouvrait la bouche lippue du Cupidon, son œil plein de malice et de cynisme, en faisaient un emblême parfait du sensualisme grossier et impudent. C'était l'amour païen dans toute sa bestialité.

Ah! si j'étais peintre, pensais-je souvent, je ferais une image bien différente de l'amour. Je lui donnerais des ailes aussi ; mais ce ne seraient pas les ailes fragiles du papillon : ce seraient de puissantes ailes, des ailes blanches de séraphin. Je le représenterais sous la forme d'un ange majestueux levant vers le ciel un regard plein d'extase et faisant vibrer sous ses doigts une lyre dont il sait tirer les plus sublimes accords.

L'amour vrai, c'est l'attraction des âmes, l'harmonie des âmes, une musique céleste, une révélation du Paradis.

Le paganisme n'a pas même entrevu la majesté, la sainteté de l'amour. Chez les anciens c'est un génie malfaisant et moqueur. C'est toujours ce petit gars pétulant et perfide, ce bambin grassouillet qui ne songe qu'à mal. Même aujourd'hui, en plein christianisme, la foule vulgaire et corrompue se raille de l'amour; on le regarde d'un œil ironique, ou tout au moins avec un mélange de pitié dédaigneuse et de tolérance : « Une faiblesse, » dit-on avec un mouvement d'épaules, « une déchéance ! » Mais les natures délicates, les nobles natures savent que l'amour vrai est, après le sentiment religieux, la suprême élévation de l'âme.

Une nuit je fis un rêve étrange dont les moindres détails sont gravés dans mon souvenir. Je me trouvais assise au sommet d'une haute montagne ; au-dessus de ma tête scintillaient les étoiles et sous mes pieds, tout autour de la cime, s'étendait un océan de nuages à travers lesquels je ne pouvais distinguer la terre. Tout à coup un habitant du ciel descendit auprès de moi. Sur son front brillait une flamme et sa voix était semblable au frémissement d'une harpe. Il m'attira à lui et m'enlevant dans les airs : « Viens, » dit-il, « je te ferai voir ce que, dans votre monde enténébré et perverti, on appelle amour et qui ne l'est point. »

Nous descendîmes près de la terre, et, dans un appartement somptueux, nous vîmes une jeune et belle fiancée. Elle venait de recevoir sa corbeille de noce. Debout devant une glace, elle essayait avec orgueil, avec enivrement, les magnifiques parures de diamants, les perles, les bijoux rares et précieux, les toilettes fastueuses dont on l'avait comblée. Son fiancé, à demi

couché sur un divan, la contemplait d'un air enthousiaste. « Ce sont là, penses-tu, des heureux de la terre? » me dit le génie. « Détrompe-toi ! Elle épouse cet homme pour son rang, pour ses richesses, et lui la prend à cause de sa beauté. Une femme qui n'est aimée que pour son extérieur n'est pas véritablement aimée. Son mari ne voit en elle qu'un charmant animal, un jouet vivant. Et ce jouet aura le sort de tous ceux qui ont amusé son enfance : il s'en lassera. A ses yeux une femme est une *chose;* ce n'est pas une *âme*. A peine l'aura-t-il possédée quelques mois que déjà il lui préfèrera son cheval et son club ; ou, si son âme est entièrement avilie, il fuira l'intimité et les devoirs du foyer domestique pour rechercher la société dissolue des courtisanes, dont il achètera à prix d'or les honteux baisers. La femme la plus belle, et qui n'a d'autre charme que sa beauté, est bientôt délaissée. L'admiration dont elle était l'objet fait place à la satiété, à l'indifférence. Son mari s'ennuie auprès d'elle. Aux tendres regards, aux paroles flatteuses, aux louanges exagérées dont il l'encensait, trop souvent succèdent les paroles dures, haineuses même. Le joug que ces époux s'étaient imposé et qu'ils croyaient être une chaîne d'or devient une lourde chaîne de fer. — Allons plus loin, » dit mon guide, « cherchons une autre scène. »

Une salle brillamment illuminée s'ouvrit devant nous. Aux sons d'une joyeuse musique, tantôt les folâtres quadrilles, tantôt le galop effréné, tantôt la valse étourdissante ébranlaient le parquet. Au milieu de la foule, une femme éclipsait toutes les autres par l'élégance de son costume, par l'éclat de sa beauté et le sourire vainqueur qui semblait dire : — « Ici, je suis reine; toutes ces femmes me portent envie ; tous ces hommes sont mes esclaves ! » — A la tourbe des admirateurs

qui l'assiégeait sans cesse, elle dispensait habilement ses faveurs, accordant à l'un son plus séduisant sourire, à l'autre un mot flatteur, à un troisième une promesse, sans jamais se compromettre. Puis, nouvelle Armide, elle riait sous cape d'avoir si bien réussi à exciter leur jalousie et avivé leur flamme par ses manéges et ses fascinations. — « Tu vois ici le type de la coquette, me dit mon guide. Cette femme qui veut plaire à tous, qui veut conquérir tous les cœurs, n'en a point elle-même. Ces hommes qui se disputent son cœur poursuivent une chimère. Une coquette est incapable d'aimer : elle est sa propre idole ; l'égoïsme et la vanité la dominent. Ces jeunes gens légers qui voltigent autour d'elle, tous ces insensés qui ont tué leur âme par la dissipation, prennent pour de l'amour la frivole galanterie. Mais cette petite, cette méprisable galanterie n'est que la *caricature* de l'amour. »

Nous quittâmes la salle de bal, et l'ange me transporta à travers la mer dans une île très vaste et très populeuse. Aux abords d'une immense métropole, nous découvrîmes un jardin public d'un aspect tout féérique. Sous un berceau de verdure, autour d'un somptueux banquet, étaient réunis des hommes à moitié ivres et des femmes aux regards effrontés, à la mise indécente et d'un luxe effréné. Tous chantaient en vidant leurs coupes de cristal où moussait le champagne, le *Brindisi* de la Traviata :

Libiamo, libiamo, ne'lieti calici che la bellezza infiora ;
E la fuggevol', fuggevol' ora s'innebbri, a voluttà!...
..... Libiamo, libiamo, amor fra i calici più caldi baci avrà!...

Puis aux chants succédaient le large rire rabelaisien et les paroles obcènes. Ces femmes éhontées les entendaient sans rougir et semblaient y prendre plaisir. L'une d'elles ayant languissamment laissé tomber sa tête alourdie sur l'épaule de son voisin, celui-ci

l'embrassa aux applaudissements de tous les convives. — « Voilà, me dit le génie, ce que le monde ose appeler de l'amour. Mais ces hommes et ces femmes sont possédés d'esprits immondes. Détourne ton regard de cet infâme lieu, de peur de ternir ton âme..... » — Et, d'un puissant coup d'aile, il m'enleva dans les airs.

Plus loin, je vis une riante villa, entourée d'une riche pelouse et d'arbres touffus au milieu desquels se jouaient les rayons de la lune. Dans les salons splendidement éclairés et ouvrant sur les jardins, circulait une foule élégante, et, par toutes les fenêtres ouvertes, s'échappait à flots la plus suave musique. A quelque distance de la villa, dans une allée solitaire du parc, deux jeunes gens, fuyant la cohue et le bruit, marchaient lentement à la lueur sympathique des astres nocturnes. La fête était en leur honneur. On célébrait leurs fiançailles. La jeune fiancée, appuyée au bras de celui qu'elle avait choisi, lui révélait pour la première fois toute sa tendresse, versait tout son cœur dans le sien. Il écoutait avec extase cette voix qui lui semblait être celle d'un esprit céleste, il écoutait le gémissement des tourterelles dans les charmilles et croyait être au ciel. — « Ce sont de nobles âmes, me dit mon conducteur, leur flamme est belle et pure. Mais elle durera peu. Cet amour si touchant est une fleur terrestre. Elle doit se faner tôt ou tard comme tout ce qui est de la terre. L'amour est une fleur délicate : cette fleur perd bientôt son parfum, elle se dessèche bientôt, si elle n'est continuellement rafraîchie, vivifiée par la rosée du ciel. Pauvres jeunes gens ! leur vision de bonheur est un mirage. Bientôt la prose vulgaire de la vie matérielle, bientôt le souffle rude et grossier de la réalité fera crouler tous leurs châteaux aériens. »

Nous reprîmes notre vol à travers l'espace et je

vis, dans une modeste demeure, auprès d'une fenêtre ouverte, un autre couple de fiancés. Ils venaient de lire ensemble la parole divine. Le livre saint était encore ouvert sur une petite table où brûlait une lampe. Tous deux s'étaient agenouillés et leurs âmes se confondaient dans une fervente prière. D'un bras le jeune homme enlaçait sa fiancée et la tenait pressée sur son cœur. Elle appuyait sa joue sur celle de son bien-aimé et leurs mains étaient entrelacées. La même prière, muette, brûlante, s'échappait de ces deux cœurs. Cette prière, par une intuition surnaturelle, je l'entendais s'exhaler de leur âme. Ils bénissaient Dieu de les avoir donnés l'un à l'autre. Ils le priaient de sanctifier leur affection et de la rendre éternelle. Chacun d'eux implorait le Tout-Puissant pour le salut de l'âme bien aimée unie à la sienne par de si tendres liens. Ils demandaient au Seigneur de les remplir de son Esprit, afin de pouvoir le glorifier en toutes choses et contribuer mutuellement à leur avancement dans la piété. L'effusion de leur cœur montait comme un encens vers le trône de Dieu et les anges se réjouissaient de voir sur la terre un reflet de leurs joies ineffables. — « Voici, » me dit le génie, « voici enfin l'amour véritable, l'amour que Dieu bénit et qui ne périt jamais. C'est une perle de grand prix. Elle se trouve rarement sur la terre, mais tous les héritiers de la gloire céleste la posséderont dans le Paradis. »

En disant ces mots, l'ange me baisa au front et je m'éveillai.

Longtemps encore je repassai dans mon esprit ces visions nocturnes et les paroles que je venais d'ouïr s'imprimèrent profondément dans mon cœur. Toujours je croyais entendre la voix de mon guide aérien chantant mystérieusement à mon oreille : — « La prière, la prière, c'est le lien des âmes ! »

CHAPITRE I[er]

Chers enfants, dansez, dansez !
BÉRANGER.

— Où était-ce donc ?

— Ami lecteur, si tu veux le savoir, fais comme les jeunes Crépin[1] lorsque leur père éternuait dans sa soupe... Contemple le paysage ! Tiens, prends ma lunette magique et regarde. Que vois-tu ?

— Je vois des entassements formidables de montagnes granitiques ; je vois de riches campagnes ; je vois au pied des collines un lac d'une beauté sans rivale.

— Fort bien. C'était là le cadre de mon histoire. Evidemment, ce devait être quelque part en Suisse ; probablement dans le canton de Vaud.

Le soleil allait disparaître à l'horizon. Une petite dame à l'air affable, à la physionomie mobile, au pied leste malgré son âge (elle devait avoir près de soixante ans) suivait entre deux haies de noisetiers, un chemin capricieux, ombragé çà et là par des noyers touffus et des cerisiers en fleurs. La promeneuse en approchant d'une maison de paysans située à quelque distance de la route, entendit les voix joyeuses d'une demi-douzaine de fillettes qui chantaient en se tenant

[1] Voir les caricatures de Töpffer.

par la main et dansaient en rond devant la grange. Leurs petits pieds frappaient du talon le terrain en marquant le rhythme de la chanson, et elles précipitaient le mouvement, sans doute pour s'étourdir. La ronde tournoyait cadencée: c'était un *allegro con brio*. La dame s'arrêta derrière la haie pour écouter:

Malbrouk s'en va-t-en guerre, mironton, mironton, mirontaine,
Malbrouk s'en va-t-en guerre ; on ne sait quand il reviendra...
S'il reviendra-z-à Pâques, mironton, etc.
S'il reviendra-z-à Pâques ou à l'*éternité* (la Trinité).
...L'éternité se passe, mironton, mironton, mirontaine,
L'éternité se passe, Malbrouk ne revient pas!..

Ici la curieuse eut grand'peine à retenir un éclat de rire.

Les petites paysannes chantèrent Malbrouk tout au long en y introduisant maintes variantes semblables; et, quand la ronde fut finie, elles grimpèrent sur un talus couvert de gazon pour se *rebedoûler* du haut en bas, comme elles disaient en leur langage contadinesque.

La dame continua son chemin et se mit à rire toute seule en se rappelant le temps où elle-même, plus jeune que ces fillettes, travestissait de la manière suivante un hymne patriotique :

Bois, vallons, fertiles campagnes,
Beau pays de mes *adieux*, (aïeux)
Suisse, dont j'aime les montagnes,
Sautons ciel on est terreux !
(Sous ton ciel on est heureux.)

Elle se rappela aussi un candide petit garçon qui chantait de tout son cœur ce cantique appris à l'école du dimanche :

Quelles richesses sur nos guérets !
Quelle *négresse* dans nos châlets !
(Quelle allégresse dans nos châlets !)

Une monitrice expliquait à un autre petit garçon que la conversion, c'est le changement du cœur par le St-Esprit. Elle lui disait : — « Si tu désires aller un jour au ciel, il te faut demander à Dieu de changer ton cœur. » A ces mots, la physionomie de l'enfant trahit une perplexité, une angoisse comiques. La monitrice devina aussitôt que, dans la pensée du petit ingénu, ce verbe *changer* signifiait *substituer* et non pas *transformer*, *renouveler*. Il s'imaginait de bonne foi que le St-Esprit devait lui arracher le cœur pour en mettre un autre à la place, et cette perspective ne lui semblait pas très rassurante.

— Les enfants ne comprennent le plus souvent qu'à moitié ce qu'ils apprennent par cœur, se dit Mme Derval (c'était le nom de notre nouvelle connaissance). Ils mutilent beaucoup de mots ; ils ignorent le sens des expressions les plus simples. Avant de surcharger leur mémoire, on devrait s'ingénier à étendre leur vocabulaire, leur faire expliquer tous les mots qu'ils emploient.

Mme Derval avait raison. Dans nos écoles, à peine les enfants savent lire, on s'acharne à torturer leur mémoire, à la bourrer de phrases auxquelles ils n'entendent rien du tout. Avant de les faire apprendre par cœur, attendez donc qu'ils comprennent leur langue ! Faites-les lire beaucoup. Commencez par des livres attrayants, à leur portée. Et quand ils auront lu et compris une dizaine de volumes dont vous aurez expliqué tous les mots quelque peu insolites, alors faites apprendre le catéchisme et la grammaire. C'est une pitié de voir de pauvres petites paysannes qui ont à peine lu dix pages de toute leur vie, se tourmenter pour faire entrer dans leur cervelle les mots de ce terrible catéchisme. Et quel gâchis elles en font ! quel affreux grimoire ! La moitié des mots

sont estropiés. Celles qui sont déjà grandettes demandent aux novices : — « En es-tu bientôt au *couaton?* Moi, j'ai passé le *couaton.* »

Elles appellent « couaton » le milieu du catéchisme qui commence par cette demande : — « A quoi tendent en général tous les désirs des hommes ? » — Le sens de ce verbe *tendre* leur est une énigme des plus obscures. Et à chaque ligne elles rencontrent de semblables pierres d'achoppement. Quel fruit peut-on espérer de ces études inintelligentes? Au lieu de se développer, ces pauvres enfants prennent les livres en horreur.

Les pasteurs de campagne ne sauraient croire à quel point ils sont peu compris de leur auditoire illettré. Il ne faut pas s'étonner si la moitié de leur congrégation ronfle pendant le sermon. Allez un dimanche matin au prêche du village. Voyez toutes ces physionomies impassibles ou hébêtées. Elles témoignent assez que les yeux de l'esprit sont fermés. Tout au plus ces pauvres gens comprendront-ils par le cœur!... Je me trompe : lorsque le pasteur, d'une voix vibrante et pathétique, a terminé quelque émouvante période et reprend haleine, tout le monde se mouche à grand bruit, et l'on voit même, dans ces bancs reculés, là-bas, perler quelque larme aux cils des matrones.

Ne soyez pas surpris s'il y a tant d'incrédules parmi nos paysans. Ils ne connaissent pas leur religion. Ils n'y ont rien compris ; pas plus que les sceptiques de la classe savante qui repoussent l'Evangile faute d'en avoir examiné les preuves.

Tout en pensant à ces choses, Mme Derval cheminait rapidement et s'approchait d'une maison de campagne nommée le Bois-Noir, où elle allait rendre visite à sa filleule, Natalie Sibert. La mère de cette jeune demoiselle était morte dix ans auparavant. Elle avait été

l'amie d'enfance de Mme Derval, et celle-ci aimait Natalie comme sa propre fille.

Avant d'introduire Mme Derval dans le salon du Bois-Noir, permettez-moi de vous présenter Mlle Natalie Sibert, l'héroïne de cette histoire.

CHAPITRE II

> **Noire comme une Calabraise**
> **Et l'œil ardent comme la braise.**

Regarde-la lecteur! La voilà debout sur le balcon. D'un bras elle entoure une colonnette de marbre, contre laquelle elle appuie son front pensif. Elle écoute le frémissement du feuillage dans les bois enténébrés par le crépuscule, et ses yeux, noirs comme la nuit, semblent interroger les profondeurs de l'avenir. Son pur profil qui paraît sculpté dans le Paros, sa taille élancée, sa noble attitude, lui donnent l'air d'une déesse. Cependant sa beauté physique frappe moins encore que l'expression de ses traits. Quoique si belle, quoique si parfaite au point de vue plastique, cette physionomie révèle une intelligence supérieure, un cœur véhément.

Quoique si belle, ai-je dit? A propos de cette restriction, il faut que j'initie le lecteur à certaines idées bizarres, à certains préjugés de mon adolescence, dont je n'ai jamais pu me débarrasser complétement. (Toujours des digressions!... Las! qu'y ferais-je? C'est une lubie de ma plume. Elle a horreur de la ligne droite. C'est dans son tempérament. Il faut lui pardonner ses incartades.)

Eh bien! dans les différents établissements d'édu-

cation où j'ai étudié et enseigné, j'ai invariablement observé que les jolies élèves ne brillaient guère par leur intelligence et que les élèves remarquablement belles étaient positivement stupides, aussi stupides que belles ! — Ne vous étonnez donc pas, lecteur, si dès l'âge de quatorze ans, j'avais formulé à part moi cette superbe thèse que j'élevais à la dignité d'axiôme : *Toutes les belles femmes sont bêtes !* — Or, quand une idée a germé et pris racine dans ma cervelle suisse-allemande, elle y tient ferme. Je me félicitais donc en secret de ressembler à une petite bohémienne plutôt qu'à une poupée de cire. D'année en année, de pays en pays, je soumettais à mon critère chaque nouveau visage féminin qui s'offrait à mon observation, et je puis loyalement affirmer que j'ai rencontré à peine une seule exception à ma règle. Cependant, j'ai vu nombre de beautés remarquables, surtout en Angleterre.

Imprudente ! qu'ai-je dit ? Je vais scandaliser tout le beau sexe et l'ameuter contre moi. Déjà j'entends d'ici une immense clameur, un chorus d'indignation, un océan de vagues courroucées qui menacent de m'engloutir. — Comment ai-je osé me hasarder sur ce terrain dangereux ? Ce qui me rassure, c'est que je porte un domino. C'était nécessaire, il faut l'avouer.

Voyons, mesdames, examinons la question sans nous quereller, candidement, impartialement, avec une placidité toute philosophique.

Il n'est pas rare de trouver de beaux visages parmi les hommes de génie. Raphaël, le Tasse, Schiller, Lamartine, Napoléon Ier, lord Byron, etc., étaient fort beaux. Mais, en est-il de même des femmes distinguées ?... C'est précisément le contraire. La nature a cru faire assez pour elles en leur donnant une âme riche, et leur a refusé un brillant extérieur. Cherchez

parmi la constellation des femmes illustres, en trouverez-vous des belles ? Prenons au hasard :

Et d'abord, Mme de Staël, cette étoile de première grandeur : — des traits masculins et une petite moustache ! Toute la beauté de cette femme admirable était dans l'expression. Dès qu'elle parlait, son âme rayonnait sur son visage et le transfigurait. Mme de Sévigné : figure grimaçante ; mais quelle fascination ! Mlle de Lespinasse : laide, mais si attrayante ! Frédérica Bremer, idem. Sapho : noire comme un corbeau. Jenny Lind : un visage agréable, un doux visage, mais un nez qui rappelle une pomme de terre bouillie ; *a plum pudding face,* comme disait certain maestro qui s'indignait qu'on la trouvât jolie. Mme Beecher-Stowe : un visage osseux qui dénote beaucoup d'énergie, un esprit viril, des vues larges, un cœur profond. Olympia Morata : je n'ai jamais vu le portrait de cette illustre infortunée, mais je devine des traits accentués, une physionomie italienne attirante par son expression poétique et sa mobilité. — Bref ! je vous dis, moi, qu'une femme de génie ayant un beau visage, est aussi introuvable qu'un matou à trois couleurs !...

Si je l'osais, je parlerais bien encore d'une femme célèbre de ma connaissance, que les femminettes, ses envieuses, déclarent laide, très laide. Pour ma part, je lui trouve un visage des plus aimables, quoique peu classique.

Enfin, lecteur ou lectrice, cite-moi, si tu le peux, une seule femme de génie qui eût pu servir de modèle à un sculpteur, ou figurer dans un *Kaepsake.*

— Aspasie, diras-tu peut-être. — C'était la femme aux brillantes reparties, à l'esprit vif, élégant, mais était-ce une forte et ardente nature, une grande âme ? Il ne manque en aucun pays de jolies femmes spirituelles.

— Et madame de Maintenon? — Belle, oui. Mais c'était une froide raisonneuse, à l'esprit étroit.

— Et lady Jane Grey, la savante et belle jeune reine? — Oui, oui, Jane Grey! une noble intelligence ; une âme douce, aimante, pleine de sens et de sagesse précoce. Elle était fort instruite, elle avait le génie des langues, une mémoire surprenante; mais avait-elle la flamme intérieure, le feu sacré, une âme d'artiste? avait-elle aussi cette énergie qui va tout droit son chemin et qui ne plie jamais devant une opinion que la conscience réprouve? Etait-ce une âme passionnée, un caractère décidé? Ah! c'est un trait de lumière... J'y vois maintenant! L'écheveau se débrouille... je tiens le fil! Voici la solution du problème :

— Une femme douée d'un jugement froid, une femme chez laquelle la prudence prédomine, peut avoir un beau visage en même temps qu'une intelligence hors ligne. Cependant, ce qu'on appelle proprement le *génie* lui manquera. Mais une femme enthousiaste et de forte volonté; une femme unissant beaucoup d'intelligence à beaucoup de passion, n'aura jamais des traits réguliers, ou du moins, jamais les traits efféminés d'une Vénus. Les caractères distinctifs d'une nature énergique, ardente et intelligente, sont, chez les femmes, le front osseux, large et proéminent, les pommettes saillantes, des lignes accentuées, et en particulier le développement très prononcé de la mâchoire inférieure. (Tenez! comme M. de Bismark!) Certes ce ne sont pas là des éléments de beauté.

Les gentils minois, les traits délicats, les teints de lis et de rose qui font l'admiration des femmes de chambre, les carnations molles et arrondies, les bouches en cœur, les nez mignons, les fins profils classiques, sont l'apanage de femmes souvent fort aimables, je n'en disconviens pas, mais très ordinaires, très

médiocres sous le rapport intellectuel. Quand elles ne sont pas fourrées de malice, et, chattes patelines, chattes câlines, armées de griffes perfides, ce sont en général de bonnes et simples créatures dont la cervelle ne travaille guère et dont le cœur ne crie jamais bien fort. Un mot les résume : *insignifiance*. Leur plus haute ambition se borne à être vêtues avec recherche, à paraître jolies. Donnez à ces poupées, donnez des bijoux, des colifichets. Elles ne désirent rien de plus ; elles seront contentes. Ah ! je me trompe : elles veulent toutes avoir un mari. Ce n'est pas qu'elles soient capables de s'attacher fortement, exclusivement à un seul homme doué de qualités propres à gagner leur estime, à captiver leur cœur. Non ; tous ceux qui pourront leur assurer une existence facile ou les jouissances du luxe seront également les bienvenus. Ne faut-il pas de rigueur s'appeler *Madame*, quand on veut faire figure dans le monde ?

Assez ! je m'aperçois que je deviens satirique. Aussi, pour atténuer le poivre de ce dernier paragraphe, je me hâte d'ouvrir une parenthèse en faveur des femmes dont les traits délicats révèlent une vraie sensibilité, une bonté non feinte. Chez celles-ci, la vanité n'a pas étouffé l'âme.

J'ai dit que Natalie était une de ces rares natures de femmes qui unissent à une beauté remarquable tous les dons de l'esprit, toutes les qualités du cœur. Donc, si quelque belle lectrice se trouve offensée de ce que je viens de dire dans ce chapitre, elle pourra s'apaiser en pensant qu'elle aussi fait partie de ces rares exceptions. D'ailleurs la plupart des belles femmes savent parfaitement qu'elles sont bêtes et l'avouent tout haut. Cela leur est égal. Elles n'en sont pas humiliées : elles se contentent d'être de jolis animaux.

Natalie, femme énergique, passionnée et enthou-

siaste, ne rappelait en aucune façon le type quasi-enfantin, aux contours pleins de morbidesse de la reine de Cythère. Elle avait le fier profil des femmes d'Albano et leur opulente chevelure d'ébène. On reconnaissait en elle au premier coup d'œil une âme de haut vol. A son ardente imagination s'unissait une sensibilité profonde, qui se trahissait sans cesse en dépit d'elle-même par l'expression de son regard, par les inflexions de sa voix émue et sympathique. Sur son front large et fort, un léger pli accusait le travail habituel de la pensée. Ses épais sourcils noirs, peu arqués et fort éloignés l'un de l'autre, indiquaient beaucoup de fermeté, de constance, un caractère dominateur. Dans ses yeux, sombres diamants, l'atticisme florentin, et parfois un subtil pétillement, s'alliaient d'une façon piquante à l'expression tendre et rêveuse des races du Nord. Quoiqu'elle eût beaucoup de vivacité d'esprit et souvent des éclairs de verve humoristique, ce que décelait son fin sourire, Natalie était avant tout une songeuse, un esprit observateur et méditatif.

Elle venait d'atteindre ses vingt ans; mais son air habituellement pensif et son teint quelque peu bronzé la faisaient paraître plus âgée. Sa mère, qui l'avait entourée de la plus vive affection, était morte subitement lorsque Natalie était à peine âgée de dix ans. Ce  coup terrible avait profondément ébranlé cette organisation impressionnable, qui était toute tendresse, toute émotion. Une ombre de mélancolie s'étendit dès lors sur son existence. Le père de Natalie était peu propre à la consoler de la perte immense qu'elle avait faite. C'était un homme d'argent, exclusivement occupé de son commerce et comptant pour rien tout le reste. Il tenait cependant à ce que sa fille fût bien élevée. C'est pourquoi il l'envoya dans un pensionnat renommé, où son esprit et ses talents furent cultivés

avec soin. A l'âge de dix-sept ans, Mlle Sibert revint demeurer auprès de son père à la campagne du Bois-Noir, où s'était écoulée son enfance. Ce domaine, peu éloigné de la ville, permettait à M. Sibert de surveiller ses bureaux tout en s'occupant d'agriculture.

Natalie fut constituée maîtresse de maison et s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec beaucoup de diligence et de savoir-faire. Une vieille tante, la sœur de son père, veuve depuis plusieurs années avait pris la direction du ménage à la mort de Mme Sibert. Au point de vue matériel, cette vieille tante, nommée Mme Bourget, avait servi de seconde mère à Natalie; mais sous tous les autres rapports, elle était trop inférieure à sa belle-sœur pour pouvoir la remplacer auprès de sa fille. Lorsque Natalie eut quitté sa pension, Mme Bourget après s'être déchargée sur elle de tous les soins domestiques, continua cependant à l'aider de ses conseils. Elle mit toutes ses recettes à la disposition de sa nièce et l'initia aux mystères des cordons-bleus. Natalie fut bientôt maîtresse passée dans l'art de confectionner les confitures, les sauces, les crêmes et les gâteaux. Quoique les occupations de ce genre n'eussent pas beaucoup d'attrait pour la jeune fille, elle s'y voua de bon cœur, puisque le bien-être de son père en dépendait; mais elle profitait de tous ses moments de loisir pour retourner à ses livres favoris, à ses chères études. Son piano et ses crayons étaient chaque jour pour elle des sources de jouissances vives et élevées.

Ainsi se passèrent environ dix-huit mois, lorsqu'un événement aussi affreux qu'imprévu apporta de nouveau le deuil dans l'âme de Natalie. Un matin, selon sa coutume, M. Sibert était parti à cheval pour se rendre à la ville, après avoir donné des ordres aux ouvriers de campagne, concernant les travaux de la

journée. Arrivé à une descente longue et rapide, où la route passait entre deux escarpements de rochers, son cheval effrayé par un vol de corbeaux, prit le mors aux dents et s'abattit tout-à-coup. Le cavalier fut lancé contre les roches qui se dressaient au bord du chemin. M. Sibert eut le crâne fracassé. La mort fut instantanée. Quelques paysans témoins de l'accident, accoururent et relevèrent le cadavre. Il s'empressèrent de transporter le défunt à sa demeure, éloignée seulement d'un mille. Avec l'incurie ordinaire aux gens de la campagne qui ont des nerfs à toute épreuve, ils ne songèrent point à faire prévenir Mlle Sibert, à la préparer graduellement à cette fatale nouvelle. Ils ne recontrèrent personne aux abords de la maison, et au moment où ils montaient les degrés du perron, Natalie sortait avec sa tante pour aller visiter la basse-cour. A la vue de son père, de cette tête mutilée et sanglante, de ces traits livides portant le sceau irrévocable de la mort, elle poussa un cri déchirant et s'affaissa privée de sentiment dans les bras de Mme Bourget. On fit appeler en hâte le médecin de la ville, et lorsqu'il arriva, Natalie était sortie de son évanouissement, mais elle avait le délire.

Pendant plusieurs jours elle flotta entre la vie et la mort. La bonne Mme Derval, accourue à l'ouïe de ces sinistres nouvelles, ne quittait pas le chevet de sa jeune amie. Il lui était d'autant plus facile de se consacrer à sa filleule, qu'elle était veuve et sans enfants. Elle entourait Natalie des soins les plus dévoués, tandis que Mme Bourget s'occupait de l'ensevelissement de son frère et des formalités qu'entraîne un décès. La convalescence de Natalie dura plusieurs semaines. Elle semblait se rattacher avec peine à l'existence. Mme Derval cherchait par un redoublement de tendresse et mille attentions ingénieuses, à dissiper, ou

du moins à adoucir sa tristesse. Lorsque Mlle Sibert fut en état de supporter un voyage, sa vieille amie l'emmena dans les montagnes pour la distraire.

Mme Bourget, toujours active, s'occupa de concert avec le tuteur de Natalie, à régler les affaires de son frère pendant leur absence. Elle remit les terres à un fermier et ne réserva pour sa nièce que la jouissance des jardins, du verger et du bois de sapin qui donnait son nom à la campagne.

M. Sibert laissait à sa fille une jolie fortune; aussi la jeune héritière, à son retour dans ses domaines, se vit-elle l'objet des prévenances, des empressements plus ou moins intéressés de tout le voisinage. Cependant elle refusait la plupart des invitations qui lui étaient adressées et ne recevait que des connaissances intimes. Son âme en deuil redoutait le contact des indifférents; plus encore celui des gens légers. Malgré cette vie de recluse, à peine une année s'était écoulée depuis la mort de son père, que l'orpheline reçut par l'intermédiaire de Mme Bourget, plusieurs propositions de mariage. Mais Natalie rejetait avec dégoût ces offres évidemment intéressées, de personnes qu'elle connaissait à peine ou qu'elle n'avait jamais vues. Elle s'indignait de ces persécutions. Un mariage de convenance lui paraissait une brutalité.

Ce même soir où nous venons de la voir sur le balcon en face du bois de sapins, elle réfléchissait à l'une de ces sollicitations importunes qu'elle avait subie dans la journée. Un nouveau prétendant lui avait été présenté par Mme Bourget. Elle l'avait accueilli avec une parfaite politesse, mais avec une froideur désespérante. Aussi le pauvre jeune homme comprit immédiatement qu'il serait éconduit comme ses devanciers. Il s'en retourna l'oreille basse. Ne le plaignez pas, il voulait épouser une fortune.

Au milieu de sa rêverie, Natalie tressaillit en entendant le coup de sonnette de Mme Derval.

— Une visite à ces heures! dit-elle, — et ma tante qui est en ville! J'espère que ce ne sont pas des étrangers.

Une domestique entra et annonça Mme Derval. A ce nom, le visage de la jeune fille s'éclaira d'un radieux sourire.

CHAPITRE III

> C'était une de ces nerveuses natures auxquelles parle la voix des pressentiments.
> Ch. DESLYS.

— Vous! chère madame! dit Natalie qui accourut avec un joyeux empressement au devant de l'aimable visiteuse, toujours la bienvenue. Elle l'embrassa avec effusion. — Qui se serait attendu à vous voir arriver si tard..

— Je viens du château, ma chérie. Depuis longtemps je devais rendre une visite à Mme de Sorbes, et elle m'a retenue jusqu'à présent. Je n'ai pas voulu passer si près de votre demeure sans venir vous embrasser. Mais je ne puis m'arrêter longtemps.

Mlle Sibert la conduisit sur le balcon où elles s'assirent sur un banc pour causer.

— Je comprends maintenant pourquoi vous êtes si belle ce soir, dit Natalie d'un ton badin et caressant. Ce n'est pas en mon honneur que vous portez ce costume de gala.

— Non, chère enfant, répondit son interlocutrice. Avec ses amis intimes, on ne fait pas des cérémonies. Ce chapeau neuf, cette brillante toilette, comparée à celle que je portais ce matin, m'ont suggéré en route maintes réflexions qui ne sont pas en l'honneur de notre pauvre humanité. Ce matin, selon ma cou-

tume quand il fait beau temps, je me rendais à mon jardin pour soigner mes plates-bandes. Mon costume de jardin était comme toujours simple et convenable, quoique un peu gothique, un peu passé de mode. Mais il n'est nullement *fashionable*, vous le savez ; aussi ne le jugeait-on pas digne de beaucoup de considération, et les boutiquiers, les employés de bureaux, les gros bourgeois que je rencontrais lui faisaient d'assez manvaise grâce un petit salut écourté. Un pauvre artisan dont la femme est malade, et à laquelle j'envoie chaque jour une ration de viande, m'a adressé la parole d'un air de familiarité qui frisait l'impertinence. Ce soir, révolution complète ! Je suis la même personne que ce matin, n'est-il pas vrai ? Ma fortune ne s'est pas augmentée d'un centime ; je ne me suis signalée par aucune action d'éclat ; je n'ai ni plus ni moins de mérite. Eh bien ! à peine étais-je dans la rue que ma riche toilette a reçu les plus grands honneurs : coups de chapeaux à droite, coups de chapeaux à gauche, c'était à qui la saluerait le plus bas. Je dis *elle*, car évidemment c'était ma toilette et non pas moi que l'on saluait. Les beaux habits, la parure, voilà le seul moyen d'obtenir la considération des esprits vulgaires. C'est leur fétiche. Riches et pauvres s'inclinent devant lui. Pourquoi ces imbéciles ne font-ils pas de profonds saluts aux fastueuses étoffes, aux bijoux, aux colifichets étalés derrière les vitrines des magasins ? Ce serait parfaitement logique.

Un grand éclat de rire accueillit cette boutade. Natalie aimait le franc-parler, l'originalité de Mme Derval.

— Vous avez cent fois raison, chère madame. La sottise humaine se manifeste surtout à cet égard. La foule ignare et stupide honore infiniment plus la parure que le mérite personnel.

— J'ai rencontré ce soir le même artisan que ce matin. Il avait l'air aussi rampant, aussi servile qu'un esclave. A peine s'il osait balbutier une réponse aux questions que je lui adressais sur la santé de sa femme. Ma mantille de satin et de dentelles lui inspirait un si profond respect!...

— Pauvre niais! dit Natalie.

— Voilà le panier à ouvrage de Mme Bourget. Son tricot est soigneusement roulé et les aiguilles piquées au peloton. Serait-elle sortie? dit Mme Derval après une pause.

— Oui, elle est allée en ville. Franchement, j'ai été soulagée de la voir s'éloigner. Un nuage s'est élevé entre nous aujourd'hui. J'ai refusé un nouveau parti, et ma pauvre tante est irritée contre moi. Elle m'a sermonnée pendant une heure entière. Ne me grondez pas, ma bonne amie, si je suis révoltée de ces persécutions. On voudrait m'imposer un lien qui m'est antipathique et cela m'exaspère. Défendez-moi. Soutenez ma cause. Vous, du moins, vous me comprendrez.

— Pauvre chère petite, dit la vieille dame, en lui prenant une main dans les siennes. Confiez-moi tout. C'est si grave le mariage! Mieux vaut mille fois demeurer célibataire que de s'engager dans une union malheureuse. Quel est-il ce nouveau personnage?

— C'est le jeune Lacroix de T. Le principal argument que ma tante met en avant pour me décider à l'accepter, c'est qu'il est riche, qu'il héritera une belle propriété. Que m'importe sa fortune? N'ai-je pas assez pour deux? Son extérieur est avantageux, je n'en disconviens pas; mais il a une de ces figures de marbre qui vous donnent le frisson. On sent qu'aucune sympathie, aucune émotion cordiale n'a jamais dérangé les lignes dures et correctes de ce visage d'où l'idéal est absent. Son esprit est froid, prosaïque, calcula-

teur. Quant à son cœur, s'il en a un, rien ne le révèle, ainsi que je viens de le dire. Non, il n'y a en lui rien de bon, rien de généreux. J'aimerais mieux être confinée au fond de la Sibérie que de l'épouser. Il m'inspire un éloignement invincible. J'ai bien senti qu'il ne venait ici que par spéculation, qu'il considère le mariage comme une affaire d'intérêt.

— Oui, je le connais. Vous l'avez bien jugé. C'est un homme fort pratique, dit-on, et d'une conduite régulière, mais c'est un esprit tout-à-fait bourgeois : il ne vous conviendrait nullement. Il n'y aurait aucune conformité dans vos goûts. Soyez tranquille, mon enfant, on ne vous tourmentera plus. J'écrirai demain à votre tante.

— Oh! merci! dit la jeune fille d'un ton pénétré. Vous êtes vraiment une mère pour moi. Qu'il m'est doux de vous ouvrir mon cœur, de recourir à vos conseils, à votre protection, mon excellente amie. Aimez-moi toujours ainsi. J'ai si grand besoin de votre affection.

Pour toute réponse, Mme Derval la serra sur son cœur et Natalie versa des larmes d'attendrissement.

— Voyez ce gros livre allemand, dit-elle en s'essuyant les yeux. Pour chasser mes idées noires après le départ de ma tante, je me suis mise à lire *Reinecke Fuchs* de Gœthe; mais le comique ne m'allait pas du tout en ce moment. Machinalement, j'ai tourné les feuillets par douzaines, par vingtaines et je me suis enfoncée dans la lecture de Werther, relié à la fin du volume. Que pensez-vous du caractère de Charlotte? Il me semble que le grand poète de Francfort ne comprend pas bien la nature féminine. Presque jusqu'à la fin du roman, l'héroïne semble ignorer la passion de Werther. Est-il possible qu'elle ne l'ait pas devinée dès le premier jour? Une femme sait tout

de suite à quoi s'en tenir sur les sentiments qu'elle inspire. Nous autres femmes, n'avons-nous pas le don particulier de lire dans les cœurs? Une intuition merveilleuse, un instinct rapide et sûr nous avertit des plus délicates nuances de sentiment chez ceux qui nous entourent. Nous avons au-dedans de nous une sorte de thermomètre psychique. Evidemment Charlotte préfère Werther à son fiancé. Elle n'éprouve pour Albert qu'une amitié calme, basée sur l'estime. Elle ne l'épouse que pour être fidèle à ses engagements. Pourquoi n'éloigne-t-elle pas Werther? Elle devait se décider soit à l'épouser, soit à le bannir à jamais de sa demeure. Un cœur torturé délire auprès d'elle : une passion brûlante enflamme l'atmosphère qu'elle respire, et elle peut en éviter la contagion et elle ne s'en aperçoit même pas?... Oui, Charlotte est une âme tiède !... Elle croit pouvoir partager son cœur. Est-elle de bonne foi? Malgré ses qualités aimables elle ne m'attire guère : elle m'impatiente plutôt. Son irrésolution cause la mort de Werther.

— Les principes erronés de ce jeune homme furent la cause première de son infortune. Charlotte étant devenue la femme d'un autre, il aurait dû la fuir pour toujours. Il eût alors agi en héros, et, ce qui vaut mieux, en chrétien. Comme vous, je trouve que Charlotte est une âme tiède et qu'elle manque de droiture. Elle ne pouvait se faire illusion sur elle-même, sur Werther, sur leurs sentiments réciproques. Mais, ma chère Natalie, je m'oublie à causer avec vous, et la nuit tombe déjà. Il faut que je m'en retourne au plus vite, dit-elle en se levant de son siége. Ah! j'y pense! Avant de vous quitter je veux vous apprendre une nouvelle. Votre voisinage va devenir plus animé. Mme de Sorbes m'a annoncé la prochaine arrivée de son neveu, Gérard de Montalban, qui doit venir se

fixer dans ses terres. Depuis une année ou deux, il fait son tour d'Europe avec un jeune Anglais qu'il a connu à l'université d'Heidelberg. Mme de Sorbes est fort occupée à faire faire des réparations à la villa des Ravines, qui a été excessivement négligée depuis la mort de son frère. M. de Montalban veut se vouer à l'agriculture. Ce sera comme feu son père un gentilhomme campagnard. Il y a si longtemps qu'il est absent ; c'est à peine si je me souviens de lui.

— Je ne l'ai jamais vu, dit Natalie. Le frère de Mme de Sorbes est venu demeurer aux Ravines lorsque j'étais en pension à G.

— Espérons que ce sera un voisin agréable. Adieu, mon enfant, dit-elle en l'embrassant une dernière fois. Demain, le plus tôt possible, j'écrirai à Mme Bourget. Comptez sur moi.

Natalie l'accompagna jusque sur le perron et madame Derval s'éloigna de son pas rapide.

Lorsque sa marraine l'eut quittée, Natalie retourna sur le balcon et s'accoudant sur la balustrade, se reprit à songer à l'événement de la journée. Elle s'indignait toujours :

— On s'informe du chiffre de votre fortune, disait-elle en elle-même. — On s'assure que votre extérieur n'est pas absolument repoussant, et l'on vient demander votre main, à peu près comme un maquignon demande à acheter un cheval. Si vous avez une âme, on ne s'en inquiète pas : une jeune fille est un article de marchandise, comme une pièce de bétail. Une telle manière de procéder suffit pour vous faire prendre un homme en aversion. Cela trahit une nature bien triviale. Comment peut-on s'attendre à être considérée par un tel individu? Comme un Turc considère ses odalisques. Une épouse n'est pour lui qu'un objet de luxe, ou la première de ses servantes. Cette après-

midi, ma tante me répétait à satiété : — Tu es une fantasque, tu ne sais pas ce que tu veux. — Ce que je veux ! dit Natalie avec un élan soudain et en étreignant avec force la colonne de marbre ; — ce que je veux !... oh ! je veux un cœur qui réponde au mien, un cœur noble, un cœur qui me comprenne ! J'apprécierais, j'admirerais sans doute une vaste intelligence ; mais avant tout, je désire trouver dans le compagnon de ma vie, de la bonté, une chaude et riche nature, un esprit délicat, le sentiment du beau, la soif de l'idéal. Où es-tu, ô la moitié de mon âme ? Je ne t'ai pas encore rencontrée. Ne viendras-tu pas à moi ? où es-tu ? réponds-moi enfin !...

Ses lèvres étaient muettes, mais son cœur criait au-dedans d'elle avec un accent à la fois impérieux et déchirant, et sans en avoir conscience, elle tendait les bras dans les ténèbres...

Il lui sembla que le cri de son cœur traversait le vague de la nuit et réveillait un écho au milieu d'espaces inconnus. Des montagnes prochaines arriva à son oreille une note suave, éthérée, comme le frémissement d'une harpe éolienne...

Ce son lointain qu'elle avait entendu distinctement, était sans doute l'effet de son imagination surexcitée, ou peut-être était-ce le son égaré de la trompe du pâtre sur les montagnes.

Elle tressaillit ! cette note mystérieuse était-elle une réponse ? — J'ai rêvé ! dit-elle en passant sa main sur son front.

Elle rentra dans le salon, alluma des bougies et se mit au piano, où se trouvait encore ouverte sur le pupitre une étude de Goria, morceau d'un caractère grandiose, passionné et mélancolique. Natalie se mit à jouer avec une expression saisissante cette mélodie qui traduisait si bien les mouvements de son âme.

CHAPITRE IV

Tout ou rien !

Toujours ~~le~~ grand matin levée, Natalie après avoir inspecté la maison, donné ses ordres, réglé toutes les questions d'économie domestique, consacrait les heures lucides de la matinée à ses livres et à son piano. Situé à l'étage supérieur, un boudoir contigu à sa chambre à coucher, lui servait de cabinet d'étude. C'était une pièce riante, bien éclairée, dont les deux croisées qui s'ouvraient l'une au levant, l'autre au midi, étaient tout enguirlandées de chèvre-feuille et de vigne du Canada. Comme les autres fenêtres de la maison, elles étaient surmontées extérieurement d'une large corniche terminée par des volutes très saillantes. Dans la concavité d'une de ces volutes, appartenant à la fenêtre du midi, un couple d'hirondelles avait construit son nid, se plaçant ainsi sous la protection spéciale de Natalie. Le bord du toit, d'où retombaient comme une flottante draperie les girandoles des plantes sarmenteuses, abritait le nid contre le soleil et les ondées. Les aimables messagères du printemps se posaient tour à tour sur les contrevents demi-clos et gazouillaient leur innocente joie. Confiantes, familières même, car elles sentaient bien qu'on

les avait adoptées, elles voltigeaient parfois sur un rayon de soleil jusqu'au fond de l'appartement, où après avoir décrit mainte courbe rapide et frôlé l'oreille de leur jeune amie en poussant un petit cri joyeux, elles s'élançaient comme des flèches à travers les libres espaces du ciel.

Le boudoir, confortablement meublé, témoignait des goûts distingués de celle qui l'occupait. Les consoles, le manteau de la cheminée, n'étaient point surchargés de bimbelots, de chinoiseries, de futilités, de tous ces objets mignards dont s'entourent les femmes, et qui chaque jour prennent un temps si long à épousseter.

La cheminée avait pour tout ornement deux grands vases d'albâtre d'un galbe exquis et deux candélabres de bronze, entre lesquels on admirait une pendule de marbre surmontée d'une statuette. Cette statuette était une imitation bien réussie du *Penseroso* de Florence. De superbes coquilles de mer aux reflets irisés, alternaient avec les vases et les candélabres.

Quelques plantes exotiques, placées dans des caisses vertes, ou groupées sur une étagère de fer ouvragé, rappelaient la flore méridionale. Les camélias aux pétales satinés; les fuchsias aux pendeloques de corail et d'ivoire; les verveines diaprées; les géraniums, dont les corolles pressées, suspendues à leurs minces pédoncules, ressemblent à des bouquets de papillons; le laurier rose et le myrte, enfants de l'Italie; l'héliotrope au parfum exalté; le calla, dont le cornet couleur de crême s'enroule à l'extrémité de sa hampe verte, surmontant une touffe de feuilles luxuriantes, toutes ces fleurs harmonisaient leurs teintes et leurs feuillages, où se jouait quelque rayon de soleil discrètement ménagé. Dans une urne de forme antique, un cactus grandiflora étalait ses longues feuilles

dentelées et charnues, et développait ses vastes fleurs d'un rouge éclatant, d'où s'échappe un faisceau d'étamines comme une langue de feu. A côté de ces transcendantes filles du soleil, plus humble d'aspect, mais d'une beauté touchante et mélancolique, une délicate rose thé exhalait son âme de poète, ses fines senteurs dont l'air ambiant était tout imprégné.

Ces plantes diverses avaient un air de vigueur joyeuse. Natalie leur prodiguait des soins dont elles semblaient reconnaissantes.

Dans leurs minces cadres dorés, une foule de paysages à l'aquarelle, de têtes à la craie, de fleurs peintes, ornaient les parois de la chambre. Mlle Sibert avait un talent remarquable pour la peinture et cultivait cet art avec délice.

Un élégant piano d'açajou occupait l'un des angles de l'appartement. Au-dessus de cet instrument, on admirait un grand tableau à l'huile auquel Natalie attachait beaucoup de prix. C'était un coucher de soleil sur la mer. A demi caché derrière un voile sombre, le disque rouge, près d'atteindre le sommet d'une montagne, incendiait les nuées floconneuses qui couraient à travers le ciel. Une mer de feu liquide battait la plage, où des pêcheurs étendaient leurs filets. On voyait des barques amarrées sur le bord, leurs voiles à moitié éployées frissonnant au vent du soir. Plus loin, des cabanes, des bois, une ruine, de grandes roches bizarres, hardiment déchiquetées. Tout cela si vivant, que l'on croyait respirer la brise salée venant du large, et entendre la voix de l'océan bégayant le long de la grève. Ce tableau avait appartenu à la mère de Natalie. Sous le tableau était suspendu un portrait en miniature de cette mère adorée. Son regard profond, attendri, reposait encore sur son enfant et semblait comme naguère la suivre dans ses occupations intimes.

Vis-à-vis du piano, on remarquait une bibliothèque remplie d'ouvrages de choix. Chaque année Natalie se plaisait à augmenter ses trésors littéraires. Elle mettait de côté dans ce but le quart de la somme qui lui était allouée par son tuteur pour ses dépenses personnelles. Le second quart était destiné au soulagement des pauvres. Comme Mlle Sibert portait peu ou point de bijoux, et s'habillait avec beaucoup de simplicité, l'autre moitié de la somme suffisait pour ses vêtements. Des livres bien écrits lui procuraient infiniment plus de jouissances que ces incessants renouvellements de toilette jugés indispensables par la plupart des femmes, et ces mille futilités à la mode, auxquelles elles attachent tant de prix et sacrifient tout, dans le but de s'assurer les hommages de l'autre sexe. Mlle Sibert eût méprisé l'homme qui lui eût montré des égards en considération d'une élégante parure. Les sots de cette classe abondent partout, cependant.

Que de grands noms figuraient sur les rayons de la bibliothèque du boudoir ! Quelle noble compagnie entourait la jeune fille lorsqu'elle se retirait dans son sanctuaire ! Là, elle conversait à loisir avec les esprits d'élite qui font la gloire des temps modernes. Chacun dans sa propre langue, anglais, allemands, italiens et français, tous les littérateurs de premier ordre se trouvaient représentés dans ce lieu par leurs œuvres principales : Milton et Lamartine, le Tasse, le Dante et Shakespeare, Gœthe, Schiller et le cortége aimable des romanciers illustres qui ont respecté la morale, maint livre savant aussi, faisaient partie de cette collection ; car Natalie avait un goût très vif pour les sciences naturelles et tenait à être au courant des découvertes récentes. Sans jamais faire parade des connaissances qu'elle avait acquises, elle aimait à amener la conversation sur le terrain de la science.

Elle le faisait non point par pédanterie, mais tout simplement parce qu'elle y trouvait du plaisir. Son esprit avide planait sans cesse autour de soi. Quoiqu'elle n'eût jamais fait de fortes études, elle possédait une instruction solide. Aucun sujet ne lui était étranger. Cependant les ouvrages de goût l'attiraient plus encore que les livres scientifiques. Ceux-ci étaient relégués sur le plus haut rayon. Ses lectures favorites avaient contribué à développer en elle deux facultés prédominantes ; l'imagination et l'esprit d'analyse.

Dans cette belle bibliothèque, un livre, cependant, était fort négligé. Lord Byron, Victor Hugo, Walter Scott, Manzoni et *tutti quanti,* étaient plus souvent feuilletés que la Bible. Non point que Natalie fût irréligieuse. Elle révérait le nom de Dieu, elle était assidue au temple; mais la Bible était encore pour elle une lettre morte.

Si d'aventure, par un dimanche pluvieux, elle ouvrait le saint volume, un brouillard gris, le terne brouillard de l'ennui, s'appesantissait sur son esprit; ses paupières se fermaient, — le livre s'échappait de ses mains...

Sois sincère, lecteur! N'en est-il pas ainsi, ou n'en a-t-il pas été ainsi avec toi autrefois? — C'est qu'il faut un miracle de la grâce divine pour illuminer à nos yeux les pages sacrées, pour les rendre vivantes. Il faut un organe nouveau pour les comprendre, pour entendre la voix pénétrante, la voix de Dieu qui y parle à notre cœur. Or, le cœur de Natalie était encore tout épris des choses de la terre : elle ne connaissait pas encore Dieu comme son père. Il était toujours pour elle ce qu'il a été pour chacun de nous : une froide abstraction ; ou plutôt, cet Etre majestueux et redoutable trônant dans les profondeurs inaccessibles de l'empirée, l'Inconnu, Celui qui tonne et qui châtie,

Celui dont le nom inspire l'épouvante bien plus qu'un sentiment d'adoration et d'amour filial.

Dès notre naissance, un voile couvre nos yeux et nous cache le ciel. Il faut quelquefois de terribles déchirements pour faire tomber ce voile. Il faut des larmes pour nous dessiller la vue. « C'est par beaucoup d'afflictions que l'on entre dans le royaume des cieux. »

Quoique libre de satisfaire ses goûts intellectuels et d'arranger sa vie à peu près comme elle le voulait, Natalie était loin d'être heureuse. A l'exception de sa bonne marraine, il ne se trouvait personne dans son entourage avec qui elle pût sympathiser, échanger des idées. Les jeunes demoiselles de la ville voisine, la plupart bornées ou frivoles, ne l'attiraient guère. Elle les voyait rarement. Sa tante, Mme Bourget, était une nature impassible, flegmatique. Elle avait peu de cœur et encore moins de distinction dans l'esprit. Toute sa vie, elle s'était renfermée dans le cercle des occupations domestiques et n'entrevoyait rien au-delà. Or, donner les repas, faire nettoyer la maison, tenir les comptes de ménage et tricoter, étaient à ses yeux les seules attributions d'une femme. Mariée de bonne heure à un monsieur campagnard, du même tempérament qu'elle, son existence avait été sans secousses. Elle n'avait pas eu d'enfants, n'avait jamais été malade et jamais, au grand jamais, n'avait été grondée par son mari. — Le pauvre cher Antoine, disait-elle, il n'avait garde de se faire de la bile ! — M. Bourget, un gros personnage tout empâté dans la matière, passait son temps à fumer, à lire la *Gazette*, et à surveiller ses ouvriers. Faire bonne chère était son unique souci. Ses joues pendantes, sa vaste corpulence, son abdomen rebondi témoignaient de sa sensualité ; et son visage rubicond, son nez enluminé, trahissaient une prédi-

lection trop grande pour la bouteille. Quand il rentrait le soir, il allumait sa pipe et s'enfonçait dans un fauteuil où il ne tardait pas à ronfler en attendant de se mettre au lit. Taciturne d'ordinaire, à table il devenait plus communicatif, faisant des remarques sur les mets, louant ceci, blâmant cela, mais sans acrimonie. Il n'était pas avare, s'en remettait à sa femme pour tout ce qui concernait le ménage et la laissait puiser à volonté dans la bourse commune. Aussi Mme Bourget estimait-elle avoir été la plus heureuse des épouses.

Elle professait un souverain mépris pour les vieilles filles et ne tarissait pas sur leurs ridicules. — Quand une fille ne se marie pas, c'est toujours sa faute, disait-elle. Aussi voulait-elle marier Natalie à tout prix. Elle lui faisait souvent le tableau du bonheur conjugal qui avait été son partage.

— J'ai eu l'existence la plus douce, la plus tranquille, disait-elle à sa nièce. Prends un mari comme le mien.

Mais ce bonheur négatif n'avait rien de séduisant pour la jeune fille. Elle le comparait volontiers à un paysage hollandais, à une campagne monotone et plate, coupée de landes, de carreaux de choux et de champs de navets. Et quand d'aventure, il lui arrivait de jeter les yeux sur le portrait de feu M. Bourget, suspendu dans la salle à manger, elle les en détournait bien vite : — Subir le contact journalier d'une nature aussi grossière ! se disait-elle. Je préférerais non-seulement les tristesses du célibat, mais la mort ! J'épouserai un homme distingué, ou je n'épouserai personne. Sa devise matrimoniale était : « Tout ou rien ! » Un bon cœur, un esprit élevé, rien d'autre ne pourrait me satisfaire. J'attendrai, je ne veux point me presser, répondait-elle à sa tante lorsque celle-ci l'engageait à conclure quelque alliance avantageuse au point de vue

pécuniaire. Les bons mariages sont si rares. Sur mille, non! sur dix mille, à peine trouverait-on un vrai mariage, un mariage d'âmes!

— Un mariage d'âmes! Quel jargon sentimental! quelle absurdité! Ma chère nièce, si tu conserves ces idées baroques, je te prédis que tu resteras vieille fille.

Et Mme Bourget haussant les épaules, se mettait à tricoter extrêmement vite en signe de mécontentement.

A part leurs altercations sur ce sujet, la tante et la nièce vivaient en bonne harmonie. Du moins, leurs rapports n'avaient rien d'orageux. Mme Bourget sortait rarement de son flegme, et Natalie avait pour elle les plus grands égards.

Quoique ce fût pour Mlle Sibert une source de vives souffrances de n'avoir pas d'autre parente que Mme Bourget, de se trouver sous la dépendance de cet esprit étroit et sans discernement, elle avait trop de délicatesse pour lui faire jamais sentir son infériorité. Elle se montrait toujours attentive et affectueuse envers sa vieille tante.

Elle avait essayé, mais en vain, de rendre leurs relations plus intéressantes. Parfois Natalie offrait de lui jouer quelque chose, un nouveau morceau d'opéra, qui la charmait elle-même. Mais Mme Bourget n'aimait point la musique, et elle n'avait pas plus de goût pour la littérature que pour les arts.

Souvent, l'après-midi, lorsque la bonne dame tricotait sur le banc de la terrasse, à l'ombre d'un catalpa, Natalie s'asseyait auprès d'elle et commençait une lecture. Elle avait soin de choisir quelque récit animé, quelque divertissante comédie, ou l'un de ces romans américains, si répandus partout, espérant que les scènes familières, les minutieux détails de ménage dont

ils sont remplis, gagneraient l'intérêt de Mme Bourget. Mais toute espèce de lecture avait sur cet esprit lourd le même effet soporifique. Quoique Natalie fût une très agréable lectrice, au bout d'un quart d'heure, Mme Bourget était déjà vaincue par le sommeil. Elle avait beau lutter : Morphée était le plus fort. Le cliquetis de ses aiguilles se ralentissait, devenait intermittent, puis cessait tout-à-fait. Puis, de brusques hochements de tête annonçaient que son esprit s'était complétement enfoncé dans les vagues régions du sommeil. Elle risquait à chaque instant de se crever les yeux sur la pointe acérée de ses aiguilles d'acier. Natalie suspendait alors sa lecture et ôtait le tricot des mains vacillantes de la vieille dame.

Celle-ci recevait parfois des visites de ses anciennes amies qui venaient passer mainte après-midi auprès d'elle. Ces dames prenaient le café en plein air, puis jouaient aux cartes. C'était le seul divertissement qui fût du goût de Mme Bourget. Sa nièce y prenait part pour lui complaire. Quoiqu'elle trouvât bien insipide cette manière de tuer le temps, elle n'en laissait rien voir et mettait beaucoup d'animation au jeu. Dans la soirée, on rentrait au salon et Natalie jouait des valses et des polkas sur le piano pour amuser la société. Aucune autre espèce de musique n'aurait plu à ces dames.

Lorsque Mme Bourget faisait des visites en ville chez ses connaissances, elle exigeait souvent que sa nièce l'accompagnât. Celle-ci ne s'y prêtait pas toujours de bonne grâce. On lui imposait des relations dont elle se fût bien passée. Quel temps précieux les femmes perdent dans cet échange trop fréquent de visites sans but. Elles les font par désœuvrement. L'affection y entre rarement pour quelque chose. Ces visites étaient de véritables corvées pour Natalie. Elle n'en retirait

aucun avantage et n'y trouvait point d'agrément. Le petit verbiage du commun des femmes, leurs frivoles entretiens qui ne roulent d'ordinaire que sur des minuties, sur les modes ou la dissipation, leurs sots commérages, leurs caquets malveillants, lui donnaient des nausées. Dans ces visites où son esprit ne trouvait aucun aliment, Natalie gardait le silence lorsqu'elle ne réussissait pas à donner à la conversation un tour intéressant ou du moins inoffensif. Aussi, après son départ, mainte dame l'accusait de hauteur. D'autres disaient en levant les épaules qu'elle était simple et bornée, qu'elle n'entendait rien aux choses de la vie. Quand on ne médisait pas, quand on ne s'ingérait pas dans les affaires d'autrui, on parlait ménage et servantes. Ce thème fastidieux revenait continuellement. Ces dames semblaient considérer le gouvernement d'une maison comme une affaire aussi compliquée, aussi épineuse que l'administration d'un royaume. Leur esprit ne pouvait franchir les limites de ce cercle liliputien.

L'humoriste Swift a dit quelque part : « Je n'ai jamais connu une femme passable qui aimât son sexe. » Natalie n'aimait ni les femminettes, ni les poupées ; mais elle savait apprécier à sa valeur une noble nature de femme. Elle avait eu autrefois à la pension une amie qu'elle avait tendrement aimée. Cette amie était morte peu de temps après être retournée dans sa famille.

Le lendemain du jour où Mlle Sibert avait reçu la demande du jeune Lacroix, Mme Derval, selon sa promesse, écrivit à Mme Bourget. Celle-ci parcourut la lettre en grommelant, et adressa à sa nièce maint reproche sur son obstination. Elle la qualifia d'insensée et termina sa mercuriale par sa prédiction sacramentelle : — Tant pis pour toi, tu resteras vieille fille !

Quand elle eut exhalé sa mauvaise humeur, elle emmena sa nièce en ville. Mme Bourget voulait rendre une visite à son amie intime, la femme du docteur Guérin. Comme le temps était beau, ces dames partirent à pied, comptant revenir assez tôt pour le dîner.

Dans le salon de Mme Guérin, elles trouvèrent le docteur et sa femme en conversation avec une vieille fille, Mlle Roulet, qui passait pour être informée la première de tous les nouveaux, à deux lieues à la ronde ; aussi l'avait-on surnommée *la Gazette.* C'était une personne de haute taille, maigre, un peu bossue, au nez crochu, aux yeux perçants. Sa bouche était assez grande pour engloutir une meringue tout entière et sa langue semblait avoir trouvé le secret du mouvement perpétuel.

Après les salutations d'usage l'entretien continua.

— Savez-vous, madame Guérin, dit *la Gazette*, que Mme Brun a obtenu de son mari une voiture à deux chevaux et un groom ? Aussi, il faudrait voir de quel air elle toise ses connaissances ! Elle fait autant de toilette que l'impératrice Eugénie. Je ne sais si elle pourra continuer longtemps de ce train-là

— Ces gens ont des prétentions ridicules, observa Mme Guérin. Il pourrait bien leur arriver comme à la grenouille de la fable, car je crois qu'ils n'ont pas une grande fortune et leurs gains ne seront pas toujours aussi considérables que l'année dernière.

— C'est fort douteux, répondit son interlocutrice. A propos, voici une nouvelle de haut goût, que j'avais réservée pour la bonne bouche. Mlle Maynard, la fille du pasteur de Z., vous savez cette petite fluette, va se marier avec ce riche marchand de vins, ce gros pansu qui vient de bâtir une belle maison au bord du lac.

— Quoi ! M. Delapierre ? celui qu'on nomme Sancho Pança ?

— Lui-même.

— Mais il a un ton si commun, dit Mme Guérin.

— Qu'importe ? C'est un Crésus. L'argent avant tout ! Cependant, il faut avouer que cette fillette a un gros appétit. Il me semble lui voir prendre sur son assiette, un énorme morceau de lard et le dévorer à belles dents. — En disant ces mots, Mlle Roulet fit un éclat de rire qui découvrit ses longues incisives.

Après avoir continué encore quelque temps sur ce ton de plaisanterie, ces dames effleurèrent différents sujets. On passa en revue tout le voisinage. Mme Bourget plaçait son mot par ci par là. Mais Natalie s'abstenait de toute remarque. Que lui importaient les dentelles de Mlle K., le chapeau neuf que Mme L. avait exhibé au temple, la lésinerie de Mme N. qui mêlait de l'eau dans le lait pour avoir de quoi s'acheter des faux cheveux ? Que lui importaient les dépenses fabuleuses de Mme R. chez le pâtissier, ou les visites trop fréquentes de M. D. chez Mme H. ? Ces conversations oiseuses, où une vaine curiosité et parfois une malignité secrète peuvent seules trouver leur compte, lui étaient insupportables, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

— Mais, dira-t-on, il faut pourtant connaître les gens qui vous entourent, savoir à qui l'on a à faire.

— Sans doute, si vous voulez contracter quelque liaison, prenez des renseignements. Mais à quoi bon vous préoccuper des faits et gestes les plus minutieux de personnes avec lesquelles vous n'avez aucun rapport ?

CHAPITRE V

> La beauté est une fleur de l'âme, épanouie sur le visage et dans le regard. Habituons-nous aux nobles pensées, aux grands sentiments, à la bonté, à l'indulgence et nous serons belles.
>
> Mme SANDON.

> Something than beauty dearer...
> .....a mind illumin'd face.
>
> THOMSON.

> Une belle femme plaît aux yeux ;
> Une bonne femme plaît au cœur.
>
> *Rébus.*

Après avoir pris congé de Mme Guérin, Mme Bourget se rendit avec Natalie dans la boutique d'un épicier, pour se procurer quelques petites provisions de ménage.

M. Corbaz, l'épicier, un petit homme tranquille et plein de mansuétude, prépara silencieusement le poivre et la cannelle qu'on lui demandait, puis après s'être éclairci la voix, il dit d'un ton humble et mielleux qui contrastait avec le sens de ses paroles :

— Puisque ces dames se trouvent ici, je suppose qu'elles ignorent l'accident, le sinistre veux-je dire, qui a failli arriver au Bois-Noir. Toute la ville est en émoi. On vient de retirer du lac la fille de service de ces dames.

Natalie poussa un cri.

— Est-elle noyée ? demanda-t-elle avec épouvante.

— Je ne le crois pas, mademoiselle, répondit l'épicier du même ton plein de quiétude. On est arrivé à temps pour la retirer de l'eau et un paysan qui devait passer près du Bois-Noir l'a placée sur son char.

— Je vous en prie, ma tante, prenons vite une voiture pour arriver plus tôt, dit Natalie haletante d'émotion. Partons, sans perdre une minute !

Elle entraîna Mme Bourget hors du magasin, et bientôt une voiture de louage les emportait à toute vitesse dans la direction de leur demeure.

Voici ce qui était arrivé en leur absence :

Depuis quelques mois, une jeune paysanne des environs, Fanchette Goy, était entrée à leur service et donnait beaucoup de satisfaction à Mlle Sibert par sa diligence et sa soumission. Elle était chargée de divers soins domestiques, tels que servir à table, faire les chambres, donner de temps à autre un coup de main à la cuisinière, etc. Au moment où les dames du Bois-Noir s'acheminaient vers la ville, la cuisinière envoya Fanchette à la cave chercher un panier de pommes de terre. Cette cave était fort obscure. On y descendait par un escalier de pierre roide et profond, composé de marches informes, inégales, dont quelques-unes vacillaient un peu. C'était un vrai casse-cou. Fanchette, qui avait négligé de se munir d'une lumière, fit un faux pas en avançant le pied sur la seconde marche et fut précipitée du haut en bas de la rampe. Sa tête, après avoir glissé rudement sur une pierre tranchante vint heurter contre la grande caisse de bois où étaient entassées les pommes de terre. Elle eut le visage horriblement labouré par un long clou aigu qui faisait saillie dans l'angle de la caisse, à deux pied de la base. Pendant quelques minutes, Fanchette

demeura privée de sentiment. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle sentit son visage tout inondé d'un moite liquide : le sang coulait à flot. Ne se rendant pas compte de ce qui était arrivé, elle se leva machinalement, gravit comme une somnambule les degrés de la rampe et courut dans sa chambre pour se regarder au miroir.

Elle se vit affreusement défigurée... Une longue et profonde balafre lui rayait le visage. Cette coupure lui zébrait la joue gauche depuis le menton jusqu'au coin de l'œil. Une autre blessure prenait naissance à la racine du nez et se prolongeait à travers le front jusque dans les cheveux. Une partie du crâne était mise à nu, scalpée pour ainsi dire. Sanglante, hideuse, une large bande de peau recouverte de cheveux, retombait sur l'oreille droite...

A cette vue, la pauvre fille poussa un cri d'épouvante et fut prise d'un accès de démence. Elle avait été jolie, un peu vaine, et, tout d'un coup, elle voyait son visage mutilé à jamais !

Le vertige s'empara de tous ses sens. Parmi le tourbillon d'idées confuses qui se heurtaient dans son cerveau, une seule était claire et dominait toutes les autres : mourir [1] !...

Elle se précipita hors de la maison, la pauvre insensée. Elle se mit à courir à travers le bois de sapins jusqu'à un étroit sentier qui descendait au lac par une pente rapide. Quelques ouvriers travaillant aux vignes, aperçurent avec effroi ce visage ensanglanté qui passait comme un météore au-dessus des échalas. C'était trop fantastique pour ne pas exciter leur curiosité. Laissant là leurs pioches, ils se mirent à la poursuite de cette apparition. Mais la folle fuyait avec une telle rapidité qu'ils ne purent la rejoindre à temps. Elle atteignit avant eux le bas du sentier et la

[1] Un fait.

rive escarpée plongeant dans le lac. Là, sans hésiter, avec l'égarement du désespoir, elle tendit les bras en avant et s'élança dans les flots.

Les cultivateurs de ces côtes sont presque tous un peu bateliers, et souvent excellents nageurs. L'un des vignerons se jeta à l'eau et en retira la jeune fille, qui déjà se débattait dans les convulsions de l'agonie. Il la porta vers une petite anse où la rive était plus abordable et la remit à ses compagnons.

Une maisonnette se trouvait près de là. On y transporta Fanchette. Celle-ci, que son bain froid et les étreintes de la mort avaient en quelque sorte dégrisée, rappelée à la raison, consentit à changer de vêtements.

On la plaça sur une charrette qui se rendait par un chemin de traverse dans le voisinage du Bois-Noir, et l'un des vignerons courut à la ville appeler un chirurgien, pour panser les blessures de la jeune servante. Ce docteur se mit en route immédiatement, et il arriva au Bois-Noir au moment même où la voiture qui ramenait Natalie et Mme Bourget franchissait la porte cochère.

Les trois arrivants entrèrent en même temps. Fanchette, affaiblie par la perte de son sang, s'était jetée sur son lit où elle venait de s'évanouir. La cuisinière s'empressait autour d'elle. Le chirurgien profita de ce moment de prostration et d'insensibilité pour rapprocher et recoudre les lèvres béantes des blessures. Il s'en acquitta avec prestesse et dextérité. Mais la douleur rendit bientôt à Fanchette la conscience d'elle-même. Cependant, elle se montra docile et supporta l'opération avec courage.

Quand tout fut terminé, le docteur prescrivit une potion calmante et le plus grand repos.

— Il ne faudra pas la perdre de vue, dit-il aux deux dames qui l'accompagnèrent jusque sur le perron.

Non seulement le cerveau a été ébranlé, mais les nerfs ont reçu une forte commotion. Elle pourrait avoir le délire cette nuit. Je reviendrai demain.

Natalie s'établit au chevet de la jeune paysanne et veilla sur elle avec sollicitude. La potion calmante procura un peu de sommeil à la malade. Mais, vers le soir elle s'agita et se mit à proférer à demi-voix toutes sortes de paroles incohérentes. Un nom revenait sans cesse dans ses rêveries :

— Jacques ! cria-t-elle tout-à-coup, ne me regarde plus ! Je suis trop affreuse. Tes yeux me font mal !... Va-t'en ! va-t'en !

Un moment après, elle se leva à moitié, appuyée sur son coude et dit d'une voix creuse :

— Jacques, tu suivras le cercueil. Tu apporteras la couronne de noces et tu la mettras sur ma tombe.

Natalie fit prendre à la pauvre fille une seconde dose de sa potion, la recoucha et ferma les rideaux du lit. Fanchette ne tarda pas à s'assoupir de nouveau, et vers les deux heures du matin, Mlle Sibert céda sa place à la cuisinière pour aller prendre à son tour un peu de repos.

Le lendemain, le docteur trouva Fanchette beaucoup mieux. Ses idées avaient repris leur lucidité. La crise était passée. Seulement la malade devait garder le lit encore quelques jours.

Lorsqu'elle fut convalescente, Natalie lui demanda ce qui avait pu la pousser au suicide.

— Ah ! mademoiselle, dit la jeune servante en sanglottant, je me suis vue si affreuse dans mon miroir que je ne me souciais plus de vivre. Et je crains bien que tout ne soit fini pour moi. Je suis si laide à présent, que mon Jacques ne me voudra plus.

Jacques Pidou était un jeune paysan, le fiancé de Fanchette, auquel Mlle Sibert avait accordé la permis-

sion de venir quelquefois passer l'après-midi du dimanche auprès de sa prétendue. Natalie n'aurait pas toléré de visites clandestines. Mais elle ne se croyait pas le droit d'empêcher à ses servantes de se marier. Elle leur permettait donc de voir des jeunes gens, à condition que leurs relations fussent honnêtes et franches.

Fanchette pleurait comme si son cœur allait éclater.

— Calmez-vous, Fanchette, lui dit doucement sa jeune maîtresse. Calmez-vous ; les larmes vous feront du mal. Je ne crois pas que Jacques Pidou soit capable de vous abandonner parce que votre visage est moins agréable qu'autrefois. S'il a bon cœur, il vous aimera doublement à cause du malheur qui vient de vous frapper. Ce serait un être abject s'il vous délaissait maintenant : il ne mériterait pas le moindre regret. Vous trouveriez tôt ou tard un meilleur cœur que le sien.

Mais Jacques n'était point un homme méprisable. Il arriva le dimanche suivant, et après son départ, Fanchette parut plus radieuse qu'elle ne l'avait jamais été, et s'acquitta de son service comme si des ailes lui avaient poussé. Elle était sûre maintenant que son fiancé l'aimait véritablement, puisqu'il lui demeurait fidèle quoiqu'elle eût perdu sa beauté.

Nous n'avons garde de dédaigner la beauté physique. Elle a son prix comme tout ce qui charme nos yeux dans la création. Mais, a-t-elle l'importance excessive que les femmes y attachent généralement ? En Angleterre, surtout, les dames ne sauraient parler d'autre chose. Avec les modes et les petits incidents de la cour, ce sujet fait le fond de toutes leurs conversations. Si l'on parle d'une étrangère, d'une jeune personne qui vient de faire son entrée dans le monde,

la première question que l'on adresse en entendant prononcer son nom, est invariablement celle-ci :

— *Est-elle jolie?*

Dans le monde fashionable, c'est la question des questions, la seule et unique question, celle qui renferme toute la destinée d'une jeune fille.

A propos de ceci, il me souvient d'une anecdote de fraîche date, qu'on m'a racontée l'autre jour et dont on a garanti l'authenticité :

Une jeune princesse allemande, reine de beauté, et fière de l'empire absolu qu'elle exerce dans tous les bals où elle daigne paraître, fut retenue pendant une semaine au fond de ses appartements par une légère indisposition. Elle fut désolée d'apprendre qu'en son absence un nouvel astre s'était levé, devant lequel se prosternait toute la cour. Une ravissante Italienne, je crois. Un soir, le prince revenant du bal, son auguste moitié s'informa avec une jalouse angoisse de la nouvelle venue, et si réellement elle lui enlèverait son sceptre, comme on le lui faisait craindre.

— Soyez tranquille, lui répondit son mari. Vous serez toujours la plus *belle*, — et la plus *bête!* ajouta-t-il en lui faisant une moqueuse révérence.

— Que dites-vous de cela, lectrices? quelles conséquences en tirez-vous?

La réponse n'est pas difficile.

Le plus mince logicien sautera d'emblée aux deux conclusions que voici :

1° Ce fait vient à l'appui de mon fameux axiôme, vous savez, celui qui vous a si fort indignées dans le second chapitre : *Toutes les belles femmes sont bêtes.*

2° Si la beauté avait le prestige qu'on lui attribue, le prince adorerait sa femme au lieu de l'insulter.

Voilà qui est parler un peu librement à propos d'altesses!... — Bah! la princesse ne lira jamais ce livre.

Le soin de sa beauté ne lui en laisserait pas le temps. Et le prince, encore moins; il a bien autre chose à faire!

Quelques mots de plus pour élucider le second point:

Les femmes bornées et celles qui ont peu ou point de culture intellectuelle (si j'ai bien observé, elles sont à peu près aussi nombreuses parmi l'aristocratie que parmi la plèbe) sont toutes profondément imbues de cette idée, que la beauté physique seule a le pouvoir d'inspirer de l'amour. D'autre genre de beauté, elles n'en soupçonnent point. La beauté de l'âme? qu'est-ce que cela? n'en parlez pas, on vous rirait au nez. Si vous en parliez à des lessiveuses, elles vous comprendraient peut-être mieux que des mannequins de cour. (J'entends les grandes dames exclusivement préoccupées de leur extérieur.) Cependant, il y a mannequins et mannequins. Tous ne sont pas automates au même degré.

Les mannequins français, impertinents, sémillants, babillants, sautillants, tiennent plus à la grâce des courbettes et du sourire, à l'élégance de la toilette et du maintien qu'à la beauté du visage. Ce sont des pantins aux belles manières, des pantins de haut lieu.

Les mannequins britanniques, roides, pompeux, pleins de morgue dédaigneuse, n'ont qu'*une* idée, fixe, immuable, — ressembler à d'imposantes statues, faire tableau vivant. A leurs yeux, le corps, c'est la femme elle-même. Ces mannequins ont lu Byron, le poëte sensuel, libertin, qui ne voyait dans les femmes autre chose que des... Je n'ose pas laisser échapper le mot qui pend au bout de ma plume! Ou, si les œuvres de Byron n'ont jamais été entre leurs mains, (j'en doute, les mannequins abhorrent les livres!), du moins ses idées circulent dans l'air, autour du palais de

St-James, autour des créneaux de Windsor: on les respire.

Les mannequins allemands, quoique très frivoles aussi, sont peut-être moins matériels. Ils ont subi l'influence de Schiller, le sublime interprète du cœur.

Les femmes intelligentes de la classe moyenne, en général plus cultivées, plus affinées surtout, que leurs sœurs d'en haut et d'en bas, sont moins soucieuses de leur apparence. Elles désirent plaire aussi. Mais les attraits physiques, les ajustements sont, à leurs yeux, des moyens de second ordre. Elles sentent au-dedans d'elles une puissance dont les femmes vulgaires et superficielles n'ont pas la moindre idée. Celles-ci croient gagner les cœurs par leurs jolis minois, par leurs chatteries et leurs pompons. Est-ce bien cela qui peut inspirer un véritable amour? — Ce qui attire les *cœurs*, ô niaises! ô triples sottes! ce ne sont pas les colifichets, pas même la beauté et la jeunesse, bien moins encore vos minauderies et vos petits manéges. Ces charmes extérieurs ne captivent que les *sens*. Une grande beauté obtient l'admiration plutôt que l'affection. C'est un pauvre triomphe. Toute âme tendre et profonde le dédaignera.

Ce qui gagne les cœurs, faut-il vous le chuchotter à l'oreille?

— Ce sont, direz-vous, les charmes d'une conversation spirituelle, une physionomie animée, le feu du regard, l'enchantement du sourire.

— Oui, mais plus que les étincelles de l'esprit, plus que la flamme du regard, ce qui atteint le cœur, le remue, l'agite, c'est le son de voix, — le son d'une voix émue, ces inflexions qui révèlent une âme jusque dans ses profondeurs les plus cachées, — c'est l'orage intérieur, la passion, grave, contenue, qui se trahit involontairement. *La voix du cœur*, sérieuse, péné-

trante, voilà l'incantation, voilà la magie toute puissante à laquelle les natures tendres, susceptibles d'affection, ne résistent jamais.

Rien n'est contagieux comme l'émotion !

Oui, l'amour est fils de la beauté. Mais la *beauté intérieure*, l'intelligence, la bonté, la sensibilité, ont infiniment plus d'ascendant sur les nobles cœurs que toutes les perfections physiques. — Une impression profonde ne peut venir que de l'âme.

CHAPITRE VI

> Dans cette vie obscure, à mes regards voilée,
> Quel destin m'est promis? à quoi suis-je appelée?
>
> Mme TASTU.

Ici se rencontre dans mon manuscrit, encore à l'état chaotique, un chapitre quelque peu scabreux sur la vocation de la femme. Le sauterons-nous, lecteur? Je crois que oui. J'hésite à le transcrire. Les idées subversives qu'il contient pourraient scandaliser plus d'une respectable matrone, et compromettre gravement le succès de ce livre. Tout bien considéré, je vais lui couper les ailes à ce dangereux chapitre, et, pour lui laisser prendre hardiment son vol à travers le monde, j'attendrai que..... tu comprends! donc, je me contente, pour le moment, de le représenter par une série de points . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

CHAPITRE VII

> The right one will come in the right time.
>
> *(Young lady's friend.)*

Quelque temps après l'accident arrivé à Fanchette, Mme Bourget reçut une lettre du château. Mme de Sorbes l'invitait avec une amabilité pressante à se rendre avec sa nièce à une soirée qui devait avoir lieu chez elle la semaine suivante : — Il est temps, disait-elle, que Mlle Sibert renoue ses anciennes relations et se mêle un peu plus à la société. Tout le monde la regrette, ainsi que vous, chère madame. Je me ferai une fête de vous voir revenir à nos réunions.

Il était impossible de résister à des sollicitations aussi aimables, et dont on ne pouvait mettre en doute la sincérité. Mme de Sorbes était une simple et bonne nature, toute aménité, toute bienveillance, et absolument étrangère aux manéges diplomatiques, aux prévenances affectées, hypocrites, de certaines femmes qui se piquent d'amabilité.

Les dames du Bois-Noir firent donc leurs petits préparatifs pour reparaître sur la scène du monde fashionable de la contrée. Environ deux ans s'étaient écoulés depuis la mort tragique de M. Sibert. Mme Bourget insista pour que Natalie quittât ses vê-

tements de deuil à l'occasion de la réunion projetée. La jeune orpheline choisit un costume très sobre d'ornements et de couleur discrète.

Le jour avant la soirée du château, il arriva un léger incident que nous devons rapporter.

Natalie se promenait avec sa tante, au coucher du soleil, sur la grande route avoisinant leur domaine. De là, on jouissait d'une vue fort étendue sur le lac et les montagnes, et comme il ne passait guère sur cette route que des chars de campagne aux allures pesantes, on n'était pas incommodé par la poussière.

Ce soir-là, cependant, semblable à une impétueuse comète qui viendrait inopinément faire irruption au milieu des astres posés, calmes et raisonnables de notre système solaire, on vit poindre du côté de la ville, un léger phaéton qui roulait avec une rapidité vertigineuse et soulevait des tourbillons de poussière.

Les deux dames le regardaient curieusement.

Déjà Mme Bourget ouvrait la bouche pour faire une exclamation de surprise. Cette voiture lui était inconnue et n'avait aucune ressemblance de famille avec les corpulents carrosses et les chars de côté trapus de leurs voisins.

Tout-à-coup, le phaéton s'arrêta à trois cents pas de distance des promeneuses, et ce fut cette péripétie qui contint sur les lèvres de Mme Bourget, l'exclamation prête à lui échapper.

Un monsieur descendit de la voiture et s'approcha d'un groupe de personnes assises au bord du chemin. Au bout de quelques instants, on vit le conducteur du phaéton soulever dans ses bras un homme faisant partie de ce groupe de paysans et le porter dans sa voiture. Puis il se plaça à son côté et donna un léger coup de fouet à son cheval, de façon à lui faire prendre une allure plus modérée.

Le léger équipage atteignit bientôt les deux dames. Elles virent alors que le paysan si complaisamment admis dans l'élégante voiture, était un vieillard à l'air fort languissant. Son conducteur était un jeune étranger d'une tournure des plus distinguées. Il échangea un rapide regard avec Natalie. Celle-ci tressaillit. Elle éprouva une commotion étrange. Une sorte d'intuition, de pressentiment mystérieux, l'avertit que cet étranger jouerait un grand rôle dans son existence.

— Qui peut-il être? dit Mme Bourget. Il n'est pas de la ville, c'est sûr. Cela pique ma curiosité. Interrogeons cette femme.

Les deux personnes qui accompagnaient le vieillard s'étaient mises en route à la suite du phaéton. Elles avançaient à grand'peine, la plus âgée du moins, qui était toute courbée sous le poids des années. Un garçon de treize à quatorze ans marchait à son côté. Le rapide véhicule était presque hors de vue lorsque Mme Bourget accosta la vieille femme.

— Comment vous appelez-vous, ma bonne, et qu'est-il arrivé à ce vieillard?

— Ah! chère dame, nous sommes bien malheureux. Mon mari est tombé de fatigue au bord du chemin. Il s'est presque évanoui. J'ai cru qu'il allait mourir. Ce bon monsieur a eu l'obligeance de le prendre dans sa voiture pour le mener chez lui. Il nous a dit, au petit et à moi, que nous devions y aller aussi, et qu'il nous hébergerait pour cette nuit. C'est aux Ravines qu'il demeure. Est-ce encore loin?

— Non, vous y serez dans vingt minutes. D'où venez-vous?

— Nous demeurions à B. Un incendie a détruit notre maison; mon fils, qui était charron, et qui nous faisait vivre, a péri dans les flammes en voulant [illegible]ver le mobilier, dit-elle en sanglottant. Il ne nous [illegible]

presque rien, et nous allons à notre commune, avec ce garçon, qui est mon petit-fils. Nous comptions aller coucher ce soir à D.; mais mon mari s'est trouvé mal subitement. Dieu soit loué! ce bon monsieur est venu à notre aide.

Natalie, fort touchée du récit de la pauvre vieille, dont la poignante douleur attestait la véracité, l'obligea à accepter tout le contenu de sa bourse, un louis d'or et quelques pièces blanches. Puis, après lui avoir souhaité un bon voyage, elle reprit avec sa tante le chemin de leur villa.

— Ah! c'est donc le propriétaire des Ravines, c'est Gérard de Montalban, ce jeune homme, dit Mme Bourget. J'avais bien entendu dire qu'il était revenu. Il ne ressemble pas à son père, au moins. Ce n'est pas le vieux de Montalban qui aurait voulu prendre un paysan dans sa voiture. Il était bien trop aristocrate pour cela.

De retour à la maison, Natalie prit un livre. Mais elle ne comprit pas un mot du *Voyage au Levant*, qu'elle tenait à la main. Dix fois elle recommença la même page. Toujours ce regard qui l'avait électrisée, toujours cette image qui avait traversé son chemin s'interposait entre son esprit et celui de l'auteur. Elle posa le livre et se mit à jouer. Mais cela n'allait pas non plus. L'image revenait et brouillait toutes les notes.

Alors elle arrosa ses fleurs, puis retourna auprès de Mme Bourget qu'elle trouva endormie sur un sopha au salon. Elle la réveilla, la conduisit dans sa chambre à coucher, et lui ayant souhaité le bonsoir, elle alla elle-même chercher du repos.

Au milieu des rêves du sommeil, elle vit M. de Montalban transformé en archange, qui l'emportait dans un chariot de feu jusqu'au septième ciel.

CHAPITRE VIII

Idéalistes, qui rêvez de fleurs humaines.
CURRER BELL.

Le lendemain, au soir, une nombreuse et brillante société se trouvait réunie dans le salon de Mme de Sorbes. Les dames rivalisaient par le luxe de leurs parures et l'éclat de leurs pierreries. La toilette de Natalie, simple comme toujours, avait son cachet habituel de bon goût, de modeste élégance. Un corsage de mousseline et une jupe de soie bleue moirée, en faisaient tous les frais. Sa magnifique chevelure noire, miroitant comme des ailes d'hirondelle, lui formait sur le front un royal diadême. Mlle Sibert ne portait pas de bijoux: elle avait toujours dédaigné ces coûteuses bagatelles.

Malgré la simplicité de sa mise, elle avait l'air plus distingué que toutes les femmes qui l'entouraient. Natalie n'avait pas les grâces maniérées, la démarche sautillante, le maintien étudié des reines de salon. Rien ne lui était plus antipathique, rien n'était plus contraire à sa nature que l'afféterie. Un air de majesté, dont elle-même n'avait pas conscience, et, par moments, un certain abandon plein de suavité, quelque chose de touchant dans la physionomie, faisaient de sa personne un type tout-à-fait à part.

Placée au milieu d'un groupe de ses connaissances, présidé par Mme de Sorbes, Natalie, tout en prenant part à la conversation, observait ce qui se passait autour d'elle.

Parmi les invités, on remarquait un couple de jeunes fiancés. Le futur mari paraissait ravi et tout fier de sa conquête. Mais il le montrait si naïvement, il affectait des soins si empressés pour sa belle, que l'on ne pouvait s'empêcher de le comparer à un paon faisant la roue. Il répétait d'un air triomphant, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ses amis : — N'est-ce pas que j'ai choisi la plus jolie fille du monde? — Elle était très jolie, en effet, mais un sourire perpétuel, un sourire presque niais voltigeait autour de sa bouche, et les attentions trop peu discrètes que son fiancé lui prodiguait au milieu de cette foule ne paraissaient pas la mettre mal à l'aise. Elle avait l'air d'une enfant à laquelle on a promis des jouets pour faire au ménage et qui se réjouit de les posséder. Si ces jeunes gens éprouvaient une inclination mutuelle, c'était un amour à fleur d'âme. Malgré leur beauté et l'élégance de leurs personnes, on reconnaissait en eux un couple des plus vulgaires.

Qu'est ceci?... Bon! encore un saut de côté! C'est ma plume qui, plantant là mon récit, Mme de Sorbes et toute sa société, a une furieuse envie de prendre un petit sentier en zig-zag, qui s'en va courir à travers champs, loin de la grande route. — Il ne saurait manquer d'y revenir, dit-elle.

Laissons-la faire, et voyons où elle nous mènera..... Ah! je devine. C'est une excursion au milieu de ces parterres de fleurs que les Linné et les De Candolle n'ont pas encore classées dans leur herbier. Je veux dire des âmes féminines. Nous ferons donc un peu de botanique psychologique.

— Des âmes fleurs ! des femmes fleurs ! Qu'est-ce que vous dites là ?

— Ce n'est pas moi, lecteur, c'est M. Michelet qui les appelle ainsi. Il juge le sexe entier d'après sa femme, une âme toute parfumée. On voit bien qu'il n'a jamais été *institutrice !...*

Dans ces brillantes assemblées où les jeunes femmes jouent le principal rôle, j'ai toujours pris plaisir, comme mon héroïne, à étudier les différents caractères, à observer le jeu des physionomies. C'est là, parmi ces gracieuses nymphes nouvellement émancipées du pensionnat ou de la chambre d'études, que le jeune homme vient faire choix d'une épouse. Il se croit parfait connaisseur ; mais il y va à l'aveugle. Il se laisse éblouir par les dehors et il manque de ce tact fin, de cette sagacité qui va fouiller les âmes jusque dans leurs cachettes les plus intimes. D'ailleurs, qui peut bien deviner les femmes, si ce n'est une femme ? En présence de l'autre sexe, elles se montrent rarement telles qu'elles sont.

Donc, si tu veux, jeune homme, pour te guider dans tes recherches, je te mettrai en main un fil conducteur. Mais... j'aperçois une bonne fée, ta marraine, qui veut t'initier elle-même aux arcanes des cœurs féminins. Ainsi, je lui cède la parole. Ecoute bien ! tu entendras distinctement sa voix subtile et flûtée, parfois sévère, moqueuse aussi :

— Les femmes peuvent se diviser en quatre grandes classes, en quatre types principaux, qui s'amalgament par des croisements et forment une variété infinie d'êtres complexes.

1re *classe.* Il y a d'abord les femmes *froides* [illegible] *raisonnables.* Celles-ci, presqu'entièrement dépour-vues d'imagination, esprits calculateurs, posi[illegible] platement prosaïques, se glorifient surtout d'être [illegible]

tiques. En toutes choses, elles ne voient que le profit, l'intérêt bien entendu. Elles n'aiment guère, ni d'amitié, ni d'amour. Jamais elles ne sentent battre leur cœur, dont les mouvements sont aussi réguliers que le tic-tac d'un chronomètre. Si elles n'ont pas, comme certain personnage d'Alexandre Dumas, un encrier à la place du cœur, du moins, je vous garantis que, chez elles, cet organe sensitif est renfermé dans un étui de caoutchouc fort épais qui le rend invulnérable..... excepté à travers une étroite fissure (je ne sais si elle se trouve à droite ou à gauche) par laquelle elles sont accessibles à l'amour maternel. Elles se marient par coutume, par spéculation, parce que leur mari sera riche, influent, ou, tout simplement parce que la qualité de femme mariée est plus honorée que celle de célibataire. Elles sont très économes, parfois même excessivement avares. Ce sont de bonnes ménagères, très méthodiques, des femmes posées, modérées, pondérées, correctes, qui observent strictement les convenances, ont un respect profond pour les usages reçus, et sont esclaves de l'étiquette. Elles agissent toujours avec prudence, avec circonspection et professent un mépris de bon ton, une horreur profonde pour les innovations qu'elles qualifient invariablement d'excentricités. Elles parlent, ou plutôt raisonnent toujours avec calme. Si elles ont quelque sujet d'irritation, elles se montrent très dignes, ne font point d'éclat, mais expriment leur mécontentement d'un ton dédaigneux ou avec une emphase sévère. Elles ont un aplomb, un sang-froid imperturbables et ne rougissent jamais. Je me trompe, elles rougissent quelquefois de pudeur, mais jamais par émotion ou par timidité. — Jeune homme, si tu veux conserver ta fortune, faire des repas réguliers et soigneusement apprêtés, avoir une maison bien tenue, des enfants respectueux et

tranquilles, bien lavés, bien peignés, mouchés à point, prends une femme froide et pratique ; mais dis adieu pour toujours aux jouissances du cœur, aux effusions chaleureuses, aux tendres épanchements, et garde-toi bien d'exprimer des idées généreuses en présence de ton épouse ! Elle les accueillerait avec un mouvement d'épaule et un sourire de pitié. Ton ciel conjugal sera sans orages, mais blafard comme un ciel d'hiver. Et si tu tombes malade, malheur à toi ! tu seras durement traité !...

2me *classe*. La femme *sentimentale*, blanche fleur, au doux parfum ! Celle-ci est plus rare que la précédente. C'est une âme candide, une aimable créature. Son rire est ingénu, inoffensif. Elle n'a pas toujours de l'esprit (j'entends l'esprit de saillie, ce que les Allemands appellent *Witz*). Mais pour peu qu'elle ait d'intelligence, ce sera une femme distinguée : « qui a du cœur a tout. » Elle est malheureusement un peu molle : elle manque d'énergie, d'initiative. Son plus grand défaut est de s'oublier parfois à rêver quand il faudrait agir. Mais elle est docile et de bonne volonté. — Désires-tu, jeune homme, être aimé doucement, fidèlement? choisis parmi les femmes de cette classe. Tu auras une tendre épouse, une bonne mère pour tes enfants. Elle te fera un doux nid, moelleux et paisible, un nid tout entouré de fleurs, où luira toujours le soleil de mai.

3me *classe*. La femme *coquette*. Celle-ci appartient à la classe la plus nombreuse. Elle se reconnaît avant tout à son goût excessif pour la toilette, la danse [illegible] les caricatures. Dans un cercle où se trouve une co-quette, il y a beaucoup de rires, il se fait grand bruit ; on n'entend qu'elle. Tout son désir est d'être remar-quée. Elle fait aux hommes mille agaceries ; elle [illegible] grand fracas pour attirer leur attention. — Si elle [illegible] blonde, ce sera une franche étourdie, une évaporée

impudente, impertinente, « qui voltige le nez au vent, se moquant dè tout. » — Si elle est brune et bilieuse, prends garde !... sa légèreté se complique de perfidie, de cruauté ; ce sera le plus dangereux des serpents ! Toutes les grandes scélérates, les empoisonneuses célèbres, Tullia, Agrippine, Lucrèce Borgia, la Brinvillier, Jeanne de Naples, Jézabel, etc., n'étaient-elles pas d'insignes coquettes ? — Presque toujours, la coquette a l'esprit vif : elle brille par ses saillies ; mais les facultés supérieures de l'intelligence qui distinguent le penseur et le poète, sont nulles ou peu développées dans son encéphale. Le sarcasme et l'insulte sont continuellement sur ses lèvres. Son esprit est un feu desséchant, un souffle qui tue, l'esprit de dénigrement. Dans le monde, elle sait parfaitement dissimuler lorsqu'elle y est intéressée : elle sait être aimable, douce et prévenante; elle saura même jouer le sentiment et la modestie. Mais, sous cette douceur d'emprunt, un œil sagace découvre bien vite les griffes de la hyène. — Son âme est un terrain pierreux. Brune ou blonde, la coquette est incapable d'affection. C'est le cœur le plus aride. Si elle a des liaisons, c'est par intérêt : après la toilette, elle aime l'argent par dessus tout. Il lui en faut énormément pour ses dépenses ; aussi tous ses manéges tendent à capter un riche parti. Elle épousera une fortune, un titre, jamais une âme. Sa vanité est insatiable ; il lui faut des conquêtes à tout prix. Elle n'en dédaigne aucune, fût-ce la plus vile. Tout ce qui porte moustaches et pantalons l'attire. Incapable d'éprouver un sentiment noble, élevé, ce que les hommes prennent chez elle pour de l'amour, n'a rien de platonique. Aussi, ne parle-t-elle de l'amour que sur un ton de plaisanterie. Lorsqu'elle peut secouer le frein des convenances, dans la société des personnes de sa trempe, les propos galants et légers,

l'équivoque, les allusions indécentes, composent le fond de ses entretiens. — Les dissections morales sont parfois aussi répugnantes que les dissections chirurgicales ; mais, il est utile de mettre à nu les turpitudes des cœurs fangeux. — La coquette aime la danse avec frénésie. Cette sorte de divertissement flatte tous ses penchants. C'est elle, sans doute, qui l'a inventée, ainsi que les petits jeux de société où les hommes et les femmes s'entre-baisent. Partout elle recherche la foule et le bruit, toutes les occasions de se montrer en public dans un fastueux étalage. — Une fois mariée, si elle n'est pas retenue par l'austérité des mœurs de la classe moyenne, cette femme donnera à son mari des enfants adultérins, et, s'il lui laisse trop de latitude dans la direction de sa maison, elle le ruinera par ses dépenses extravagantes.

4[me] *classe.* La femme *électrique*, c'est-à-dire la femme impressionnable, nerveuse, imaginative et passionnée. Celle-ci, l'élite, l'aristocratie de son sexe, est très rare en tous pays. C'est la femme artiste, c'est la prêtresse de l'idéal. Au premier moment, tu la dédaigneras peut-être, car elle n'est guère jolie et son costume a peu d'éclat. Mais, ne t'y fie pas ! Belle ou laide, irrésistiblement, fatalement, si elle t'aime, elle se fera aimer de toi ! Son amour est des plus contagieux. A moins de te soustraire à son influence par l'absence, tu le partageras infailliblement. La magie de cette femme, son charme tout puissant, c'est l'émotion qui l'agite. Son regard est magnétique. Sa voix fait vibrer au fond du cœur les cordes les plus mélodieuses. C'est la femme ardente, sensible, intelligente, de forte volonté, la femme à l'imagination brillante, celle qui réunit tous les talents. Souvent sa timidité la paralyse, surtout quand elle sent qu'on lui est peu sympathique. Mais lorsqu'une émotion profonde

l'exalte, la force à dévoiler sa nature intime, elle électrise tout ce qui l'entoure. Ame fière, généreuse, elle aime avec enthousiasme, avec un dévouement sans bornes; elle áime sans exiger de retour. Elle sait attendre. Le temps et les obstacles ne l'abattent point : elle s'élance au-devant de l'éternité, sûre d'attirer à soi l'âme qui lui est chère!... — Mais, je m'arrête... Je vois sur ton visage des signes d'impatience. Que voudrais-tu m'objecter?

— O bonne fée! Je n'aurais aucune objection à être aimé avec transport. Posséder un noble cœur, un cœur qui s'est donné tout entier, ce doit être l'apogée du bonheur terrestre. Mais, je vous le demande, que ferais-je dans mon ménage d'une Corinne, d'une Héloïse, d'une Sapho qui m'adresserait des vers brûlants et m'apporterait sur la table un rôti brûlé?...

— Rassure-toi, mon ami. Une femme intelligente est propre à tout. Sans initiation, sans avoir appris, elle sait tout faire. Elle a un sens divinateur qui remplace une longue pratique. En peu de temps, elle surpassera toutes les ménagères méthodiques du monde. Son extrême désir d'être pour toi le bon génie, la providence du foyer, de t'envelopper continuellement de sa tendresse, lui rendront chers ces soins matériels, ces menus détails de la vie quotidienne, qui la rebuteraient s'ils ne se rapportaient à toi. — Crois-moi! choisis une femme douée des qualités du cœur, et garde-toi, garde-toi à jamais de la femme coquette!

Jeune homme bon et sensible auquel je dédie ce chapitre, tu as entendu la voix de la fée. C'est elle qui a parlé et non pas moi. Ainsi, me voilà déchargée de la responsabilité de ce discours. Du reste, je vais y ajouter une petite remarque. Tu la trouveras puérile, peut-être, mais je t'assure qu'elle n'est pas indigne de ton attention.

Voici un critérium certain auquel tu pourras reconnaître les différentes espèces de femmes, sans même leur parler ou observer leur physionomie :

La femme sentimentale aime les chats.

La femme passionnée en raffole.

La coquette joue quelquefois avec eux, mais ne les soigne pas et ne leur fait guère de caresses. Quand ils l'importunent, elle sait très bien les renvoyer d'un coup de pied sec. Malades, chétifs, elle se montre impitoyable à leur égard. Malheur aux êtres souffrants qui se trouvent sur son chemin !

Quant à la femme toute pétrie de froide raison, elle relègue les chats au corridor, à la cuisine ou au galetas. A ses yeux, c'est une faiblesse d'en faire des amis. En leur qualité d'habiles preneurs de souris, elle les tolère : mais pour elle, ce sont des serviteurs, des ilotes et rien de plus. Elle ne fait aucun cas de leur esprit, de leur impressionnabilité, de leur grâce charmante, ne paraissant pas même soupçonner chez eux l'existence de ces fines qualités. Si, d'aventure, elle admet un bel angora au salon ou dans la salle à manger, en considération de son élégante fourrure, de sa mine aristocratique, elle ne lui permet pas la moindre incartade, pas la plus innocente espièglerie. Le chat aura l'air aussi raisonnable, aussi impassible, aussi sage et posé que sa maîtresse. Il observera le plus parfait décorum !

On dit « tel maître, tel valet. » On peut fort bien dire aussi « tel chat, telle maîtresse. » Un minet à l'air confiant, caressant, appartient à coup sûr à de bonnes gens.

Assez sur les femmes, assez sur les chats !

Maintenant que mon coursier fantasque est de retour de sa promenade humoristique, revenons à nos moutons, c'est-à-dire aux invités réunis chez Mme de Sorbes.

CHAPITRE IX

> Basta un'sguardo lusingbiero,
> Un soave dolce accento
> ... Del più forte a trionfar.
> *(Cavatine.)*

De nouveaux hôtes arrivaient encore. On causait en attendant le souper. Les conversations s'animaient de plus en plus.

Parmi les jeunes personnes, se trouvait une demoiselle de vingt-deux ans qui avait été élevée dans le même pensionnat que Natalie; c'était une fille maigre et brune, au teint peu coloré. Elle avait toujours détesté Mlle Sibert, à laquelle elle ne pouvait pardonner la supériorité de son intelligence et de ses talents.

Victorine Clinquant, fille d'un avocat de la ville voisine, avait une physionomie assez piquante, mais qui n'inspirait pas de sympathie. Ses yeux bruns, très brillants, étaient sans douceur et n'exprimaient que la malignité ou une joie vulgaire. Jamais ils ne s'allumaient d'un éclair de bonté ou d'enthousiasme. Leur dur pétillement accusait une excessive vanité et un monstrueux égoïsme.

Elle causait avec l'une de ses intimes.

— Regarde, ma chère, disait-elle, voilà la vieille Mme Derval avec son éternelle robe de soie brune qui

crève les yeux depuis quatre ou cinq ans. Elle la
it à toutes les soirées. Elle ne peut s'en séparer. Je
ois vraiment qu'elle lui sert de robe de nuit. Quelle
ıtiquaille ! on pourrait l'exposer au musée égyptien.

— Et quelle jolie coupe de manches, repartit l'autre
ıemoiselle. Peut-on rien voir de plus ridicule.

— Voilà, poursuivit Mlle Clinquant, une autre antiquité qui paraît venir en droite ligne de l'arche de Noé. C'est Mlle A. Il y a plus de deux ans que ses ajustements sont passés de mode, J'aimerais mieux être métamorphosée en crapaud que de me montrer à une soirée dans un pareil costume.

Mlle Clinquant ne se doutait pas que son propre costume fût l'objet des lazzis de quelques jeunes gens réunis dans un coin de la salle. Sa profusion de bagues et de bracelets, son collier d'énormes perles fausses, ses breloques, ses pendeloques d'une longueur démesurée, les petites clochettes qui tintaient dans ses cheveux au moindre mouvement de tête, tout cet attirail lui donnait l'aspect d'un serpent à sonnettes. Son chignon phénoménal, composé de cheveux d'emprunt, sa mise extravagante qui exagérait une mode ridicule et disgracieuse ; tout, dans son extérieur donnait prise à la critique des personnes sensées et de bon goût. Elle avait une prélidection décidée pour les fanfreluches, les ornements mignards, qu'elle prodiguait sur toute sa personne.

Elle continuait son bavardage avec sa voisine.

La porte venait de s'ouvrir.

— Tiens ! dit-elle. Encore ce croquemitaine ! Comment ose-t-on paraître dans le monde quand on est si laid ?

— N'est-ce pas M. Roussillon ? demanda sa compagne.

— Oui, Caliban en personne. Figure-toi que da...

notre dernière excursion, nous nous sommes trouvées à table d'hôte en même temps que lui. Il s'est aventuré à nous adresser la parole et cherchait à faire l'aimable. Rien de plus bouffon ! Nous lui avons ri au nez et il a battu en retraite tout penaud. Il a dû se contenter de la conversation d'un patriarche placé vis-à-vis de lui. Nous nous sommes tellement moquées de lui que nous pouvions à peine manger. C'était un fou rire continuel, un feu roulant de plaisanteries. Nous parlions à demi-voix, mais il a bien dû saisir le sens de nos paroles, car il paraissait excessivement vexé.

Le jeune homme dont parlait Victorine, était un étudiant de beaucoup de talent, qui jouissait de l'estime générale ; aussi fut-il accueilli avec une distinction flatteuse par la maîtresse de la maison.

Quelqu'un proposa de faire un peu de musique en attendant le souper. Victorine se trouvait près du piano. On la pria d'y prendre place. Elle chanta une tendre romance. Mais, ce genre de musique n'allait pas à sa voix grêle et gutturale, au timbre aigu.

L'oiseau moqueur des savanes n'est pas musicien. Les personnes d'une nature sèche, sarcastique, n'ont jamais la voix mélodieuse. Quand elles cherchent à l'adoucir en parlant, on sent l'effort, l'affectation. On sent que c'est un leurre ; on soupçonne un piége et l'on se tient sur ses gardes.

— N'est-ce pas une de vos cousines qui a composé cette romance ? demanda un vieux monsieur. Comment s'appelle-t-elle ?

— Constance Dunois.

— Est-elle jolie ?

— Oh ! loin de là, répondit Victorine. C'est un épouvantail.

— Je ne suis pas de votre avis, dit sévèrement une

vieille dame nommée Mme Chevrières. Votre cousine a de beaux yeux, de beaux cheveux, un nez point mal fait, un visage fort aimable et qui plaît infiniment. Sa bouche est disgracieuse, il est vrai ; mais dès qu'elle parle, dès qu'elle sourit, on ne s'aperçoit plus de ce défaut, on est charmé. La beauté d'expression est bien supérieure à la correction des lignes. Il faut être malveillant pour appeler *laide* une personne dont l'extérieur n'est pas absolument repoussant.

Victorine fit une moue dédaigneuse, un mouvement d'épaules, et tourna le dos à Mme Chevrières.

— Ce qu'il y a de plus avantageux, dit Natalie, c'est de n'être ni beau ni laid. C'est d'être passable. Au moins personne ne fait de remarques sur votre visage.

Mlle Clinquant fit entendre un petit éclat de rire impertinent et s'écria :

— Ah ! il y a de ces gens qui s'imaginent être passables quand ils sont affreux.

Natalie sentit que ce trait lui était adressé, mais elle le prit gaiement.

— Heureusement les goûts et les opinions varient beaucoup, dit-elle.

— Si vous faisiez encore un peu de musique, mesdemoiselles, interrompit Mme de Chevrières. Chantez-nous aussi quelque chose, mademoiselle Sibert ; mais pas de l'anglais, au moins. Cette langue pâteuse et sourde étouffe le chant. Le son reste pincé dans les mots, que, du reste, on ne comprend pas. On n'entend rien de net, rien de bien articulé. Je hais cela. Chantez-nous quelque chose en italien, je vous prie. Une mélodie qui nous apporte le parfum des orangers.

— Il y a si longtemps que je n'ai chanté en société, lui répondit Natalie à demi-voix, et cela me donne toujours de l'émotion. Je ne sais si je pourrai surmonter cette impression nerveuse.

— Mettez-vous tout-à-fait à l'aise, repartit la vieille dame. Nous sommes tous vos amis. Il n'y a autour de vous que des auditeurs bienveillants.

Natalie lui serra la main avec reconnaissance et se mit au piano.

Après avoir préludé quelques instants, elle chanta de sa belle voix, moelleuse et passionnée, l'une des plus touchantes mélodies de Bellini. En commençant, elle tremblait un peu; mais l'agitation dont elle ne pouvait se défendre donnait à son chant un charme indéfinissable, quelque chose de plus saisissant. Une à une, les notes mélancoliques tombaient dans le cœur des assistants comme une pluie de larmes. Bientôt, Natalie oubliant tout ce qui l'entourait, s'abandonna à son inspiration, et sa voix eut des accents sublimes. Autour d'elle, plus d'un visage pâlissait d'émotion. On était suspendu à ses lèvres. Personne n'osait respirer.

Au moment où elle avait commencé à chanter, la porte du salon s'était doucement ouverte sans qu'elle s'en aperçut, et un jeune homme à l'air distingué s'était glissé en silence derrière le cercle des auditeurs. Il s'accouda sur le dossier du fauteuil de Victorine et lui chuchotta à l'oreille :

— Qui est cette dame ?

— Ce rossignol qui s'égosille là-bas ? C'est Natalie Sibert, dit-elle ironiquement.

Le noble étranger ne parut pas remarquer son attitude hostile et se laissa absorber tout entier par ce chant magique qui le transportait dans une idéale région.

Quand la dernière note eut expiré, vague, frémissante, comme un soupir de la brise sur le lac, Natalie se leva lentement et ferma le piano.

Alors, une tempête de bravos, de claquements de

mains, éclata tout à coup. La jeune fille confuse, rougissante, s'inclina pour remercier, et, en relevant la tête, elle rencontra le regard ardent du bel étranger, encore debout et immobile derrière les auditeurs. Il n'applaudissait pas, il ne battait pas des mains ; mais il paraissait comme fasciné et ses traits exprimaient l'admiration la plus profonde.

Ce regard échangé entre les deux jeunes gens leur fit éprouver simultanément une commotion électrique. Natalie baissa promptement les paupières et alla reprendre sa place auprès de Mme Bourget. Déjà le soir précédent, le même regard l'avait atteinte au fond du cœur. Elle venait de reconnaître dans cet étranger le jeune homme du phaéton, celui qui avait si généreusement secouru le vieillard malade et sa famille.

Chacun adressa encore à Mlle Sibert les compliments les plus chaleureux sur son beau talent musical. Heureusement un laquais vint annoncer que le souper était servi, ce qui fit diversion et mit fin à l'embarras de la jeune cantatrice.

Toute la société passa dans la salle à manger où l'on avait préparé un somptueux festin. A table, Natalie se trouva placée à côté de M. Roussillon, le pauvre Caliban, dont la conversation pleine d'intérêt lui fit grand plaisir.

Victorine, qui était à l'extrémité opposée, dans le voisinage de M. de Montalban, s'efforçait de captiver son suffrage par ses saillies et ses minauderies. Mais il était distrait. Son regard se dirigeait sans cesse du côté de Natalie qu'il apercevait seulement de profil.

CHAPITRE X

> Ach ! in jenem Hændedrucke,
> Lag ein ganzes Himmelreich !
> Graf VON PLATEN.

Après le souper, lorsque les convives furent de nouveau rassemblés dans le salon, les personnes âgées se mirent à jouer, qui aux cartes, qui aux échecs, qui aux dominos, tandis que les jeunes gens se concertaient sur la manière de se divertir. Les uns opinaient pour la danse, les autres pour des jeux d'esprit.

En attendant que le débat fût terminé, Natalie s'assit près d'une table ronde chargée d'élégants keepsakes et d'albums aux riches reliures. Elle se mit à feuilleter un grand album qui se trouvait à sa portée.

Max, le fils de Mme de Sorbes, jeune garçon de quinze à seize ans, vint se placer à côté d'elle :

— Ah ! mademoiselle, c'est ainsi que vous vous emparez de mes trésors, dit-il. Convenez que ce sont de beaux paysages ! Ce sont des souvenirs de mes camarades.

Il y avait là, en effet, une jolie collection d'aquarelles. Natalie en loua deux, en particulier, qui témoignaient d'un vrai talent. Comme elle tournait les pages, Victorine Clinquant qui s'était approchée, regardait par-dessus son épaule.

— Cette fois, dit-elle, voici un paysage qui me plaît. Il est exécuté hardiment.

— Hardiment! Dites plutôt *brutalement*, repartit Natalie. Je ne saurais admirer un genre aussi dur, aussi grossier. Ces nuages ont l'air de grandes plaques de cuivre et d'airain. Cette mer roule des barres de fer; ces arbres semblent porter de lourdes pierres au lieu de feuillage et les personnages du premier plan sont grotesques. Il faut être *hardi*, en effet, pour oser outrager la nature de cette façon. J'aime un style large et libre; j'aime la vigueur, les effets grandioses, mais je déteste la grossièreté et la négligence. Ce paysage est une vraie caricature. Plus que personne j'admire la hardiesse, mais c'est la hardiesse du génie et non pas celle de la vulgarité et de la sottise.

Elle avait parlé avec feu. En achevant cette diatribe, elle aperçut M. de Montalban qui l'écoutait. Il attachait sur elle un de ces regards qui cherchent l'âme. Quoiqu'il eût un air approbateur, Natalie rougit de s'être exprimée avec tant de vivacité.

— Cette aquarelle est de Blanchard, reprit Max. Vous avez raison, mademoiselle, de dire que c'est une caricature. Blanchard n'en fait jamais d'autre. Il dessine des caricatures toute la journée. Ses cahiers en sont couverts. Il en fait même involontairement en copiant un beau modèle. C'est sa spécialité.

— Un tel penchant ne s'allie jamais avec le sentiment du beau, observa Natalie, et il n'annonce pas un bon cœur.

— Mais, dit Victorine, c'est une marque d'esprit.

— D'un petit esprit, en tout cas, répondit sa voisine, surtout quand on s'attaque à des défauts physiques.

Ils continuèrent encore quelques instants à feuilleter l'album en faisant des remarques sur son contenu.

Bientôt la petite Adda, sœur de Max, vint tirer Natalie par sa robe en demandant l'histoire du *Chaperon rouge.* Natalie se leva et se laissa entraîner par l'enfant qui s'établit avec elle sur une banquette dans l'embrasure d'une fenêtre.

Sur ces entrefaites, les jeunes gens s'étaient décidés en faveur de la valse. On remuait les meubles, on faisait place au milieu du salon.

Gérard de Montalban n'avait aucune envie de danser. C'était la première fois que la danse lui inspirait ce sentiment de répugnance. Natalie s'était emparée de tout son être. Il ne voyait qu'elle, même quand il ne la regardait pas. Appuyé contre le montant d'une porte, les bras croisés, il était plongé dans ce rêve. Les sons du piano, les premiers couples qui s'élançaient en cadence, le réveillèrent. Il fallait prendre un parti. Mais quoi! Entraîner cette romantique jeune fille dans le tourbillon de la valse lui eût paru un sacrilége. C'était bon pour ces étourdies, pour ces évaporées là-bas, qui faisaient retentir le salon de leurs éclats de rire. Surtout il n'aurait pu supporter de la voir danser avec un autre : — Si l'un de ces messieurs allait l'inviter à danser, pensa-t-il, si elle acceptait! — Cette pensée, qui, en toute autre occasion l'eût fait rire de lui-même, cette pensée le mordit au cœur et le décida tout-à-fait.

Natalie achevait justement le conte du *Chaperon rouge.* La petite Adda lui avait sauté sur les genoux et jeté autour du cou ses bras potelés; elle appuyait sa joue sur celle de son amie et la serrait bien fort en l'appelant « chère Nattie. »

Gérard s'approcha avec une timidité qui ne lui était pas habituelle, et d'un air profondément respectueux, il dit en s'inclinant :

— Mademoiselle, on a oublié de nous présenter

l'un à l'autre ; il faut donc que je me présente moi-même : je suis Gérard de Montalban. Me feriez-vous l'honneur de danser avec moi ?

Lui, l'homme du monde au ton aisé, aux manières élégantes, il se sentait gauche ; sa voix tremblait légèrement. Une pâleur subite envahit ses traits.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Natalie, non sans partager son trouble. Je n'aime pas la danse, je ne danse jamais.

Cette réponse, accompagnée d'un sourire qui corrigeait ce qu'elle aurait pu avoir de trop froid, parut causer un vif plaisir au jeune homme.

« Je ne danse jamais. » Que ces paroles lui firent de bien !

Il s'assit sur la banquette vis-à-vis de celle occupée par Natalie et se dit en lui-même : — Restons ici. Je veux la contempler à mon aise et me pénétrer de ce divin sourire : c'est le soleil d'Italie !

L'enfant quittant Natalie qu'elle venait de baiser impétueusement, sauta sur les genoux de Gérard et l'embrassa à son tour. Il était dans l'enchantement. Cette charmante petite fille lui semblait être une personnification de l'amour, lui apportant les baisers de celle qui s'était si soudainement, si impérieusement emparée de son cœur. Il serra dans ses bras la petite Adda et la baisa à plusieurs reprises.

De l'autre bout du salon, Victorine observait ce petit *a parte*. Elle vit avec dépit Gérard prendre place auprès de Natalie. Il avait été le danseur en titre de la sémillante Victorine, son chevalier assidu à toutes les soirées, à tous les bals qui avaient eu lieu depuis trois semaines, pour fêter le retour du jeune de Montalban ; et maintenant, cette belle conquête, cette proie dont elle se croyait sûre, allait-elle lui échapper ? Lui serait-il enlevé par cette niaise, cette imbécile, comme

comme elle appelait Natalie, dont la nature sérieuse et poétique lui avait toujours inspiré une antipathie instinctive. La frivolité et la vanité sont les ennemies acharnées, irréconciliables des âmes supérieures.

Une stupeur mêlée de rage répandit une teinte livide sur les traits de Mlle Clinquant. Un sentiment de haine profonde contracta son visage et la rendit semblable à un esprit des ténèbres. Mais ce ne fut qu'un éclair. Elle était trop artificieuse, trop femme du monde, pour laisser voir ses impressions. Un de ses anciens galants s'étant approché au même instant pour l'inviter à valser, elle accepta avec un sourire des plus séduisants, et son cavalier l'emporta dans la foule tournoyante.

La petite Adda, après avoir assailli Gérard de ses naïves caresses, s'était nichée sur son cœur, et, la tête appuyée sur son épaule se tenait tout-à-fait tranquille. Gérard et Natalie étaient visiblement émus. Aucun d'eux n'osait rompre le silence de peur de trahir son agitation.

-- N'est-ce pas vous, mademoiselle, hasarda enfin le jeune homme, n'est-ce pas vous que j'ai rencontrée hier sur la grande route qui traverse la colline du Bois-Noir?

— Oui, monsieur. C'était au crépuscule. Je me promenais avec ma tante. Nous avons interrogé la vieille femme et elle nous a raconté sa douloureuse histoire. Comment se porte le pauvre vieillard que vous avez eu la bonté de recueillir?

M. de Montalban répondit que son état s'était beaucoup amélioré depuis la veille et il communiqua à Natalie ses projets concernant cette famille. Il voulait, disait-il, occuper le jeune garçon dans ses jardins, et les deux vieillards à la ferme des Ravines, où ils pouvaient rendre maints services peu fatigants.

Natalie écoutait avec ravissement cette voix aux inflexions mélodieuses. Le bruit du piano et de la danse lui couvrant la voix, Gérard se penchait en avant pour être mieux entendu et aussi pour regarder plus profond dans ces beaux yeux de velours noir et de diamant qui faisaient si fort battre son cœur. Et Natalie, chaque fois qu'elle rencontrait le regard plein d'amour et de respect qu'il attachait sur elle, croyait voir le ciel dans les yeux bleus de Gérard. Une idéale vision, le sentiment d'une félicité immense, d'un bonheur indicible, dilatait son cœur. Son visage semblait transfiguré : il était illuminé de cette lueur intérieure, de ce sourire plein d'extase qui est l'aurore de la passion.

M. de Montalban avait une physionomie fine et sympathique, pleine de noblesse et d'intelligence. La sensibilité et l'amour du beau en étaient les cachets distinctifs. La bonté rayonnait dans ses yeux d'un bleu céleste. Ses cheveux blonds n'avaient aucune disposition à friser, ce qui annonçait une nature tendre et sérieuse. Ses sourcils, de même couleur que les cheveux étaient finement arqués et très mobiles. C'était le seul trait inquiétant qu'un observateur eût pu découvrir sur ce visage expressif et distingué. Ces sourcils un peu trop ondulés trahissent une certaine versatilité, quelque chose de capricieux dans le caractère. Du moins, les physionomistes l'affirment. C'est, en même temps, le signe d'une âme impressionnable et aimante. Les sourcils de Gérard formaient un contraste bien tranché avec les sourcils droits et fermes de Natalie, ces longs sourcils noirs qui indiquaient tant de constance et de force d'âme. Les contraires se cherchent. Dans le monde moral, les éléments opposés ont le plus d'affinité, comme dans le monde physique les électricités de nature différente. Il devait donc exister une attraction naturelle, une attraction puis-

sante entre la femme constante et l'homme au caractère mobile ; entre l'homme aux cheveux blonds et la femme aux cheveux de jais. Mais, serait-ce pour le bonheur de Natalie ? — L'avenir gardait la réponse...

Mlle Sibert ne pouvait tirer un mauvais présage de ces sourcils ondulés sous lesquels rayonnaient des yeux exprimant la plus exquise tendresse. Elle n'avait jamais lu le *Manuel du physionomiste*, et, eût-elle lu ce livre, il est fort douteux qu'elle se fût arrêtée sur la pente rapide qui l'entraînait.

L'amour ferme toujours les yeux à demi. Il ne raisonne pas ; ou plutôt, il s'ingénie à trouver mille bonnes raisons pour se prouver à lui-même qu'il est raisonnable.

Natalie sentait que Gérard la pénétrait d'un secret magnétisme, qu'il envahissait tout son être. Les spirites des Etats-Unis croient à un *périsprit*, c'est-à-dire à une émanation de l'âme enveloppant le corps comme une sorte d'atmosphère. L'amour ferait croire au périsprit. L'amour n'est-il pas un fluide qui rayonne non-seulement par les yeux, mais qui se dégage de toute la personne enamourée ? — Natalie subissait cette influence occulte. Elle se livrait sans arrière-pensée à cette impression enivrante, comme au matin la fleur à demi épanouie s'imprègne avec délices des chauds rayons du soleil qui la colore et lui donne son parfum. L'amour est le soleil de l'âme, l'astre qui fait éclore en nous un monde de pensées élevées, de sentiments ineffables. — Et Natalie avait tant besoin de soleil ! La froide atmosphère dans laquelle elle avait jusqu'alors végété la rendait d'autant plus sensible à cette influence vivifiante.

La valse était finie. Les danseurs formaient çà et là des groupes pour reprendre haleine, ou s'asseyaient

pour un instant. Les demoiselles agitaient leurs éventails ; leurs cavaliers s'essuyaient le front.

Victorine jeta un regard vers la fenêtre du coin. Natalie et Gérard semblaient toujours absorbés dans une intime causerie. Mlle Clinquant frémissait de colère : — Il faut en finir ! se dit-elle. Allons ! il me vient une idée.

— Madame, dit-elle en se tournant du côté de la maîtresse du château, assise derrière elle sur une ottomane, en compagnie d'autres dames d'un âge mûr, — madame, me donnez-vous plein-pouvoir dans votre salon ? Il me prend fantaisie de jouer une petite comédie.

— Amusez-vous à votre guise, mon enfant ; je vous accorde une liberté illimitée.

Victorine claqua des mains : tous les yeux se portèrent sur elle.

— Révolution ! s'écria-t-elle d'un air triomphant. Je vais révolutionner la société ! Mme de Sorbes m'a prêté son sceptre. Tout le monde ici doit m'obéir sous peine de bannissement.

— Où seront envoyés les récalcitrants ? demanda une voix.

— Là-bas, au coin, la face tournée contre la paroi, comme des écoliers de village, répondit la pétulante oratrice. Je vais instituer de nouvelles lois pour la fin du bal. Apprenez, mesdames et messieurs, si vous l'ignorez encore, que, chez les nègres, beaucoup plus sensés que nous sous bien des rapports, les dames ont le privilége d'inviter les messieurs à la danse. Avec leur mouchoir de poche, elles donnent un coup léger sur l'épaule du cavalier qu'elles préfèrent. Nous allons les imiter.

— Les négresses ont-elles donc un mouchoir de poche ? demanda un facétieux étudiant.

— Certainement, dit Victorine. Dans les plantations d'Amérique et le long de la côte africaine, ces dames ont adopté les raffinements de la civilisation.

— Je croyais qu'il s'agissait d'une révolution politique, observa M. Roussillon.

— Si cet usage des belles du Congo allait s'introduire dans nos mœurs, dit un troisième cavalier, il pourrait amener bien d'autres réformes sociales. Avant qu'il soit longtemps, ce seront les dames qui viendront nous demander en mariage. Personne n'osera refuser. Il n'y aura plus de célibataires, alors.

— Silence! s'écria impétueusement Victorine. Tous les messieurs vont prendre place sur les siéges le long de la paroi. Les dames passeront une à une devant eux, et celui qui aura reçu un coup de mouchoir, sera tenu de suivre sa danseuse.

— Charmant! délicieux! cria-t-on de toutes parts. Vive la reine Victorine ! En place! En place!

Avec des fous-rires et en se bousculant un peu, les jeunes gens s'assirent en ligne le long de la muraille, et les demoiselles se rassemblèrent autour de leur souveraine.

— Je vais nommer les dames à tour de rôle, dit Victorine en montant sur un petit tabouret. Sans cela, elles feront les prudes ; elles ne voudront pas s'avancer. Attention! — Mademoiselle Chardin !

C'était une grande et grosse fille, au teint fleuri, à l'air jovial, point nerveuse, point timide, et bien propre à enhardir les autres. Elle s'avança en riant vers un de ses cousins, et de son mouchoir lui donna un grand coup sur l'épaule. Il se leva aussitôt, lui offrit son bras et passa avec elle du côté opposé aux dames.

La seconde fut la jolie fiancée qui invita son promis sans le moindre embarras.

La troisième, fille malicieuse, au nez retroussé, donna une tape sur la joue à celui qu'elle favorisa.

D'autres, plus timides, glissèrent d'un pied ailé auprès des habits noirs, et, en rougissant, effleurèrent de la pointe de leur mouchoir blanc le cavalier de leur choix.

Bientôt toutes les dames furent pourvues de danseurs. L'une d'elles, qui avait fait tapisserie auparavant, avait demandé un cavalier à son tour. Les chaises étaient vides, et Victorine restait seule sur son tabouret. Elle avait calculé cela. D'un air vainqueur, elle marcha droit à Gérard, dont cette scène burlesque avait attiré l'attention, et, de son mouchoir brodé, elle lui fouetta vivement l'épaule.

— Quel nouveau jeu est ceci? dit-il en riant. Qu'estce que cela signifie?

— Cela signifie, félon chevalier, que nous avons adopté les coutumes des nègres et que je vous invite à danser. Suivez-moi.

— Nenni, nenni, belle Africaine. La danse m'est odieuse ce soir. Je me sens paresseux. Cherchez un autre cavalier, dit-il sans cérémonie.

— Ah! je vois ce qui en est, répondit-elle d'un air narquois. Mlle Sibert vous a converti à ses idées baroques au sujet de la danse.

Et, sans attendre sa réponse, elle lui fit une révérence moqueuse et s'éloigna. Elle enrageait; mais il fallait faire bonne mine à mauvais jeu. Un monsieur sur le retour prisait du tabac dans un fauteuil. C'était un bon vivant, un homme encore vert qui avait observé ce petit drame d'un air égrillard. Victorine l'effleura de son mouchoir.

— Charmante reine, dit-il en se levant, je suis ravi de l'honneur que vous me faites. Ce talisman que vous tenez à la main m'a rajeuni de vingt ans.

Et, entraînant Victorine, il se mit à gambader comme un jeune homme à la suite des autres paires, qui avaient commencé un galop.

Les deux tourtereaux, retirés dans leur niche, auprès de la croisée, continuaient leur conversation. De quoi parlaient-ils? — De tout, — excepté de ce qui remplissait leur cœur. Ils parlaient littérature et voyages. Ils échangeaient leurs opinions sur les sujets les plus divers. Mais, en dessous de ce courant d'idées exprimées par des mots, ils entendaient un autre dialogue plus subtil, plus intime : le langage de leurs deux cœurs, qu'un charme irrésistible entraînait l'un vers l'autre. C'étaient d'inexprimables nuances de sentiment, qui se révélaient dans leurs regards, dans les inflexions de leurs voix, dans le jeu expressif de leurs physionomies. Que de choses ils se disaient sans paroles! C'était une entente mystérieuse, une harmonie divine, un duo ineffable. Ils aspiraient avec extase le souffle de l'amour, cet arome du cœur. L'amour, c'est le parfum suprême. Avez-vous respiré les émanations des muguets cachés sous les taillis? En mai on se promène dans le bois : on ne voit pas les blanches campanules, mais on les devine tout autour de soi ; on en est enivré!

Les deux jeunes gens éprouvaient cette sorte de saisissement religieux qui s'empare de vous à l'entrée d'un sanctuaire. Ils souriaient rarement. Ils paraissaient graves, recueillis, et n'avaient nul souci des yeux malins qui les épiaient. Mlle Roulet, la vieille fille au nez crochu, et d'autres commères de son espèce, ne les perdaient pas de vue ; mais cela leur était bien indifférent. Dès sa naissance, une grande passion a conscience de sa noblesse et s'inquiète peu des commentaires malveillants. Elle ne s'affiche pas ; elle ne brave point les convenances ; mais, s'avançant avec un

port de reine, d'un œil fier, elle glace les ricanements cyniques ou stupides, impose silence aux indiscrètes chuchotteries, et, prenant avec dignité la place qui lui appartient, elle commande partout le respect.

La danse allait son train. Après le galop, on dansa des quadrilles. Après les quadrilles, Victorine déclara qu'elle en avait assez, qu'elle était lasse, et proposa des jeux. On y consentit. On s'assit autour d'une table ronde. Natalie et Gérard y prirent place avec les autres jeunes gens. On fit des bouts-rimés. On joua au corbillon, à l'amphigouri, on fit un grand brouhaha. On riait de tout, on riait de rien, et cela faisait du bien, cette gaieté d'enfants. Mme de Sorbes approuvait d'un œil indulgent. Elle laissait tout faire. Natalie et Gérard n'étaient pas les moins gais.

Quand on eut offert des rafraîchissements, Mme de Sorbes fit placer en cercle toute la société, et un savant qui avait tout récemment passé une année en Egypte, parla de ses aventures dans ce pays et décrivit les mœurs des habitants. Il fut amusant, original ; on l'écouta avec intérêt. On fut tout étonné, lorsqu'il eut terminé sa relation, de constater que la pendule du salon marquait onze heures passées. C'était le moment de se séparer.

Quand on annonça la voiture de Mme Bourget, M. de Montalban accompagna Mlle Sibert jusqu'au bas du perron.

— J'espère vous retrouver bientôt, mademoiselle, dit-il à Natalie. « A l'anglaise ! » ajouta-t-il en lui tendant la main. Il venait de passer quelques mois en Angleterre. Natalie mit franchement sa main dans la sienne et il la pressa comme s'il eût voulu faire passer en elle toute son âme.

— Il paraît très aimable, dit Mme Bourget, lorsque

la voiture eut franchi la grille du château. Vous avez longtemps causé ensemble.

— Oui, ma tante, répondit laconiquement Natalie, qui se hâta de détourner la conversation.

Il était près de minuit lorsque ces dames atteignirent leur demeure. En entrant dans sa chambre, Natalie s'approcha d'une croisée ouverte, et s'agenouillant sur une chaise basse auprès de la fenêtre, elle s'accouda sur le bord.

La lune nageait dans l'azur sombre et traçait un sillon d'or à la surface du lac. Çà et là, des brumes incertaines, de légers brouillards semblables à des sylphes aux vêtements flottants, s'élevaient sur les eaux. Cette demi-obscurité, ces formes étranges, toute cette fantasmagorie de la nuit, agissait magiquement sur l'esprit de la jeune fille. Il lui semblait que des multitudes d'esprits célestes se balançaient dans les airs, chuchottaient dans le bois, et venaient chanter à son oreille : « Il t'aime !... il t'aime !... »

Elle appuya la tête dans ses mains et se couvrit les yeux pour mieux repasser tous les incidents de cette soirée. Puis, elle sortit de sa rêverie, joignit les mains avec force, et, levant les yeux au ciel, elle répéta avec un poète allemand :

Ach! in jenem Händedrucke
Lag ein ganzes Himmelreich!

— Oh ! je garderai toujours dans mon cœur comme un trésor, le souvenir de cette fervente et tendre pression. Oui, je crois qu'il m'aime... dit-elle. Et moi ?... Ah ! je sens que toutes les fibres de mon cœur sont attachées au sien !... Quelle noblesse dans son caractère ! J'aime son esprit fin, vif et délicat, mais surtout j'aime, oh ! j'aime son bon cœur, cette nature sensible et généreuse. Comme il avait l'air tendre et plein d'un

religieux respect ! — Ah ! cette conversation !... Il me semblait que j'aspirais *son* âme : un parfum d'amour s'en exhalait. C'était comme ces douces brises de juin qui vous caressent le front, toutes chargées des senteurs des prés. Quelle voix musicale et sympathique ! Je l'entends encore... Comme je l'aime ! dit-elle en portant soudain la main sur son cœur qui battait avec violence. Cet amour m'est venu comme un ouragan... Cela m'épouvante !... Prends garde ! prends garde, Natalie, il est dangereux de rêver !... — Oublier ? Chasser de ma pensée cette chère image ? Non ! je ne le pourrais !... — Quelque chose me dit qu'*il* sera à moi. Au premier coup d'œil je l'ai reconnu. C'était lui que j'attendais !...

CHAPITRE XI

The giddy dance.
THOMSON.

Es ist das Glück ein kurzer Traum.
Es liebt nicht Glanz und Festes schimmer.
Es kommt zu dir, du merkst es kaum,
So leise tritt es in dein Zimmer ..
Es wiegt sich nicht im lauten Tanz,
Und schwimmt nicht auf des Weines Wogen.
Julius VON RODENBERG.

Etait-il surprenant qu'un homme d'un caractère élevé et sympathique, tel que M. de Montalban, eût incendié dès la première rencontre le cœur inflammable de Natalie? Elle éprouvait une soif d'affection d'autant plus ardente, qu'elle en avait été presqu'entièrement privée depuis la mort de sa mère. Elle venait de trouver un cœur selon son cœur, et qui semblait chercher le sien. Comment aurait-elle écouté les conseils de cette froide prudence qui ne permet pas à une femme de s'attacher à un homme avant que celui-ci l'ait demandée en mariage? Elle ne put dormir cette nuit-là. Son imagination la ramenait sans cesse auprès de Gérard.

Lui aussi était à sa fenêtre. Il y passa deux heures. Les bras croisés sur sa poitrine, le regard perdu dans les vastitudes célestes, il oubliait le sommeil. De tout temps, les amoureux sérieusement épris n'ont-ils pas

eu l'habitude de prendre les étoiles pour confidentes? Parmi ces orbes étincelants, Gérard croyait retrouver les yeux de sa bien-aimée.

— Natalie! murmurait-il. Ce nom est, à lui seul, un enchantement. Quelle créature idéale! Quand elle a chanté, j'ai cru entendre la voix d'un séraphin. Tout en elle est poésie, amour, bonté parfaite. Natalie, ton image ne me quittera plus! Elle me suivra nuit et jour. Oui, elle m'est entrée dans l'âme! — Il me semble que des horizons inconnus, des perspectives lumineuses, insondables, s'ouvrent devant moi. J'ai entrevu les joies du ciel. — Magicienne adorable! tu as doublé ma vie. Une brise printannière s'est levée dans mon cœur. Elle a fait éclore mille fleurs merveilleuses qui m'enivrent de leurs parfums. Jusqu'à présent je n'avais pas connu la plénitude de l'existence. Jusqu'à présent, je n'avais jamais véritablement aimé. Plusieurs femmes déjà m'ont occupé; mais aucune ne s'est emparée de mon âme avec tant de force.

La femme idéale que je rêvais ne s'était jamais rencontrée sur mon chemin. Mon cœur s'attachait où il pouvait, uniquement pour satisfaire cet impérieux besoin d'aimer qui le travaille. Mais jusqu'ici, pour tromper ma soif, je n'ai trouvé que des eaux saumâtres. Elles l'ont irritée au lieu de l'étancher. Partout le désenchantement m'attendait. Souvent, déjà, j'ai cru entrevoir le Paradis, et voilà, — ce n'était qu'un mirage! Le rayon céleste devenait un feu follet. L'or se changeait en laiton. La déesse que j'adorais perdait son prestige: ce n'était plus qu'une nymphe vulgaire. Où sont-elles ces images de mon passé? Je n'en voudrais rappeler aucune. Mathilde R. était éblouissante de beauté, mais c'était une froide et vaine statue, incapable d'aimer et d'admirer autre chose que ses propres perfections physiques. Clara N., la brillante

musicienne, qui m'a captivé le plus longtemps, qu'était-elle sinon une machine à jouer du piano? Jamais l'émotion ne faisait trembler ses doigts. Machine exacte, correcte, elle avait une âme d'emprunt. Son jeu était affecté plutôt qu'expressif. Clara n'avait point de sentiment, pas une idée originale. Quand elle avait quitté son piano, elle devenait insipide. Et tant d'autres demoiselles ravissantes de grâce et d'éclat au milieu d'un bal, et qui, après un quart d'heure d'observation, ne se trouvaient être que des poupées à la mode, des corps sans âme, ou de méprisables coquettes. Cette sémillante Victorine, je la soupçonne de n'être guère autre chose. Elle a de l'esprit, pourtant; mais a-t-elle un bon cœur? Elle est mordante, elle dénigre tout. Rire et faire rire, telle paraît être sa devise. Mais sa gaieté perpétuelle est souvent forcée. Par moments, il me semble que ses brillants sourires cachent un génie malfaisant. Du reste, je ne l'ai pas aimée une minute. Elle m'a diverti pendant quelques soirées, voilà tout. Qui pourrait songer à elle après avoir conversé avec Natalie? Cette nature ardente m'a subjugué aussitôt qu'elle s'est révélée à moi. Comme elle est richement douée!... Natalie, ton âme est profonde comme le précipice qui s'ouvre là sous ma fenêtre; elle est pure et belle comme ce lac qui miroite aux rayons de la lune!

O Natalie! Si tu voulais venir charmer ma solitude! J'ai besoin d'une âme qui puisse entrer en communion intime avec la mienne, et je sens que nos âmes sont de la même famille. Oui, tu seras à moi! nous serons un! — Mais, que diront mes pairs, ceux de ma caste?... Gérard de Montalban épouserait une femme de la bourgeoisie, une femme sans naissance? — Eh! que m'importent les sots préjugés du monde? La vraie aristocratie est celle du talent et de l'intelli-

gence. Sous ce rapport, Natalie est au-dessus de la première des duchesses. Bien loin de déroger en l'épousant, je me sentirai très honoré si elle m'accepte. Elle sera la gloire de ma famille. — Avant tout, il faut me faire aimer d'elle. Je ne crois pas lui être antipathique. Elle avait parfois un sourire... oh! un sourire qui me faisait délirer de bonheur! Et lorsque je lui ai serré la main, elle a paru fort émue. Tout mon amour a passé dans cette fugitive étreinte, et le dernier regard de Natalie m'a dit qu'elle m'avait compris!

Elle m'a affirmé qu'elle n'a jamais dansé, qu'elle n'aime pas la danse, continua Gérard après une pause. Comme ces paroles ont augmenté l'intérêt passionné que son chant et sa poétique physionomie m'avaient inspiré déjà. Elle n'a jamais dansé! Est-il surprenant que ses impressions soient si vives, qu'elle soit si timide? Aucun homme ne lui a passé le bras autour de la taille. Elle n'a rien perdu de sa délicatesse virginale. C'est une vraie sensitive. Heureux celui qui enfermera dans ses bras un pareil trésor!

Une jeune fille qui a beaucoup dansé, beaucoup fréquenté les bals, ressemble, à mon avis, à une rose défraîchie dont tous les passants ont respiré le parfum. C'est une rose *banale*. La mienne est encore tout humectée de la rosée du matin. Pour moi seul, elle a gardé ses arômes les plus exquis. Le cœur de Natalie a la pureté d'une source de montagne. C'est une coupe pleine, une coupe débordante que personne n'a pressée de ses lèvres!...

Ce monologue que Gérard murmurait à la nuit et aux étoiles, se prolongea longtemps encore. Il ne pouvait se résoudre à quitter sa fenêtre, d'où l'on apercevait dans l'éloignement la sombre sapinière nommée le « Bois-Noir. »

— Quel original que ce Gérard! dira plus d'un critique. Quel inconvénient, quel mal peut-il y avoir à danser?

— *Aucun*, messieurs, pour les singes et les perroquets : ils n'y peuvent rien perdre ; — *beaucoup* pour des êtres doués de sensibilité, de délicatesse et d'intelligence.

Natalie avait toujours éprouvé une répugnance instinctive, une sorte de mépris pour ce genre de divertissement bruyant et grossier. Si, parfois, des personnes d'un caractère élevé s'y laissent entraîner par la force de l'exemple, un peu de réflexion les en éloigne.

Quelle anomalie! Chez les peuples païens, abandonnés à tous les débordements, la danse était considérée comme un exercice indigne des honnêtes femmes : les seules esclaves osaient s'y livrer pour le plaisir de leurs maîtres. Et chez nous, peuples chrétiens, ce divertissement immoral, corrupteur, est partout en usage.

Mais laissons de côté toute considération religieuse : examinons le sujet uniquement au point de vue du sentiment.

La danse n'est-elle pas une brutale profanation de l'amour?

Supposons deux cœurs attirés l'un vers l'autre par une secrète sympathie, comme l'étaient tout à l'heure Natalie et Gérard. Si, dans une nombreuse réunion où l'on danse, le jeune homme se trouvant placé près de celle qu'il aime, ose lui adresser quelques mots, peut-être très insignifiants, très indifférents en eux-mêmes, quelle émotion palpitante pour tous deux! Sous ces paroles banales, quelle éloquence! Le son de la voix, l'émotion à grand'peine refoulée, les regards timidement échangés, en diront plus que des volumes. Ces deux âmes, comme des fleurs jusqu'alors

repliées dans leurs calices, s'épanouiront au souffle pur et saint, au souffle vivifiant de l'amour. Et, dans ce moment sacré, vous voulez que, sans pudeur, au milieu du tourbillon de la valse, en face d'une multitude curieuse et indiscrète, le jeune homme embrasse celle qu'il aime!... Car c'est bien un *embrassement* que la valse, cette danse éhontée entre toutes. Quel supplice vous infligez à ce jeune homme, s'il a le cœur haut placé! Vous voulez que, le bras passé autour de la taille de son amie, leurs mains entrelacées, il l'emporte pressée contre son sein, respirant son souffle, au travers de l'essaim frivole qui bondit sur le parquet! Ce rapprochement, cet enlacement, qui eût été pour eux le bonheur suprême au moment des aveux, dans le sanctuaire du tête-à-tête, que devient-il maintenant? C'est un étourdissement, un vertige qui tue toute émotion sainte et profonde. C'est un *abrutissement!...* — Profanes! Vous coupez le bouton suave et immaculé de l'oranger, ce chaste bouton qui allait s'épanouir, et vous le jetez dans la poussière, et vous le foulez aux pieds...

Pauvres jeunes gens! Au sortir de cette soirée, la vivacité de leurs impressions sera émoussée; la pureté de leurs sentiments sera ternie, déflorée. Que leur restera-t-il à savourer, lorsque, fiancés l'un à l'autre, ils pourront s'éloigner de la foule et parler de leur amour? – L'émotion du premier baiser, de la première étreinte aura perdu la moitié de ses délices. Ce ne sera plus cet ineffable ravissement que vous apporte un bien ardemment souhaité, un bonheur que l'on osait à peine entrevoir, espérer à peine.

Si les bals sont loin de favoriser les instincts du cœur, ils attisent ceux des sens. Qui les préside, sinon Méphistophélès, le génie du matérialisme, le prince de la volupté, le vieux démon ridé au perfide sourire

Oh! Les fous qui vont s'abrutir dans la cohue des bals! Avez-vous une âme?...

Et la jeune fille qui, des bras d'un danseur, passe dans les bras d'un autre, d'une dizaine, que deviendront sa pudeur, sa délicatesse natives? Elle se fera hardie; elle cessera de rougir. Nulle timidité, nul embarras dans ses rapports avec les hommes! mais aussi, nul charme poétique! Les impressions multipliées qu'elle aura reçues, auront rendu son âme calleuse. Elle aura perdu la faculté de sentir.

— Voulez-vous donc, diront les coryphées de la danse, voulez-vous séparer les sexes en deux camps, leur interdire toute relation, les empêcher d'apprendre à se connaître?

— Mille fois non! Au contraire: nous trouvons qu'ils ne sont que trop séparés. Mais ce n'est pas au bal que les jeunes gens peuvent apprendre à se connaître. La danse tue la pensée. Elle ne favorise que la vanité, la frivolité et le sensualisme. Elle est indécente, immorale au plus haut degré. Est-ce dans les bals, dans ces fournaises malsaines, nauséabondes, que l'on peut nourrir des pensées sérieuses? Est-ce au bal que l'on peut échanger des idées, se communiquer ses opinions? Comment serait-il possible, au milieu de ce tourbillon, d'étudier le caractère, la tournure d'esprit, de sonder le cœur d'une personne qui vous intéresse!

Ailleurs, en Allemagne, aux Etats-Unis, etc., les jeunes gens jouissent d'une grande liberté dans leurs rapports. Mais, dans notre pays, on est si raide, si guindé, qu'un jeune homme et une jeune fille osent à peine échanger quelques paroles, sans qu'on en tire aussitôt des conclusions malignes. C'est seulement au bal qu'il leur est permis de s'aborder, de se choisir. On s'engage dans les liens étroits du mariage, on s'en-

chaîne pour toute la vie avec une personne dont on ignore absolument le caractère.

Oui, les jeunes gens ne sont que trop séparés.

Facilitez, multipliez entr'eux les rapports intellectuels, les occasions de converser ensemble, de s'étudier mutuellement, et vous aurez des mariages plus moraux et plus heureux.

Au lieu de ces bals frivoles, pourquoi n'y aurait-il pas dans nos villes des clubs pour la jeunesse, des réunions présidées par des dames âgées et respectables, des réunions sans apparat, où l'on ferait de la lecture et de la musique, où l'on pourrait causer librement, comme des êtres raisonnables? Pourquoi même ne permettrait-on pas aux jeunes gens de s'écrire, sans qu'on y vît aussitôt un acheminement au mariage, une cour en règle?

— Mais, allez-vous m'objecter, les jeunes filles seraient bien exposées, si on leur permettait de s'émanciper à ce point.

— Si vous élevez vos enfants dans la piété, s'ils apprennent à *s'aimer sous l'œil de Dieu*, ne craignez rien ! Nourrissez vos jeunes filles de la Bible tout entière. La Bible nous fait connaître la nature humaine telle qu'elle est. Elle nous dévoile le mal, elle met à nu le péché, pour nous en inspirer l'horreur. Si vos jeunes filles ont dans le cœur la crainte de déplaire à Dieu, ce sera la meilleure des sauvegardes : vous pourrez leur laisser la plus grande liberté. Leurs mœurs n'y perdront rien ; elles y gagneront, au contraire, en élévation. — N'étiolez pas, n'étouffez pas vos enfants ; et surtout, ne les jetez pas dans ces tourbillons à l'atmosphère impure, où leurs âmes perdent toute fleur de poésie, — les bals !

— Mais, dira encore quelqu'un, les jeunes filles vont au bal pour s'amuser, pour se donner de l'exer-

cice, et aussi pour y déployer leurs grâces. Elles n'ont pas les émotions que vous supposez. Elles ne pensent pas à tout cela.

— Elles ne sentent pas! elles ne pensent pas! dites-vous? Alors ce sont des *marionnettes.* Continuez à faire tourner vos poupées vivantes; mais ne vous étonnez plus si la frivolité étouffe dans le cœur des femmes tout sentiment élevé, tout principe sérieux, toute pensée noble et forte!

Si les bals sont délétères, corrupteurs pour les jeunes gens, combien ne le seront-ils pas davantage pour les personnes mariées? Je vous le demande, — est-il possible qu'une femme qui va danser avec le premier venu aime son mari? Est-il possible qu'elle lui garde *tout son cœur?* Moi, je n'en crois rien. Une épouse, une mère de famille dansant avec des étrangers, c'est tout simplement *ignoble!* Cette femme est, à mes yeux, une sorte de prostituée. Elle aime son mari? et elle consent ainsi à recevoir les caresses, les embrassements d'une foule de danseurs?... Soyez vrai! ouvrez les yeux! Les danses sont-elles autre chose que *des caresses entre les deux sexes*, des caresses autorisées par l'usage? Une femme qui aime véritablement son mari, voudra tout garder pour lui: elle n'accordera rien aux autres, rien qu'une bienveillance générale, et les tiendra à distance.

La Bible déclare le mariage *honorable*, mais il doit rester pur. Dieu hait la promiscuité: il condamne les pensées et les sentiments adultères, aussi sévèrement que les actes d'infidélité, que le crime positif.

Werther savait bien ce qu'il disait, en sortant du bal avec Charlotte. Autant qu'il m'en souvient, voici ses paroles. C'en est du moins le sens: — « C'est seulement aujourd'hui que j'ai bien compris ce qu'est la

danse ! Si jamais j'ai une fiancée, si jamais j'ai une épouse, elle ne dansera qu'avec moi ! »

Dieu *commande* l'amour ; mais il abhorre le *vice.* Oh ! l'amour est saint ! L'amour est grand ! Ne le profanez pas !...

CHAPITRE XII

> Ne le dis pas à ton ami,
> Le doux nom de ta bien-aimée ;
> S'il allait sourire à demi,
> Ta pudeur serait alarmée.
>
> E. Manuel.

Les jours suivants se passèrent bien lentement au gré de Gérard. Il rêvait aux moyens de rencontrer de nouveau Natalie. Après avoir formé divers plans, il adopta le projet d'inviter quelques-unes de ses connaissances, ou plutôt celles de Mme de Sorbes à une partie de montagne. Ce ne devait pas être un pique-nique : il voulait se charger de tous les frais.

— Oui, allons à la montagne, se dit Gérard. Rien n'est plus propre à faire naître la confiance et l'intimité que ces joyeuses excursions, où il est permis de mettre quelque peu de côté les règles trop guindées de l'étiquette. On secoue les chaînes de la vie civilisée. C'est un retour à la nature. On respire à l'air libre, loin de l'atmosphère étouffante des salons. Le cœur peut se dilater à l'aise sous le grand ciel bleu. On déploie ses ailes en liberté. On devient un oiseau des bois au lieu d'être un oiseau de cage. On peut au moins causer sans contrainte ; on ne se sent pas continuellement sous le contrôle malin d'une foule qui épie vos paroles, votre air et jusqu'à vos moindres gestes. Oui, oui, allons à la

montagne ! Avec Natalie à mon côté, ce sera véritablement m'élever vers le ciel ! — Je vais de ce pas communiquer mon projet à ma tante. A ces heures, elle n'a pas encore de visites : je la trouverai seule au jardin.

Il s'achemina dans la direction du château. A peine avait-il dépassé la grille du parc des Ravines, qu'il vit venir à lui l'un de ses anciens condisciples à l'université d'Heidelberg, l'un des jeunes gens qui se trouvaient à la soirée chez Mme de Sorbes. Il se nommait Gaston Franel. Ses amis ne l'appelaient que le *géologue*, parce qu'il avait une passion de dilettante pour la géologie. Cette jeune science occupait tous ses loisirs : c'était son dada.

— Tu viens bien à propos, lui dit Gérard. Je voulais justement passer chez toi dans l'après-midi, pour t'engager à nous accompagner après-demain à la montagne. Nous serons une bonne bande, je l'espère. Tu trouveras là-haut de quoi enrichir ta collection. Veux-tu être des nôtres ?

— De grand cœur, mon cher. J'avais précisément envie de faire une escalade, et je me disposais à prendre mon bâton de touriste un de ces quatre matins. En société, le plaisir sera doublé. Aurons-nous des dames ?

— Sans doute. Je vais d'abord avertir ma tante, et elle invitera qui elle voudra.

— Mlle Sibert ne sera pas oubliée, j'imagine. Il m'a paru qu'elle te plaisait beaucoup l'autre soir. C'est une fille distinguée.

Quand il entendit prononcer ce nom qu'il cachait au plus profond de son âme, Gérard reçut comme un coup de poing au cœur. On dit que l'amour est hypocrite. Il est tout au moins défiant, dissimulé. Il use de finesse. C'est un diplomate. Il aime à s'entourer d'om-

bre et de mystère. Il fuit le grand jour, et se réfugie dans un sanctuaire où les yeux profanes ne puissent venir l'effaroucher. Tous les sentiments exaltés, tous les instincts religieux ont cette sorte de pudeur. Quoiqu'il ne fût pas de l'avis de M. de Talleyrand, qui disait que le langage doit servir à déguiser la pensée, Gérard ne se souciait nullement de laisser voir à qui que ce fût, le véritable état de son cœur. Il fit donc un effort pour assurer sa voix, et répondit d'un ton indifférent :

— M[lle] Sibert est agréable, en effet. Elle n'est point sotte. Mais qu'elle est noire ! C'est une vraie Mauresque !

M. de Montalban avait en réalité une grande admiration pour la chevelure de Natalie et pour sa riche carnation un peu bronzée, qui eût enthousiasmé un peintre ; mais plutôt que de s'exposer à essuyer les plaisanteries de Franel, il préférait déguiser ses sentiments sous le voile d'un léger blâme et sous un ton dégagé.

— Sais-tu, lui dit son ami, que Frank Hochstein est marié ? (C'était un de leurs amis d'Heidelberg.) Il a épousé la fille la plus grande, la plus grosse, la plus grasse, la plus sanguine du colonel Schönbach ; il a épousé au moins cent cinquante livres de beauté, et une dot proportionnée aux charmes exubérants de celle qui la lui apportait. Quand vas-tu l'imiter ?

— Jamais, répondit Gérard en riant. Une épouse aussi substantielle ne me tenterait pas. J'en choisirai une plus éthérée.

— Je te reconnais bien là. Tu es un gourmet. Tu préfères au beurre la crême fouettée.

— Sans doute. C'est pourquoi je veux aller goûter de la crême de montagne. Elle est si exquise.

— Bon ! à quelle heure partirons-nous ? demanda Gaston.

— Avant le lever du soleil. Tout le monde devra se trouver aux Ravines à quatre heures.

— C'est convenu. Au revoir ! Je vais à B. pour une affaire.

Gérard trouva sa tante, comme il l'avait supposé, établie avec son ouvrage sous une tonnelle du jardin. Max, qui avait ses vacances, était assis auprès d'elle et lui faisait une lecture.

— Chère tante, dit Gérard en prenant place sur un banc, je viens réclamer vos bons offices. Depuis mon retour, j'ai été l'objet des prévenances de nos excellents voisins. Ils m'ont fêté, invité à l'envi. Il me faut songer à rendre les politesses que j'ai reçues. Que diriez-vous d'une partie de montagne à laquelle j'inviterais une vingtaine de personnes ? Pour faire de la couleur locale, pour donner à la fête un cachet tout-à-fait rustique, nous irions dans mes deux chars à échelles jusqu'à l'auberge de C., au pied de la montagne, où je ferais préparer à déjeûner.

— Hourrah ! cria Max, en frappant des mains.

— C'est un joli projet, dit Mme de Sorbes. Qui voulez-vous inviter ?

— Mais à peu près tout le voisinage. J'ai déjà averti Franel, que j'ai rencontré en chemin. Aidez-moi un peu à faire la liste des invités.

— Voyons, dit Max. Il y aura M. Roussillon : c'est un de vos favoris. Et Gontard aussi, sans oublier sa fiancée. Ils vous ont donné un bal.

— La famille Durand et les Chardin, dit Gérard.

— Et Mme Derval, je la réclame, ajouta Mme de Sorbes, ainsi que Mme Bourget et sa nièce.

Gérard fut ravi qu'on les eût nommées pour lui. La

bataille était gagnée ! Il inscrivit sur son carnet tous ces noms et beaucoup d'autres encore.

Quand la liste fut complète :

— Vous aurez bien la bonté de faire les invitations pour moi, dit-il. Je crois, ma tante, qu'il ne faut pas différer l'exécution de mon projet. Le baromètre est haut : nous ferons bien de profiter du beau temps. A cette saison, les montagnes sont capricieuses. Il ne faut pas s'exposer à être surpris par l'orage sur ces hautes pentes, quand on y mène des dames.

— Vous avez raison. Quel jour voulez-vous fixer ?

— Le plus tôt sera le mieux. Aujourd'hui les invitations, demain les préparatifs. Nous pouvons faire notre excursion après-demain. J'ai dit à Franel de se trouver aux Ravines à quatre heures du matin. C'est assez tôt, à cause des dames.

— J'approuve tout, mon cher neveu, et je vais, sans perdre de temps, écrire les billets d'invitation.

Max était transporté de joie. Gérard n'était pas moins joyeux, mais il le cachait. Jusque-là ses opérations stratégiques avaient bien réussi. — « Si Natalie allait refuser ! » se dit-il. Il ne voulut pas s'arrêter à cette hypothèse. Il emmena son cousin avec lui au village de C., situé au pied de la montagne, à une lieue et demie du château. Là, se trouvait une auberge proprette, avenante, dans laquelle ils entrèrent pour commander le déjeuner du surlendemain.

Avant le retour des deux jeunes gens, M[me] de Sorbes avait déjà expédié tous ses billets.

Qui eut ce soir là un violent battement de cœur ?

Vous le devinez bien : ce fut Natalie, lorsque M[me] Bourget reçut la missive qui les concernait toutes deux. Heureusement, en ce moment critique, la jeune fille se trouvait derrière le fauteuil de sa vieille parente. Toute pâle, elle s'appuyait d'un bras au dossier

du meuble antique, tandis que Mme Bourget lisait à haute voix le billet. Natalie put ainsi cacher l'agitation de ses traits ; elle eut le temps de se remettre et répondit avec calme aux commentaires de sa tante sur la partie projetée. Jamais elle n'aurait eu l'idée de lui confier les pensées qui remplissaient son âme depuis quelques jours. Mme Bourget n'admettait pas qu'une demoiselle pût éprouver de l'attachement pour un jeune homme, avant que celui-ci l'eût formellement demandée en mariage. Elle comprenait qu'on pût désirer, rechercher un bon *établissement* ; mais quant à l'amour, — pure sottise, chimère que cela ! disait-elle. Il n'existe que dans l'imagination exaltée des romanciers.

Sa nièce n'avait garde de la contredire. — L'amour ! C'était pour Natalie un mot solennel qu'elle avait rarement prononcé. Elle sentait qu'il serait sa mort ou sa vie !... C'était pour elle un mot sacré, un mot redoutable !...

Dans la prosaïque Angleterre, où le mariage, en général, est un calcul, l'amour un lieu commun, les jeunes personnes vous étourdissent continuellement de leurs bavardages sur ce sujet. Elles en parlent avec autant de sans-gêne, de tranquillité, elles en parlent d'un ton aussi dégagé que s'il s'agissait de pain et de fromage. Elles en parlent à la promenade, elles en parlent à table, elles en parlent avec la première personne venue, mais surtout avec leur mère, qui se divertit de leurs caquets, les encourage et y prend part. Voici un petit échantillon de ces dialogues féminins :

Une lady du plus haut rang se trouve à table avec ses filles. C'est au *luncheon*. Un jeune laquais de bonne mine apporte les plats.

— Oh ! maman, dit en français une blonde *miss* de

quinze à seize ans, qu'il est donc joli! Regardez ces cheveux bouclés! Regardez ces jambes! Il me fait tourner la tête.

(Les laquais anglais portent des culottes au lieu de pantalons : des bas blancs dessinent leurs mollets.)

La mère rit, et s'adressant à l'institutrice :

— Edith est toujours amoureuse du second laquais et du suffragant, lui dit-elle.

En effet, la jeune miss jetait des baisers vers les fenêtres du *curate* quand elle traversait la rue qu'il habitait.

Voilà le ton qui règne dans la haute classe au milieu d'une nation qui croit être la plus raffinée du monde entier.

Ames superficielles, âme triviales, ne parlez pas de l'amour! Il siérait aussi bien à une troupe de canards de chanter « Adelaïde de Beethoven ! »

CHAPITRE XIII

Sic transit gloria mundi !

Au matin fixé pour l'excursion, l'aurore se leva sereine. Le soleil était encore sous l'horizon, que déjà les touristes se trouvaient tous rassemblés dans la cour des Ravines. On attelait au timon de ces longues voitures à foin, nommées en Suisse « chars à échelles, » les robustes chevaux de labour empruntés à la ferme. Le long des ridelles, étaient clouées des planches étroites en guise de siéges, et l'on avait placé çà et là quelque coussinet pour les dames. On se saluait de part et d'autre. Plusieurs personnes, entr'autres M. Durand, avaient été retenues au logis par leurs affaires.

Mlle Clinquant, qui se trouvait parmi les invités, riait et jacassait comme une pie. Elle était en grande tenue : toute sa personne disait qu'elle allait à la montagne pour se faire admirer et non pour admirer la nature. Comme toujours, elle avait l'air d'une ballerine, d'une danseuse d'opéra. Elle n'avait oublié aucun de ses affublements... Sa robe blanche, d'étoffe légère, semée de mouches roses, se relevait par des agrafes et faisait voir sur des brodequins fort minces et fort étroits, une élégante jupe brodée. Rubans, broches, colliers,

bagues et bracelets, breloques et pendeloques, rien n'avait été omis ; pas même le fard, la poudre de riz et les parfums. C'était là son artillerie, les armes irrésistibles, les charmes vainqueurs au moyen desquels elle comptait reconquérir les hommages de Gérard, et remporter un éclatant triomphe sur cette stupide Natalie qui était assez bornée pour s'habiller avec une austérité quasi-monacale.

Natalie portait une forte chaussure, qui pouvait sans crainte s'aventurer dans les pierrailles, sur les rochers et les éboulis. Elle avait un costume simple et commode. Ses vêtements se composaient d'étoffes solides, propres à résister aux ronces et aux broussailles. La plupart des autres dames étaient vêtues avec le même bon sens.

Les messieurs se distinguaient par une mise sans prétentions, M. Gontard excepté. Il était musqué, frisé, pommadé, tiré à quatre épingles. Il portait des gants glacés, d'une nuance délicate et sa taille était si pincée qu'on aurait pu, sans malice, le soupçonner de l'avoir emprisonnée dans un corset. Une légère canne de jonc à pommeau d'ivoire et un lorgnon aux cercles d'or complétaient sa toilette. Evidemment, il comptait plus sur son costume que sur son esprit pour briller et plaire à sa fiancée, Mlle Guex, qui était aussi très parée.

On eut quelque peine à se jucher, à s'installer sur les deux équipages rustiques ; les dames, du moins. Enfin des claquements de fouet donnèrent le signal du départ.

M. de Montalban, placé à l'avant du premier char, où se trouvait Natalie, conduisait les chevaux. Franel guidait le second attelage. On était un peu cahoté, mais on ne faisait qu'en rire. La matinée était d'une admirable sérénité. La pureté du ciel, son transparent

éclat, semblaient se refléter sur le visage de Natalie. Ses yeux brillants et humides tout à la fois, se promenaient au loin sur les montagnes embrumées : elle aspirait par tous ses sens la poésie de ce radieux matin. La création tout entière semblait sourire à la jeune fille, et Gérard était là qui la magnétisait de son beau regard sympathique !... Natalie exultait : son âme chantait en elle une hymne sans paroles, une céleste mélodie, comme celles que les anges ont révélées à Félix Mendelsohn.

Les chevaux de labour, au trot lourd et pesant, secouaient par les campagnes encore somnolentes, les notes sèches de leurs grelots. Heurtées, saccadées, elles s'envolaient par essaims, à travers les prairies, à travers les blés, réveillant les alouettes.

De derrière les Alpes, les premiers rayons du soleil jaillissaient comme une gloire et tissaient un réseau d'or sur les prés humides. Les oiseaux saluaient par une joyeuse symphonie le retour de la lumière, et commençaient à voleter au milieu des feuillages frissonnant au souffle du matin.

Les seules notes discordantes, au milieu de ce concert des choses créées, étaient les stridents éclats de rire de Victorine. Elle bavardait sans cesse, surtout avec les messieurs. Souvent elle interpellait M. de Montalban, mais il ne répondait que par monosyllabes : il était tout rêveur.

Les chevaux allaient grand train. A droite et à gauche, les arbres semblaient fuir comme des bataillons en déroute. On approchait de la montagne : les sommets peu à peu s'effaçaient derrière leurs contre-forts. Bientôt, la flèche d'une église rustique sortit d'un massif d'arbres fruitiers. Bientôt des murailles blanches, des toits rouges et bruns se montrèrent à travers les noyers touffus. On allait atteindre le village de T. Les

chevaux flairant un bon picotin, se mirent à galoper de plus belle, imprimant à leurs équipages de rudes secousses, propres à aiguiser l'appétit des touristes. Plus moyen de parler! on riait en se regardant : les gestes, les grimaces suppléaient aux paroles.

— Voici le pavé, voici l'auberge des Trois-Suisses. Halte!

Tout le monde descend comme il peut. Les messieurs, toujours ingambes, font preuve d'adresse. Les dames font avec grâce et légèreté le saut périlleux, la main appuyée sur une main secourable.

— Entrez, mesdames! Entrez, messieurs! le café sera prêt dans cinq minutes. On vous attend.

C'est la bonne hôtesse qui arrive tout essoufflée sur le perron. On la suit; on entre dans une grande salle blanchie à la chaux, où, sur deux longues tables de sapin juxtaposées, on a étendu des nappes grossières et propres. Le pain bis, le miel et le beurre frais, occupent déjà leurs places respectives. Oh! les belles *matoles!* comme elles seront délicates! Elles arrivent toutes fraîches de la montagne. Elles sont encore enveloppées en partie de larges feuilles de gentiane. Et ces bonnes petites tommes de chèvres! elles sont si appétissantes qu'on en mangerait une tout entière sans y prendre garde. — Les assiettes, les tasses encore empilées, attendent un dernier coup de main. Pendant qu'on achève de mettre la table, les messieurs vont fumer un cigare devant l'auberge, ou faire un tour à l'écurie, pour s'assurer que les chevaux sont convenablement soignés. Quelques dames regardent par les fenêtres dans le jardin, où, parmi les planches de légumes, les tournesols élèvent bien haut leurs larges disques jaune-orange, et les pivoines portent orgueilleusement leurs gros pompons flamboyants. D'autres dames examinent les estampes qui ornent

la muraille. Ces images ne représentent rien moins que les prouesses de Roland furieux. L'hôtesse en fait autant de cas, elle est aussi fière de ses beaux *portraits,* qu'un amateur de tableaux le serait d'une collection des chefs-d'œuvre du Corrége ou de Vélasquez.

Ce sont, dans des cadres noirs, de grossières gravures sur bois peinturlurées de vert, de rouge et de bleu, où le grotesque le dispute à l'absurde. Que dirait l'Arioste, si son ombre venant voltiger par les vallées de la Suisse, retrouvait son poème illustré de cette façon ?

Au bas de chaque sujet, on lit une explication compendieuse, qui n'a rien de superflu : « Ici Roland attaque les brigands qui retenaient prisonnière la belle Olympie ; il les défait et les pend aux arbres voisins. » Le héros est censé monter hors d'un précipice, traînant un mécréant qui a déjà la corde au cou. A dix pas devant eux, sur un arbre peu élevé, au bout d'un rameau très mince et dépouillé de feuilles, se balancent déjà trois cadavres, trois brigands lilliputiens ayant l'aspect et les proportions de harengs fumés. D'un geste superbe, Roland montre au bandit hurlant de rage, le gibet qui l'attend... Les rochers sont jaune-nankin, et les arbres d'un riche vert-épinard !

Plus loin, « Roland, égaré dans des jardins féeriques, rencontre l'enchanteresse Alcine. » Evidemment, le preux chevalier représenté dans toutes les autres gravures sous ces traits émaciés, cette pâleur fiévreuse qui caractérisent les natures héroïques, Roland, dis-je, a joui d'un repos propice : il a fait grasse cuisine, il a bien dormi depuis quelque temps, car il est joufflu et rosé comme un baron allemand du moyen-âge. La main posée sur son cœur, il fait à l'enchanteresse une révérence un peu gauche : c'est sa lourde armure qui

l'embarrasse apparemment. La belle Alcine sort d'un bosquet d'oliviers et de peupliers pas beaucoup plus hauts que sa personne. Elle est coiffée d'un diadême, et ses cheveux sont lissés en bandeaux sur ses tempes, ce qui lui donne un air sérieux et tendre. Ce n'était pas alors la mode des pétulants cheveux relevés et des chignons monstres. Sur les épaules de la magicienne flotte un manteau de soie rouge. Un élégant corsage dessine sa taille souple, et les plis de sa robe retombent noblement. Mais, je vous en prie, quelle idée a-t-elle eu de s'affubler d'un tablier bleu comme une fille de cuisine ?

Une autre gravure représente le paladin tranchant la tête au géant Orylle. Le géant, massue en main, vient d'être terrassé : il est tombé assis, le dos appuyé contre une paroi de rochers. Sa tête, à moitié détachée du tronc, s'incline sur sa large poitrine. De son épée, la fameuse Durandal, le chevalier s'apprête à lui asséner un dernier coup ; mais il est sans doute aveuglé par sa visière, car l'épée qu'il brandit ne pourra frapper juste.

— Pauvre Roland, qu'il est donc maladroit ! Il devrait faire deux pas à gauche, se placer à côté et non pas en face du géant pour lui couper la tête.

C'était Natalie qui faisait à demi-voix cette remarque à Mme Derval. Celle-ci souriait. Une petite fille de quatre à cinq ans qui s'était faufilée dans la salle, la tira par sa robe en disant : — Dame ! comment t'appelles-tu ?

Mme Derval contempla un instant ce frais petit minois, éveillé et fin comme celui d'une souris ; puis elle se baissa vers l'enfant et l'embrassa. La petite lui échappa, et, s'approchant de Victorine qui était assise sur un escabeau :

— T'as des beaux *bibis*, dit-elle en montrant ses bi-

joux. Pourquoi que t'as mis tous ces *dandans*, demanda-t-elle en indiquant les breloques.

— Tais-toi, Nanette, petite babillarde, petite *bargeaque !* dit la mère. Il faut l'excuser, mademoiselle, elle n'est rien honteuse, voyez-vous. C'est comme ça une petite curieuse qui vous fait des *quexions* toute la journée. Elle *quexionne* tout le monde.

Victorine, avec son impertinence ordinaire, partit d'un éclat de rire au nez de la bonne femme. Celle-ci, tout interdite, continua à préparer en silence la table du déjeûner. Mais, dans sa confusion, elle fit un faux mouvement et laissa tomber un œuf à la coque, qui, en se brisant, éclaboussa la robe de Mme Derval.

— Oh ! madame, s'écria la pauvre paysanne, honteuse de sa maladresse, je vous demande bien pardon de cette *castatrophe ;* je ne l'ai pas fait par *esprès.*

Nouveaux éclats de rire de Victorine.

— Ce n'est rien, ma bonne, dit Mme Derval . Apportez-moi seulement de l'eau tiède avec une serviette.

Ce petit accident fut bientôt réparé, grâce aux bons offices de Natalie. Pendant qu'on frottait la robe, la petite Nanette apercevant de belles poires sous le couvercle du panier aux provisions, déposé dans un coin, en saisit une avidement. Sa mère l'aperçut, accourut aussitôt, lui fit lâcher prise, et, lui donnant une tape sur les doigts, elle l'apostropha dans le style propre aux paysans vaudois, c'est-à-dire dans un français burlesque, tout bigarré de mots patois :

— Ah ! ça. Voyez-vous cette petite *affarante. Tzancre de bouèbe !* va ! Du bonheur que je l'ai accrochée, sans ça, elle était capable d'*agaffer ce* poire et de manger jusqu'à la queue et aux *gestes* (zest). Allons, viens-t'en à la cuisine, puisque tu ne sais pas te mieux conduire.



Mais Mme de Sorbes intervint et donna à l'enfant la poire si fort convoitée.

Victorine se tordait de rire sur sa chaise. L'hôtesse lui jetant un regard courroucé, emmena sa fille à la cuisine et dit à son mari :

— Tiens, Isaac, garde un peu la *bouèbe*. Elle ne fait que des farces, et il y a une de ces demoiselles là-haut, qui est une *moquérande* finie. Je te lui jetterais bien une *cassée* d'eau par la tête !

Sur ces entrefaites, les messieurs étaient rentrés. On apporta deux gros pots de lait bouilli tout fumant. Chaque pot était flanqué d'une cafetière aux proportions imposantes et ressemblant à une cathédrale germanique. On se mit à table avec empressement. Tout le monde était affamé. Le beurre et le miel, les œufs frais, furent trouvés délicieux. On loua de même le pain bis, qui contenait un peu de seigle. Il était décidément plus savoureux, plus appétissant que le pain de pur froment. Les estomacs très voraces s'attaquèrent au jambon et au fromage. Quant aux dames, elles s'abstinrent d'y toucher, redoutant la soif, qui est souvent un trouble-fête dans les parties de montagne.

Ce premier repas fut expédié d'une façon sommaire. Il s'agissait de gravir la côte du mont, avant que le soleil ne devînt trop ardent.

Les touristes quittèrent tumultueusement l'auberge, accompagnés d'un paysan déjà grisonnant, mais encore vigoureux, nommé Manuel Buricod. Il devait servir de guide et il portait la hotte aux provisions. Trois ou quatre messieurs s'étaient chargés de provisions supplémentaires, entr'autres des bouteilles de vin, réparties dans leurs havre-sacs.

La bande joyeuse prit un sentier à travers une prairie, dont la pente douce conduisait au pied du mont. Les propos allègres allaient leur train :

— Mademoiselle, dit Franel à Victorine, c'est sans doute en souvenir de vos ancêtres, que vous portez par derrière, au bas de votre corsage, ces longs appendices que la brise soulève avec tant de grâce.

— Comment, de mes ancêtres?

— Oui, assurément. Ignorez-vous que, d'après le célèbre Vogt, l'espèce humaine, ainsi que les gorilles, les babouins et les chimpansés, est descendue d'une race de singes qui n'existe plus? C'est donc en souvenir de la queue de leurs grand'mères, les guenons primitives, que les dames à la mode portent maintenant par derrière ces ornements que j'admire si fort.

— Allons donc! mauvais plaisant! fit Victorine en pouffant de rire sous son mouchoir garni de dentelles.

— Ce n'est point une plaisanterie, dit Gaston, c'est une vérité incontestable. Demandez plutôt à M. Vogt, le grand naturaliste.

— Pour prouver sa théorie jusqu'au bout, observa Natalie, M. Vogt devrait entreprendre de civiliser ses cousins des forêts tropicales. Si les orangs et les gorilles ont la même origine que nous, ils doivent être susceptibles de perfectionnement. Pour moi, tant que les singes n'auront pas appris à parler, tant qu'on n'en aura pas fait des créatures raisonnables, des égaux de l'homme, je me moquerai de ces extravagantes hypothèses.

— Qui vivra verra! répliqua Franel avec une ardeur comique. Peut-être, avant la fin de ce siècle, la société protectrice des animaux aura-t-elle trouvé moyen de fonder l'académie des singes. Ces savants d'une nouvelle classe porteront sans doute des habits à panneaux, munis d'une poche profonde pour y fourrer leur queue. Avec le concours de ces messieurs, les sciences ne sauraient manquer de faire des progrès abasourdissants. Ils vont leur donner une impulsion

qui tiendra du prodige. Leur sagacité, leur instinct divinatoire, les mettront à même d'élucider promptement des mystères jusqu'ici impénétrables. On les verra fouiller, exploiter les mines du savoir avec une impétuosité, une sûreté de coup-d'œil, qui n'appartiennent qu'aux intelligences prime-sautières.

— Ces présomptions ne sauraient manquer de se réaliser, dit M. Roussillon du même ton grave et comique. Notre siècle, si fertile en miracles, nous réserve celui-ci pour le couronnement. Ce sera l'apogée de sa gloire.

— Je présume, observa Mlle Durand l'aînée, que messieurs les gorilles se distingueront avant tout comme maîtres d'escrime et de gymnastique.

— Et comme maîtres de danse, ajouta Gérard.

— Enfin, mesdames, résuma Gaston, il est de fait qu'il manque aux sciences modernes encore deux éléments pour qu'elles puissent prendre un plein essor ; ou plutôt, il leur manque deux ailes.

— Lesquelles ?

— Les singes et les femmes.

— Impertinent! comment osez-vous nous placer sur la même ligne? s'écrièrent plusieurs voix.

— Mais, puisque nous sommes tous parents !

Le débat se prolongea gaiement de la sorte.

Les vieilles dames déclarèrent que c'était scandaleux.

Tout en devisant, en espadonnant, on atteignit les forêts, dont la limite irrégulièrement découpée, formait de sombres promontoires au milieu des champs de céréales et de pommes de terre, qui grimpaient jusqu'au pied de la côte.

Ici, un impétueux torrent coupait le sentier. Une simple passerelle, jetée en travers de son lit, reliait les deux rives. Natalie qui marchait en tête de la bande, traversa d'un pied sûr et léger cette planche

vacillante. Les messieurs la suivirent. Quelques dames témoignèrent de la crainte, à la vue de ces eaux tourbillonnantes, mugissant sous ce pont étroit qu'il fallait passer sans garde-fou. Elles s'avançaient d'un pied hésitant. M. Roussillon leur tendit la main depuis l'autre bord pour assurer leur pas. Victorine les plaisantait sur leur timidité :

— Quand tout le monde sera de l'autre côté, dit-elle, vous verrez que je franchirai la passerelle en dansant.

On voulut l'en dissuader, mais elle persista.

Toute la société se rangea le long du ruisseau pour admirer sa prouesse. Avec légèreté, avec grâce, elle bondit sur la planche élastique en improvisant un pas de ballet. Mais, à peine avait-elle atteint le milieu, qu'un nœud de la planche raboteuse la fit trébucher. Elle perdit l'équilibre, oscilla, étendit les bras, et tomba dans le torrent!... Le ballonnement de sa crinoline la soutenait à la surface, et, nouvelle Ophélie, elle s'en allait à la dérive, sa robe blanche flottant sur les ondes. Mais la stupeur qui dilatait ses prunelles et lui faisait ouvrir la bouche toute grande, n'avait aucune analogie avec l'expression de quiétude, de placidité inconsciente peinte sur le visage de la folle de Shakespeare, glissant au-devant de la mort sur le courant perfide.

Au moment de la chute de Victorine, tout le monde avait poussé un cri d'effroi. Cependant, on se rassura aussitôt : il y avait assez d'eau pour l'entraîner, trop peu pour la noyer. Quant à Manuel Buricod, l'homme à la hotte, il ne se gêna pas. La jeune présomptueuse lui semblait mériter son châtiment : aussi, fit-il retentir le bois d'un rire homérique. Les poings appuyés sur ses côtes, il montrait ses trente-deux dents, tandis

que sa panse sautillait d'aise et secouait les bretelles de son pantalon de grisette.

Les messieurs s'étaient précipités en avant pour tirer Victorine de son bain forcé. Une branche d'arbre s'inclinait sur le torrent, à une petite distance de la passerelle. Victorine la saisit au passage et se remit promptement sur pied. Hâve, grelottante, humiliée, elle gravit avec assez de peine l'escarpement de la rive. Tout le monde entoura la piteuse naïade. Sa belle toilette était dans un état déplorable.

— *Sic transit gloria mundi !* articula gravement M. Roussillon.

— Pédant ! Veux-tu te taire ! lui dit Franel à voix basse. Si elle allait t'entendre.

— Ne crains rien, — répondit Caliban sur le même ton. Une si pimpante demoiselle ne comprend pas un mot de latin. D'ailleurs elle mériterait des représailles. Je te raconterai un jour comment elle s'est conduite à mon égard.

— Retournez en toute hâte à l'auberge pour changer de vêtements, dit Mme de Sorbes à Victorine. Vous y trouverez des habits de paysanne. Une marche rapide vous sauvera d'un refroidissement.

— Oui, oui, partez vite, dit-on de tous côtés.

La bonne Mme Derval, toujours compatissante et secourable, offrit à Mlle Clinquant de l'accompagner. Victorine accepta avec confusion : elle s'était si souvent moquée de l'excellente dame.

Tout le monde regrettait l'aimable Mme Derval. Par politesse, on témoigna aussi à Victorine combien l'on était fâché d'être privé de sa société pendant cette partie de plaisir : mais, au fond, personne ne la plaignait beaucoup.

— Quelle extravagante ! se dirent les dames lors-

que Mlle Clinquant se fut éloignée. Elle a bien mérité cette mésaventure. Sa vanité a reçu un rude échec.

Les messieurs chuchottaient et riaient entr'eux. Victorine leur plaisait par sa vivacité : on la recherchait parce qu'on la trouvait amusante ; mais on l'estimait peu et elle n'inspirait aucune sympathie.

La caravane se remit en marche sans perdre de temps : il était impossible d'attendre le retour des deux dames, si l'on voulait accomplir l'ascension projetée.

CHAPITRE XIV

Région déjà presque étrangère à la terre.
J. OLIVIER

Quand on avait passé le torrent, on entrait dans un autre monde. On trouvait la nature sauvage avec toute sa poésie.

Le sentier grimpait roide, abrupte : il se faisait de plus en plus rocailleux et plus ombré. Capricieux, il s'enfonçait sous les forêts de hêtre, enchevêtrées de buissons d'aubépine et de noisetiers. Plus haut, les hêtres faisaient place aux sapins solennels. A travers leurs colonnades, s'ouvraient des perspectives fantastiques, retraites perpétuelles des ténèbres, où, rarement, et comme un intrus, se glissait quelque mince rayon de soleil, jouant sur l'épais velours des mousses qui couvraient le sol. Sous ces nefs majestueuses, au milieu de ces portiques pleins d'ombre et de mystère, on croyait entendre susurrer tout un peuple d'êtres aériens qui se cachaient aux yeux des mortels. C'étaient de vagues rumeurs, comme le lointain bruissement des flots ; c'étaient d'étranges syllabes qui s'évanouissaient dans un grand silence ; c'étaient des soupirs étouffés, de légers frémissements ; de temps à autre, un craquement de branche sèche..... On écoutait, on

s'arrêtait involontairement, on était tenté de demander à haute-voix :

— Qui est là, caché sous ces voûtes mystérieuses? Quelle foule nous épie et nous suit? Génies qui hantez ces temples de la nuit, laissez-nous vous découvrir !...

Ça et là, au bord du sentier, de hautes roches calcaires, des éboulis, des ravines, coupaient la forêt. C'était parfois un chaos effrayant, un pêle-mêle, un entassement de roches brisées qui faisait rêver aux ruines des monuments cyclopéens.

Parfois un mélèze, de son léger et clair feuillage, égayait la forêt. Puis les hêtres, les buissons, reprenaient possession du terrain, et tout s'animait, souriait autour d'eux. Les fourrés étaient pleins de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'insectes.

Le cœur des touristes se mettait à l'unisson et chantait aussi cette belle matinée. On cheminait lentement, on flânait tout à son aise pour ne pas trop fatiguer les dames âgées. On se donnait le temps de cueillir des fleurs, d'explorer les cachettes, de fureter aux clairières soleillées où l'on se disputait les fraises.

Natalie grimpait de côté et d'autre, aussi agile qu'un chamois. Bientôt elle eut une gerbe de fleurs superbe : de grandes campanules bleues, des lis martagons, des orchis de toutes les variétés.

Gérard lui apporta un orchis-mouche et une belle églantine aux pétales d'un vif incarnat. Elle était bien plus jolie que ses pâles sœurs de la plaine. Toutes les demoiselles voulurent en avoir pour en décorer leurs chapeaux. La bande des jeunes s'éparpilla aussitôt pour la chasse aux églantines de montagne.

M. Franel, le géologue, s'arrêtait devant chaque roche, chaque éboulis, examinait, parlait tout seul, cassait par ci par là un morceau de gneiss, un fragment de spath ou de mica, fouillait partout, s'en don-

nait à cœur joie et remplissait de ses trouvailles la boîte de fer-blanc qu'il portait en sautoir.

Les vieilles dames causaient amicalement et s'arrêtaient de temps à autre pour reprendre haleine. Cette ascension était pour elles un rude exercice.

— Les *vieilles* dames peuvent-elles donc aller à pied à la montagne, demanderez-vous?

— *Vieilles?* entendons-nous sur ce mot. En Suisse, dès que vous avez passé trente-cinq ans, et même avant, vous êtes *vieille*. Contentez-vous comme cela!

Gérard et Natalie, ardents botanistes, devançaient la bande. Après avoir gravi la côte pendant une heure et demie, au sortir de la forêt, le sentier les conduisit sur une esplanade, d'où se déroulait tout à coup un imposant panorama. Les deux jeunes gens poussèrent simultanément un cri de surprise et d'admiration. D'un même élan, ils se portèrent en avant, comme pour s'emparer, par le regard et par la pensée, du spectacle magique qui s'offrait à leurs yeux. Le même *ah !* s'échappa de leurs poitrines; — ce *ah !* caractéristique, qui revèle les unes aux autres les natures d'artistes; — ce *ah!* plein d'exaltation, qui trahit la passion du beau, le sentiment du sublime.

Là-bas, à quelques mille pieds au-dessous d'eux, comme un rêve, comme une vision, où toutes les formes sont indécises, ils apercevaient la plaine immense, inondée de lumière. A l'horizon, les Alpes, reines ambitieuses, faisaient étinceler leur couronne de diamants; et le lac, miroir splendide, où se regardait le soleil, s'étendait majestueusement à leurs pieds. Sur son riche azur, coupé de bandes lumineuses, strié çà et là de tons de nacre et d'opale, glissaient comme des cygnes, les voiles blanches des barges savoyardes; et les nacelles plus légères de la rive vaudoise, avec

leurs voiles latines , ressemblaient à des vols de mouettes rasant les flots.

A gauche du sentier, derrière un bouquet de mélèzes, de hauts et fiers sommets bleuissant dans les fluidités de l'air, profilaient sur le ciel leurs épaules décharnées.

L'esplanade couronnait de gigantesques rochers à pic, surplombant un noir abîme où mugissait le torrent, celui qui nous a déjà arrêtés en chemin. Là, solitaire, invisible, le génie du lieu chantait son hymne, une mélodie grave, des notes profondes se détachant sur un gazouillement cristallin.

— Que c'est beau ! que j'aime cette musique étrange! dit Natalie après avoir écouté un instant. Il me semble entendre *la Truite* de Schubert. Sans doute, ce grand compositeur s'est inspiré au bord d'un torrent. — Quel glorieux spectacle! dit-elle en promenant son regard des rochers à la plaine : on croirait planer dans les champs de l'éther, se balancer sur les nuages! Depuis ces hauteurs, la terre n'a-t-elle pas l'air d'un monde lointain qui flotte au-dessous de nous?

— C'est sublime ! répondit son compagnon. Quelle puissante harmonie de contrastes dans toute cette scène! Quelle suavité et quelle grandeur sauvage! C'est la première fois que je fais l'ascension du Jura depuis mon retour en Suisse. Je n'ai jamais été, comme en cet instant, dominé par l'impérieuse majesté de nos montagnes. Il faut une éducation de l'esprit pour la sentir. Je me rappelle, lorsque, joyeux écolier en vacance, j'allais, le sac au dos, faire avec mes condisciples, une excursion sur les hauteurs, l'unique sentiment qui nous animait, était le plaisir de grimper, d'escalader, de lutter corps à corps avec ces géants qui regardent le monde avec tant d'orgueil, par dessus les nuages dont se drapent leurs augustes épaules.

Notre orgueil à nous, notre joie était de les dompter, pour ainsi dire, en leur posant le pied sur le cou, en allant nous asseoir sur leurs plus hautes crêtes ; mais nous ne songions guère à les admirer. Au retour, il s'agissait de se laisser glisser sur des rampes abruptes, de dégringoler à qui mieux mieux, sans perdre l'équilibre, le long des pentes gazonnées. Ce qui nous comblait de joie, c'était la capture d'un *Apollon*, où une bonne cueillette de fraises et de myrtilles. Mais j'ose dire que nous restions absolument étrangers à cette grande poésie des montagnes, qui me subjugue en ce moment. Pour moi, tout ce que j'éprouvais alors, était un redoublement de vie, un vif sentiment de force et de liberté.

— Cette sauvage nature m'a toujours irrésistiblement attirée et impressionnée, dit Natalie. Enfant, j'aimais déjà avec passion à gravir seule sur quelque roche escarpée, d'où je pouvais contempler le monde à vol d'oiseau. Ne croit-on pas, sur les hauteurs, respirer ce souffle qui fait les héros et les poètes, quelque chose qui fait palpiter au-dedans de vous les ailes de l'âme ?... L'enthousiasme s'empare de vous : on éprouve un saisissement étrange, une sensation de froid à la racine des cheveux. La pensée prend un essor plus hardi : on se sent enlevé sur des ailes d'aigle. Des horizons nouveaux, des horizons plus vastes s'ouvrent devant les yeux de l'esprit, on voit se dérouler à perte de vue les champs de l'infini !...

— Votre enthousiasme me gagne, répondit Gérard. La scène qui nous entoure est bien propre à dilater le cœur, à exalter toutes les puissances qui sont en nous. On se croirait ici dans un monde supérieur où toutes les impressions sont plus profondes et plus pures, où l'âme est plus libre. Je ne me suis jamais senti si

près du ciel! dit-il d'une voix basse et pénétrante, en la regardant au fond des yeux. Ah ! si...

Entraîné par l'émotion du moment, il était sur le point de lui ouvrir son cœur, mais il se contint. Le reste de la société allait arriver : il fallait se taire. Le moment n'était pas encore venu de parler. Gérard voulait savourer à longs traits et sans interruption la coupe de son bonheur.

Natalie éprouva un vif saisissement, et détourna de lui ses yeux qui se voilèrent sous leurs longs cils noirs. Ce ton, ce regard, étaient trop expressifs pour qu'elle pût se méprendre sur leur signification. Elle devina aussi ce qui avait retenu sur les lèvres de Gérard le flot de sentiment prêt à déborder. Elle avait pâli :

— Oui, les montagnes sont comme les parvis des célestes demeures, dit-elle d'une voix émue. Ce qu'on respire ici, c'est de l'extase !

En disant ces mots, elle s'était approchée de l'abîme.

— Asseyons-nous, ajouta-t-elle. Nos amis ne sauraient tarder à nous rejoindre.

Au bord du torrent, parmi les herbes, se trouvaient éparses des roches brisées, vêtues de mousses et de lierre. Les jeunes gens s'assirent à une petite distance l'un de l'autre sur deux de ces siéges informes.

Natalie, placée au bord extrême du précipice, entourait de son bras un vieux pin tortu qui s'élançait horizontalement sur l'abîme. Elle aussi, se penchait en avant pour en sonder les noires profondeurs, et se pénétrer de cette voix mystérieuse qui chantait là-bas.

Au-dedans d'elle-même, une harmonie comme les chœurs des séraphins répondait à la voix du torrent.

— Ah! ah! les rêveurs, les enthousiastes! Vous écoutez l'esprit de la montagne qui parle au fond de ce gouffre. Que vous dit-il de l'avenir?

C'était M. Franel qui arrivait.

Gérard, qui avait la tête appuyée sur sa main, la releva en sursaut et lança à son ami un regard équivalent à un coup de poing.

Natalie répondit à Gaston par un radieux sourire :

— Asseyez-vous sur cette pierre, M. Franel. Ecoutez aussi un instant. Vous serez ravi comme nous.

— Oh ! je ne suis pas poète, moi. Je ne suis pas comme Apollon, qui se repaît par les yeux et les oreilles. Il me faut du solide et mon estomac commence à crier famine. De plus, j'ai une soif d'enfer. En route pour le châlet ! Nous allons faire un fameux repas après cette escalade. En avant ! J'entends déjà les clochettes du troupeau.

— C'est ton appétit de Gargantua qui te rend l'ouïe si fine, dit Gérard, car nous n'entendons rien de ce côté-là.

— Si vous n'entendez pas de cette oreille, au revoir ! Je vous laisse rêver à votre aise.

Natalie et Gérard s'étaient levés. Le géologue faisait des enjambées comme s'il allait prendre une ville d'assaut.

— Hé Franel ! lui cria son ami. Gaston ! Gaston !

Mais il n'entendait pas ; il était déjà trop loin.

M. de Montalban perça l'air d'un sifflement aigu. Cette fois-ci Gaston se retourna. Natalie et Gérard se hâtèrent de le rejoindre.

— Géologue enragé ! va ! lui dit son ami. Quel démon te possède ? Tu oublies, mon cher, que nos dames sont fort mal escortées pour faire face aux taureaux en cas d'attaque. Ce n'est pas mon cousin Max de Sorbès, ce frêle jouvenceau, ni M. Roussillon, qui est myope, ni ce petit damoiseau de Gontard avec ses gants glacés, qui feraient de valeureux champions ; et le vieux Manuel, courbé sous sa hotte, ne pourrait montrer beaucoup de désinvolture. Je te retiens donc prison-

nier jusqu'à l'arrivée de la bande, et, si tu m'en crois, nous allons nous munir de gourdins respectables.

— Tu as raison, mon bon Gérard. J'avais perdu la tête, vraiment !

Avec leurs couteaux de poche, tous deux se mirent en devoir de couper dans le taillis, au bord du chemin, de forts bâtons de chêne. Le couteau de Gérard, parfaitement affilé, lui joua un mauvais tour. Après avoir coupé son gourdin, il se mit à l'émonder de ses branchilles ; mais, dans sa précipitation, en voulant trancher une branche latérale un peu épaisse, dont le point d'insertion était au bas de la tige, il se fit une grande éraflure à l'index de la main gauche. Une bande de peau était enlevée net sur un pouce de longueur, et pendillait à l'extrémité du doigt.

— Quelle affreuse coupure ! s'écria Natalie en pâlissant.

— Ce n'est rien, répondit Gérard, je ne suis qu'écorché, mais ce sera désagréable, dit-il en étanchant le sang avec un épais foulard. Je doute que l'on puisse me procurer au châlet le plus petit chiffon de linge blanc pour me panser.

En un clin-d'œil, sans réfléchir, avec cette vivacité d'impulsion à laquelle elle obéissait toujours dans les moments de surexcitation, Natalie déchira une longue bande au mouchoir de batiste d'une blancheur immaculée, qu'elle sortit de sa poche ; puis, avec plus de précaution, elle en détacha un mince ourlet qui devait servir de ligament.

— Oh ! combien je vous suis reconnaissant ! s'écria son ami avec un regard qui en disait mille fois plus que ses paroles.

Ce qu'elle venait de faire, n'était-ce pas une sorte d'aveu ?

Gérard était trop heureux pour ajouter un mot de

plus, et il n'eut pas l'hypocrisie de faire une seule objection. Il lui tendit son doigt, et elle, après avoir délicatement rajusté la peau sur la blessure, se mit en devoir de le panser. Comme elle tremblait!... Leurs doigts s'entre-croisaient... elle était tout près de lui et respirait son haleine qui l'enivrait, lui faisait perdre la tête! Il fallut s'y prendre à deux fois pour que le bandage fût solide. L'un et l'autre se montraient excessivement maladroits. « On est toujours bête quand on aime! » C'est Mme Sand qui l'a dit. Elle a cent fois raison. L'émotion, la crainte de déplaire, rendent parfois bien gauches ces pauvres gens qui ont le cœur trop tendre et les nerfs facilement ébranlés.

Gaston n'était pas là pour se moquer d'eux; sans cela il les eût taquinés. Il était entré dans le fourré et n'avait rien vu de cet incident. Il reparut bientôt, armé d'un bâton solide, et au même instant l'arrière-garde déboucha de la forêt. Les jeunes personnes étaient poétiquement couronnées d'églantines, ce qui expliquait leur retard.

— Mesdames, dit Franel, nous voici bientôt à la limite des pâturages. Vous voyez, c'est ce mur bas que nous allons franchir. Nous devons marcher en colonne serrée pour tenir les taureaux en respect. Mlle Guex, je vous conseille d'ôter cette écharpe rouge; elle pourrait vous attirer l'ennemi à dos. Ce sont d'irascibles brutes que ces sultans des pacages. Il faut les ménager. Du reste, nous sommes de vaillants paladins, dit-il en brandissant son bâton noueux. Ainsi, n'ayez peur, *gentes damoiselles*!

Suivi de toute la société, il s'achemina du côté de la barrière, en fredonnant sur un air de complainte ces vers de Victor Hugo :

> Enfants, voilà des bœufs qui passent;
> Cachez vos rouges tabliers!



La petite troupe formait un bataillon carré et s'avançait en silence. On n'entendait plus d'éclats de rire parmi ses rangs, plus de discussions bruyantes. Il fallait passer en bon ordre devant le maître de céans. On eut bientôt dépassé la barrière, et l'on foula ce fin gazon, ce gazon tout parfumé de fleurettes, qui donne à la crême de montagne ses qualités exquises.

Le châlet se dérobait à demi derrière un pli du terrain. Sur la gauche des touristes, les vaches dispersées broutaient l'herbe, égrenant les notes argentines de leurs clochettes, faisant tinter à chaque pas leurs grosses sonnailles et leurs toupins à la voix grave. Quelques belles paresseuses à l'air endormi, étaient couchées à l'ombre d'un sapin.

— Mais? point de seigneur taureau? dit Max.

— Chut! je l'aperçois là-bas, affirma Gaston.

Il ne se trompait pas : Au milieu du groupe des paresseuses, sous le sapin, reposait le sultan à la massive encolure. Sa majesté ne donna aucun signe de mécontentement ; elle ne prit pas même la peine de beugler, à l'approche des étrangers qui envahissaient ses domaines. A quoi bon? Elle se trouvait très bien à l'ombre. D'ailleurs cette phalange hérissée de gourdins eut été difficile à entamer.

— Manuel! Comment dites-vous qu'il s'appelle ce châlet? demanda le géologue, recouvrant sa loquacité habituelle.

— Celui-là? fit Manuel avec l'accent traînard des paysans vaudois, et en appuyant sur tous les *e* muets. C'est le châlet des servants.

— Des *servants?* qu'est-ce que c'est que ça?

— Oh! vous le savez bien, un homme instruit comme vous. C'est pour se moquer que monsieur me demande.

— Non vraiment, mon brave Manuel. Expliquez-nous ce mot.

— Eh bien ! fit le vieux paysan presqu'à voix basse, et d'un air de mystère, c'est comme qui dirait des méchants esprits, des serviteurs du diable, quoi !

— Bravo ! Manuel. Voilà une excellente définition. Platon n'aurait pas manqué de vous mettre au rang des esprits divins.

— Qui ça, Platon ? Est-ce un bourgeois de par chez vous.

— Non, Manuel, c'était un Grec.

— Parbleu ! en voilà une de *goguinette !* Monsieur se *fout* de moi ! (Se moque de moi.)

— Pas le moins du monde, dit-il avec son sérieux imperturbable. Puis se tournant vers les dames qui riaient : Vous savez, mesdames, que Platon, cet immortel génie, faisait le plus grand cas d'une bonne définition. Est-ce qu'il y en a encore des servants dans ce châlet, Manuel ?

— Oh ! pas à présent. C'était les autres fois qu'ils faisaient le sabbat par les *solivaux* pendant la nuit et qu'ils *traisaient* les vaches au petit jour ; ou bien qu'ils leur jetaient des *sorts* pour les mener perdre dans les forêts et les faire *dérocher* en bas les précipices.

— De nos jours, Manuel, le diable est trop civilisé pour se permettre de pareilles fredaines, vous concevez. D'ailleurs, il serait bientôt découvert et attrapé. Je soupçonne fort ces servants d'avoir été des vagabonds qui profitaient du troupeau aux dépens des *fruitiers*.

— Oh ! tout de même, c'était autre chose, dit l'homme à la hotte en secouant la tête. Il y en a *mêmement* qui leur ont vu les cornes. Et puis, ça faisait

des-z-*hurlées* pendant la nuit que ça faisait dresser les cheveux sur la tête de les entendre.

— Oui, oui, c'étaient de fins compères, c'étaient d'habiles drôles que ces servants.

Le châlet se présentait à découvert depuis l'endroit où les promeneurs étaient parvenus. Il ne ressemblait en aucune façon à ces joujoux ciselés que l'on vend aux touristes sous le nom de « châlets suisses, » à Interlaken, à Martigny et dans tous les endroits où affluent en été les étrangers qui visitent les Alpes. Il ne ressemblait pas davantage à ces élégantes maisons de bois, dans le style bernois, qui ornent maintenant les parcs royaux et les jardins publics des grandes villes européennes. Ces pavillons d'été, tout couverts de broderies et de dentelles, ces frêles et ravissantes habitations en costume de bal, sont également décorées du nom de « châlets suisses. » Aussi les belles dames anglaises ou russes, s'étonnent fort en voyant nos *vrais* châlets du Jura et des Alpes. Bien peu sont ornés de la galerie sculptée traditionnelle. La plupart, du moins dans le Jura, n'ont qu'une chambre exiguë à côté de la cuisine. Les châlets de montagne sont de grossières constructions de pierre, encapuchonnées d'un toit vaste et très bas, couverts d'ancelles ou *tavillons* grisâtres, qui leur donnent un aspect vénérable. Ils ont l'air de vieillards tout ratatinés, qui se cachent le visage sous leur perruque poudrée.

Si vous avez l'odorat trop délicat, mesdames, si vous craignez de salir vos brodequins, ne pénétrez pas à l'intérieur : il faut traverser l'étable pour arriver à la cuisine, et après celle-ci, à la petite chambre peu éclairée qui renferme pour tout ameublement deux bancs, une table de sapin et le lit des vachers.

Cependant, si vous arrivez à la pointe du jour ou à la nuit tombante, par peu que vous ayez des instincts

d'artiste, il vaut la peine de vaincre votre répugnance : vous jouirez d'un vigoureux effet de clair-obscur.

Entrez ; examinez.

Vous verrez, suspendue à une poutre horizontale, sur le vaste brasier où crépitent des fusées d'étincelles, l'énorme chaudière servant à la confection des fromages. Une éclatante lumière rouge, des reflets sanglants au milieu d'ombres épaisses : c'est un tableau à la Rembrandt. — Çà et là, dans la pénombre, on distingue de brillants ustensiles de cuivre et des baquets de sapin, éblouissants de propreté.

Pour achever de donner au tableau sa couleur locale, placez en pleine lumière le *fruitier* ou *armailli*, un gaillard taillé en athlète, coiffé d'un berret, les bras nus, ornés aux épaules de petites manches bouffantes, et portant solidement attaché *à l'endroit*, comme dit la chanson du *Roi Dagobert*, une espèce de tabouret à une jambe, ayant exactement la forme de ces clous jaunes à tête plate dont on se sert pour fixer son papier, quand on veut peindre à la gouache. Ces tabourets, dont les fruitiers font usage pour traire le troupeau, leur donnent l'aspect de grands singes à demi écourtés.

CHAPITRE XV

Excelsior !

— Où allons-nous nous installer pour alléger la hotte de ce pauvre Manuel ? dit Max. Regardez ! il sue à grosses gouttes ; il est tout essoufflé. J'ai grand'pitié de lui, et je vais le prouver en travaillant de toute la force de mes mâchoires à sa délivrance.

— Chacun de nous partage ces charitables dispositions, lui fut-il répondu.

— Voici un endroit charmant pour s'y asseoir, dit Mme Chevrières.

Tout près du châlet, du côté du nord, se trouvait un massif de jeunes sapins, ombrageant des roches plates, à fleur de terre, qui offraient des siéges commodes. Là, sur l'herbe fleurie, on étala les provisions. C'étaient des volailles rôties, du pain bis de l'auberge des Trois-Suisses, un superbe pâté froid, du vin d'Yvorne, des fruits, des petits gâteaux, etc. A cette collation, on ajouta deux grands baquets de crême, apportés du châlet, une crême tellement épaisse, que, quand on y plongeait une cuiller de bois, elle s'y tenait toute droite, — un instant. Les vachers s'amusent *à sculpter du buis.* Ils en font des coupes, et surtout

de larges cuillers au manche plat, décoré de fleurs et de feuillage.

— Moi, s'écria Max, je vote pour que l'on mange la crême à la gamelle.

— Appuyé! dit Franel.

Mais les dames firent une petite moue de désapprobation.

— Nous n'en sommes pas réduits à cette extrémité, dit Mme de Sorbes. Au fond de la hotte se trouvent des écuelles de terre commune en suffisante quantité.

Quant aux assiettes, il n'y en avait pas. Il fallait manger sur le pouce. Les vachers se nourrissant presque exclusivement de laitage, ont rarement d'autres ustensiles que leurs baquets de sapin et leurs cuillers de buis.

Tandis que Gérard découpait les viandes et le pâté, M. Roussillon s'en alla cueillir une poignée de grandes feuilles de gentiane (celles dont on enveloppe le beurre pour le conserver frais), et les ayant lavées dans l'eau claire du chenal qui se trouvait derrière le châlet, il les apporta en triomphe :

— Voici des ustensiles de ménage ! dit-il.

On les prit en riant ; on les étala sur ses genoux, en guise de serviettes et d'assiettes tout à la fois. Chacun se mit à l'œuvre avec un appétit stimulé par la course et l'air vif des montagnes.

— Cette vie de bohême est fort à mon goût, dit Max. Je dînerais volontiers en plein air tous les jours.

— Surtout, observa sa mère, quand le ciel est sans nuage et quand on se trouve entouré des raffinements du luxe. Si tu étais un vrai bohémien, s'il fallait te contenter d'un mauvais brouet, tu reviendrais bien vite à la vie civilisée.

Franel ne perdait pas un coup de dent : il mangeait gravement, sans mot dire ; il y mettait de la conscience.

— M. de Montalban me ferait-il la grâce de m'octroyer un second morceau de pâté? dit-il en tendant son assiette de gentiane.

— De grand cœur, mon ami. Nous savons de reste que tu ne te nourris pas exclusivement de science et que, chez toi, la voracité de l'estomac égale parfois celle de l'esprit.

— C'est que, vois-tu, je ne tiendrais pas, pour le moment, à passer à l'état de *servant* ou de fantôme quelconque. Cet air subtil et pur, ce fluide ambroisien que l'on respire ici, m'a déjà métamorphosé en loup, en vampire, en ogre. C'est effrayant!

— Rassure-toi, nous avons de quoi te conserver la vie jusqu'au soir, et prévenir de plus fâcheuses métamorphoses.

Après les volailles, les fruits; après les fruits, on fit circuler les petits gâteaux comme accompagnement de la crême. Celle-ci, avec une légère addition de rhum et une quantité notable de sucre pilé, fut trouvée *extra-délicieuse*, comme disait Max.

Les messieurs voulurent manger à la gamelle et s'adjugèrent l'un des baquets; les dames prirent le second et en remplirent leurs écuelles respectives.

— Vive la crême fouettée! s'écriait Max. C'est la reine des friandises, le régal des régals. Aucun autre ne saurait lui être comparé.

— En effet, dit Mme Chevrière. Les opérations culinaires les plus élaborées ne produisent rien d'aussi parfait que ce mets tout primitif.

— La crême est un aliment très poétique, dit Gérard. Ce devait être la diète habituelle des divinités du Parnasse.

— Feu Apollon était donc un mangeur de crême? demanda Max.

— La crême fouettée, dit sentencieusement Franel,

la crême fouettée est la poésie des substances alimentaires; le parfum est la poésie des fleurs; et, ajouta-t-il en baissant le ton, l'amour est la poésie de l'âme humaine.

Le visage de Natalie s'empourpra. Celui de Mlle Guex resta impassible; seulement, elle fit entendre un petit rire enfantin, tout en échangeant un coup d'œil avec son fiancé.

— Cette dernière idée n'est pas de vous, observa M. Roussillon. Vous l'avez empruntée à Henri Zschokke.

— Je ne le nie pas, à chacun son bien. Du reste, la poésie est passée de mode. Les bateaux à vapeur l'ont chassée de l'océan; les locomotives vont l'effaroucher jusqu'au milieu des savanes et des forêts vierges. On ne la trouve plus maintenant que sur les montagnes, et dans les cœurs de quelques originaux, gens peu pratiques, qui n'ont pas le sens commun, et qui ne savent pas marcher avec leur siècle, voué exclusivement au culte du veau d'or.

— Laissons marcher le siècle comme il lui plaira, dit M. de Montalban, et venons souvent chercher ici la poésie, qui a choisi nos montagnes pour son dernier refuge.

— Moi, j'y viendrai toujours chercher de préférence ces témoins des premiers âges du monde. Voici ma poésie! dit le géologue en ouvrant sa boîte de ferblanc.

Gaston se mit en devoir d'exhiber ses trouvailles. Avec un orgueil de dilettante, il produisit un beau coquillage fossile, appartenant à l'étage bajocien des terrains jurassiques. C'était l'*ammonite humpriesianus*. Puis il étala sur le gazon ses précieux spécimens géologiques, en faisant une savante nomenclature des terrains dont ils provenaient. Ce fut une véritable

avalanche de termes techniques aux désinences uniformes : « Sinumérien, liassien, toarcien, bajocien, bathonien, callovien..... »

— Assez ! de grâce ! M. Franel, interrompit Mme de Sorbes en riant. Vous allez nous donner une indigestion de science. C'est bien lourd, après la crême, tous ces grands mots.....

Au même instant, une cyclone fondit sur la bande ! — je veux dire un ouragan de vociférations, de beuglements, de grognements, de jurons étranges, qui répandit la stupeur au milieu des convives et emporta tous les esprits dans son tourbillon :

— Chassez le notaire Durand ! criait une grosse voix. Ho ! Ho ! tournez le notaire Durand ! Poison de notaire ! *Te rondzai pire !* Charogne, va !

Les demoiselles Durand, fort étonnée d'entendre le nom de leur père accompagné de semblables épithètes, se levèrent précipitamment, — juste à temps pour éviter un jeune taureau qui débouchait de derrière le châlet et arrivait droit sur elles, en faisant des gambades désordonnées.

En un clin-d'œil, tout le monde fut sur pied. Ce fut un « sauve-qui-peut » général. Gérard, cependant, avec une présence d'esprit qui lui faisait rarement défaut, avait saisi un gourdin et parvint à intimider la brute folâtre, qui, sans son intervention, aurait sauté au beau milieu des plats. Cela n'empêcha pas que quelques-uns des précieux spécimens du géologue ne fussent triturés, fracassés, pulvérisés d'une façon déplorable, la magnifique *ammonite* en particulier.

Le pauvre Franel se désolait tandis que Gérard pourchassait le taureau. Celui-ci, queue en l'air, avait pris une course folle à travers les pâturages.

M. de Montalban, tout essoufflé, la sueur au front, revenant de son expédition chevaleresque, rencontra

les vachers encore en émoi. Ceux-ci lui expliquèrent que le jeune animal auquel il venait de donner la chasse avait fait brèche dans l'enclos réservé aux porcs, et culbuté une auge pleine de petit-lait, ce qui avait provoqué les cris, le tumulte, les grognements, les piétinements que l'on avait entendus à l'improviste. Ce taureau appartenait au notaire Durand, et les pâtres donnaient au jeune délinquant le nom de son propriétaire, pour le distinguer du patriarche du troupeau, lequel patriarche avait nom *Béate*.

— Le notaire Durand n'est rien méchant, dit le fruitier en terminant ; mais ça est jeune, ça aime la danse. Pour l'autre, le gros Béate, il faut se tirer de côté quand il passe. On n'oserait pas le faire enrager, parce qu'il ne badine pas.

Gérard retourna auprès des siens qui commençaient à faire leurs préparatifs de départ. Il expliqua l'aventure. Les demoiselles Durand lui promirent de faire connaître à leur père le rôle divertissant que son élève avait joué après le dessert.

Les provisions se trouvaient déjà empaquetées et empilées au fond de la hotte.

— Mais, où donc est Manuel ? dit le jeune de Sorbes. Manuel Bourrique ! Père Bourriquet !

— Taisez-vous, Max, ce n'est pas ainsi qu'il s'appelle.

— Comment donc ?

— Buricod.

— Ah ! c'est juste. Quel drôle de nom ! Si c'était le mien, je le changerais. Manuel Buricod ! criait-il en courant autour du châlet.

Le père Manuel, après avoir consommé sa bonne part du festin champêtre, s'était endormi à l'ombre d'un buisson, derrière la citerne. Il ronflait comme un bienheureux : la cyclone n'avait pas même troublé ses

rêves. Aussi, Max fut-il obligé de le tirer par le bras pour le réveiller.

Il vint reprendre sa hotte et suivit la société, qui déjà s'acheminait vers le sommet du mont.

A la limite supérieure du pacage, la pente, plus ardue, était semée de buissons de noisetiers et de framboisiers, ombragée de distance en distance par des massifs de sapins et percée ça et là de grosses roches grises. Les touristes s'éparpillaient entre les buissons, cueillant les premières framboises, et dans les endroits ombreux, les myrtilles aigrelettes.

De temps à autre, le géologue passait avec vivacité ses longs doigts dans sa chevelure noire toute bouclée, et poussait une exclamation :

— Poison de notaire ! Te rondzai pire ! va ! — au grand amusement de ses compagnons.

— Vous avez beau rire, vous autres, C'était un rare spécimen, ce coquillage. Où en trouverai-je un pareil ?

Et, pour le consoler, chacun se mit à fureter, chemin faisant, parmi les éboulis, les éclats de roches que l'on rencontrait sur la pente. Sans trop s'écarter les uns des autres, on allait à la débandade dans les méandres formés par les buissons.

Les deux fiancés recherchaient peu les tête-à-tête : qu'auraient-ils eu à se dire ?

— Que vous êtes jolie, ma chère !

— Mon cher Aloïs, ce chapeau vous sied à ravir ! Vous êtes toujours mis avec une élégance parfaite : aucun de ces jeunes gens ne pourrait vous être comparé.

Et d'autres fadeurs du même genre.

Après cela, deux ou trois baisers. Puis, c'est tout. On se lasse même des baisers et l'on finit par bâiller ensemble quand la tête est vide et le cœur pauvre.

Les feux du soleil dardaient d'aplomb sur la tête des touristes, et la déclivité devenait de plus en plus roide : mais personne ne se plaignait de la fatigue. L'air pur et raréfié que l'on respire sur les montagnes, vous affranchit en quelque sorte, des lois de la gravitation : on monte, on monte vers l'azur comme si l'on avait des ailes attachées aux épaules.

Après une heure d'ascension à travers le taillis, on atteignit le piton chauve qui couronnait la montagne. Le géologue qui gravissait la rampe à longues enjambées, posa le premier sur la crête son pied conquérant :

— M'y voici ! Hourrah ! cria-t-il en agitant son chapeau.

Tout pantelants, les autres accouraient à sa suite.

Le versant opposé était un rocher précipiteux, plongeant sur une profonde vallée. Plus loin, au-delà des derniers étages du mont, se déroulaient à perte de vue les plaines de France, doucement ondulées, monotones, coupées çà et là de noires sapinières. L'œil se détournait bien vite de ce pays uniforme et prosaïque, pour se promener sur les Alpes étincelantes et les lacs de saphir, qui éclairent de leurs radieux sourires les régions enchantées de l'Helvétie.

La longue-vue circulait de mains en mains. On s'extasiait, on se faisait cent questions. La nature avait revêtu ce jour-là ses habits de fête. Elle portait sa robe de soie bleue, une robe éblouissante, aux chatoyants reflets. Si l'on eût voulu reproduire sur la toile le vaste panorama qui se déroulait aux yeux des touristes, il eût fallu prodiguer partout l'ultramarine ou le lapis lazuli.

Quand la première effervescence fut un peu refroidie, on voulut jouir avec plus de calme de cette fête des yeux. On s'assit sur le fin gazon de la cime. L'arête de

la montagne était fort étroite. Aucune surface plane. Il fallait se tenir à demi couché. Max s'étendit de tout son long, un bras passé sous la tête en guise d'oreiller. Les autres, accroupis ou accoudés dans l'herbe, embrassaient d'un même regard le ciel et la terre.

Au milieu du cercle de leurs amis, Natalie et Gérard échangeaient à peine quelques paroles. Même ils évitaient de se regarder. Mais un observateur clairvoyant, intéressé, eût bientôt reconnu à l'expression recueillie de leurs physionomies qu'ils se sentaient pénétrés de la présence l'un de l'autre. Leurs deux âmes se parlaient sans cesse : une émanation secrète, un fluide spirituel, pour ainsi dire, formait entr'elles un lien mystérieux. Personne ne songeait à les épier. Victorine n'était pas là pour les couver de son regard inquisiteur ; Franel, qui devinait leur penchant mutuel, se montrait discret; et Mme de Sorbes, si elle soupçonnait quelque chose, n'en laissait rien voir. Elle faisait rayonner sur tout son entourage sa bienveillance habituelle, rehaussée ce jour-là d'une joie contenue, que l'on pouvait attribuer à l'influence de cette ravissante journée.

Une longue bande de nuages, ayant la forme d'une barbe de plume, coupait de son trait d'argent toute la voûte céleste. Elle s'appuyait à l'horizon sur une cime alpestre, montait au zénith, enjambait la croupe de montagne où reposaient les spectateurs, et redescendait de l'autre côté jusqu'à l'horizon occidental.

— Hum ! voilà une magnifique queue de chat, dit Caliban. Demain, soyez-en sûr, le tonnerre engagera un dialogue formidable avec les montagnes.

— C'est possible, lui répondit Gérard. Les marins, gens experts en météorologie, redoutent les cirrus de cette forme. Cette arche immense représente assez bien l'anneau de Saturne. Nos compagnons de route

les saturniens, doivent voir sous cet aspect, au-dessus de leurs têtes, la ceinture qui entoure leur planète.

— Oui bien sur la zône équatoriale de Saturne, observa M. Roussillon; mais, dans les régions australes et boréales de cette planète, l'anneau doit avoir l'apparence d'un large arc-en-ciel opaque qui se dresse à l'horizon.

— J'aimerais voir cela! s'écria Max.

— Moi, je me contente des spectacles de notre globe, répondit sa mère. Nous jouissons ici d'un tableau qui ne laisse rien à désirer. Ce nuage l'encadre comme un arc de triomphe.

— Cet arc gigantesque, dit Natalie, me rappelle l'une des pages les plus fantastiques de Milton. Il me semble contempler au-dessus de nos têtes ce pont que Satan construisit sur le chaos, pour établir une communication entre l'enfer et la terre nouvellement créée. Avec un peu d'imagination, on pourrait distinguer là-haut, le long de cette échelle aérienne, des formes quasi-humaines : des griffons, des centaures, des hippogriffes, toutes sortes de monstres grimaçants.

— En effet, je vois un horrible dragon, affirma Gérard.

— Et moi, une salamandre, ajouta Max.

— Et moi, une hydre, s'écria Gaston.

— Oh! les visionnaires! Ayez un peu plus de sens commun, interrompit Mme Bourget. N'est-ce pas la route de X. que j'aperçois là-bas dans la plaine, au milieu des bois? Tenez, ce ruban blanc, juste au bout de mon parasol, dit-elle à Mme de Sorbes.

— Je le crois, répondit sa voisine.

— C'est pourtant dommage, continua Mme Bourget, qu'il y ait ce grand lac tout le long des montagnes, au lieu d'une vallée où l'on pourrait cultiver le blé et la vigne. Il est vrai que le poisson est une bonne chose,

et qu'une course en bateau à vapeur fait plaisir, de temps en temps. Mais, convenez que les Vaudois seraient plus riches, si l'on pouvait faire de belles récoltes sur toute cette étendue de pays recouverte par les eaux du Rhône.

Des guérêts à la place du glorieux Léman! Une vaste plaine toute verte ou toute jaune au lieu de ce lac incomparable, le joyau de la Suisse! Cette idée ultra-pratique et utilitaire causa une horreur profonde à la majorité des assistants. Mais on connaissait l'esprit prosaïque de Mme Bourget, et, par respect pour l'âge de la bonne dame, on s'abstint de toute exclamation, de tout commentaire. On se contenta d'échanger des regards de stupéfaction. Il se fit un silence. Puis, en manière d'énergique protestation, M. Roussillon entonna tout à coup d'une voix forte ces nobles strophes de M. J. Olivier, le poète vaudois :

O, roi des lacs, Léman, Léman limpide,
Aux flots d'azur, au magique croissant,
Tu m'es témoin, souvent mon œil humide
T'a mieux chanté que ne feraient mes chants.

Tous les jeunes gens firent chorus, et, pendant quelques minutes, le sommet de la montagne envoya vers le ciel des flots d'harmonie.

Lorsque l'hymne enthousiaste eut cessé, Mlle Durand l'aînée, qui se trouvait à côté de M. Roussillon et assez éloignée de Mme Bourget, dit à son voisin à demi-voix :

— Ceci me rappelle une petite anecdote qui caractérise bien nos campagnards, en général peu sensibles aux beautés de la nature. Il y a deux ans, je me trouvais à Sion, au milieu des rochers de Valéria, occupée à dessiner les ruines pittoresques dont ils sont couronnés. Un vieux pâtre s'approcha, regarda mon dessin, et d'un ton chagrin : « Ein garstiges, felsiges

Land! » dit-il. Il eût préféré une colline grasse et verte, où faire paître ses moutons.

— Et cependant, quand nos montagnards sont exilés au milieu de contrées monotones et plates, ils souffrent du « Heimweh. » Cela prouve qu'ils aiment leurs montagnes sans le savoir.

Mlle Sophie Durand, qui semblait apprécier M. Roussillon continua la causerie.

Les autres jeunes gens, un instant retombés des hauteurs célestes, reprirent leur vol, chacun suivant sa disposition particulière.

Franel méditait sur l'origine de ces immenses vagues de granit qui s'étageaient devant lui à perte de vue. Les deux écoles rivales de la géologie, celle des soulèvements et celle de la formation lente des montagnes, mettaient son cerveau en ébullition.

Gérard se promenait en imagination avec son amie, à travers les bleus abîmes qui s'ouvraient au-dessus de leurs têtes.

Natalie, le regard perdu dans les profondeurs de l'éther, avait à peu près les mêmes pensées que lui : « Des ailes ! des ailes !... » c'était le cri de son cœur, — « des ailes pour m'envoler avec mon bien-aimé vers quelque monde idéal où nous retrouverions le paradis ! »

Des ailes ! C'est le soupir incessant de l'amour. Il voudrait changer de planète. Il aspire à une sphère moins matérielle, au royaume des esprits glorifiés. Ici-bas, il se trouve hors de son élément : il sent que sa vraie patrie est plus haut. Notre atmosphère lourde et viciée l'étouffe. Il lui faut un air plus pur : plus de lumière, plus de chaleur, plus d'espace. Sur notre terre, à chaque instant il se blesse les ailes comme un oiseau en cage : il désire ardemment la liberté. Continuellement il s'écrie : *Excelsior* !

Le bourdonnement causé par les conversations engagées de différents côtés cessa un instant, et chacun saisit les paroles suivantes :

— Ne trouvez-vous pas, mon cher Aloïs, que je devrais faire poser un peu plus bas la garniture de ma robe? Il faut décidément que je renvoie ma couturière. Elle est si obstinée. J'ai beau lui faire des recommandations : rarement elle suit avec exactitude le journal des modes ; et, moi, je tiens avant tout à être mise comme une personne de bon ton.

— Vous avez toute mon approbation, ma charmante Adèle. Ah ! un autre changement important ! Permettez que je vous le conseille : vous avez trop de bagues à ce doigt ; mettez-en une à l'autre main. Mon nœud de cravate est-il bien fait aujourd'hui?

— A ravir ! Je crains que mon teint ne soit bien hâlé après cette longue course au soleil. Et mes taches de rousseurs qui vont reparaître !

Cet *aparté* tomba comme une douche d'eau glacée sur la tête des rêveurs. Franel poussa du coude son ami, et, se penchant vers lui, murmura à son oreille :

— Ceux-ci, du moins, ne risqueront jamais de s'envoler trop haut vers les sphères transcendantes de l'idéal, puisque la croupe d'une montagne ne peut un seul instant les soulever au-dessus des préoccupations les plus mesquines de la prose quotidienne. Infimes vers de terre ! Pauvres chenilles rampantes ! Ce n'est pas comme vous deux, sublimes créatures. A peine si vous daignez effleurer du bout du pied notre humble planète. Comme des immortels, vous nagez sans cesse dans le fluide azuré.

— De qui veux-tu parler?

— Allons ! Vas-tu faire l'hypocrite avec ton ami ?

— Chut ! lui dit Gérard en fronçant le sourcil. Ce

n'est pas le moment de plaisanter. On pourrait t'entendre.

Il appuya de nouveau la tête sur sa main et retomba dans sa rêverie, à laquelle les conversations de ses voisins faisaient une sorte de basse. A la montagne, il est permis d'être taciturne. On contemple, on admire : on ne jase pas.

Les jeunes demoiselles se sentant suffisamment reposées, se levèrent pour cueillir des gentianes bleues, et en faire des guirlandes. Max et Caliban les aidaient dans ces occupations idylliques.

Au bout d'un quart d'heure, Gaston, qui avait fait un somme, s'écria soudain :

— A propos ! où donc est notre cuisine ambulante, notre buffet, notre garde-manger portatif ? Où est la hotte ? Où est notre ami Manuel ?

— Le voici ! répondit une voix sortant d'un enfoncement derrière des rochers.

— Bon ! En lieu et place de notre ami Gérard, qui semble se contenter ici des pures félicités du ciel, et qui oublie les vils besoins de l'existence terrestre, je vote pour que l'on prenne maintenant un petit goûter en attendant celui qu'on nous prépare à l'auberge. Donc, si vous le permettez, mesdames, je serai votre majordome.

Les dames ayant donné leur assentiment et Gérard ayant approuvé son ami, tout en faisant des excuses à la société sur sa distraction, Franel vida le contenu de la hotte et se mit en devoir de distribuer les reliefs du pâté, des volailles, ainsi que les petits gâteaux dont il y avait encore une bonne provision. Il ne restait que trois bouteilles de vin, qui furent divisées en petites rations.

Quand ce léger repas fut terminé, la bande reconfortée se leva tout entière. On avait fait une longue

halte, il fallait songer au retour. Il était près de quatre heures, et l'on voulait visiter, en descendant, une grotte curieuse que Manuel vantait comme une merveille.

On dit adieu à la cime, adieu à son beau panorama, à son fin gazon tout constellé de gentianes d'azur, et l'on se mit à dégringoler, non sans faire mainte glissade, sur une pente roide et nue, qui se trouvait à droite du taillis à travers lequel les touristes avaient fait leur ascension.

CHAPITRE XVI

La ci darem la man.
DON JUAN.

En prenant par cette pente herbue et déboisée, on évitait le châlet, le seigneur taureau, par conséquent; surtout, on gagnait du chemin pour atteindre la grotte. Au bas de la déclivité, qui fut franchie en vingt minutes, se trouvait une corniche, une sorte d'esplanade, où l'on fut bien aise de marcher de nouveau à l'ombre des sapins. On suivit pendant un quart d'heure une marche horizontale, puis, il fallut de nouveau descendre en tournant une paroi verticale de rochers, au bas de laquelle s'ouvrait la grotte.

A une portée de fusil de celle-ci, un obstacle imprévu barrait le passage. Le torrent, qui déjà avait joué plus d'un rôle dans cette journée, se retrouvait ici, mais non plus encaissé comme précédemment. Il s'étendait tout au large sur un lit de cailloux: son flot dansant et gazouillant baisait les fleurs de ses margelles. En cet endroit le torrent était plus près de sa source; il souriait au soleil; il n'avait pas encore cette voix grave, ces intonations émues qui avaient fasciné Natalie. Ce n'était pas encore l'ardent jeune homme chantant une ode passionnée: c'était un joyeux enfant jouant auprès de son berceau.

Ici, il n'y avait aucune passerelle, pas le moindre bout de planche pour traverser ce ruisseau de sept à huit pieds de large. Seulement, au milieu, une pierre carrée et plate offrait un point d'appui. Ordinairement, le passage était guéable, même pour les dames ; mais nous avons dit que le torrent avait été considérablement grossi par des pluies d'orage, et personne n'avait songé à cela en venant à la grotte. Pour la gent masculine, le gué était encore très praticable. En deux grandes enjambées, les messieurs pouvaient passer à l'autre bord. Quant aux dames, c'était différent.

— Ma fi ! dit Manuel en se grattant l'oreille. Voilà qui est fichant ! Jamais ces dames ne pourront *camber* (enjamber) de l'autre côté.

Natalie se mit à sonder le ruisseau avec une branche de bois mort : il y avait environ un pied d'eau.

— Voici ce que je propose, dit-elle. Les messieurs traverseront les premiers et ils iront en avant, tandis que nous ôterons nos chaussures pour passer dans l'eau, sans crainte de mésaventure.

Cet expédient fut adopté avec force bravos.

Tous les pantalons enjambèrent le courant, sans recevoir la moindre éclaboussure et prirent pied sur la rive opposée. Puis, quand le sexe libre et fort eut disparu dans les méandres boisés du sentier, le sexe timide s'assit sur le gazon pour mettre à nu ses pieds délicats. Ce fut une scène divertissante : des fusées de rire à étonner les naïfs oisillons et les écureuils, seuls habitants de ce lieu sauvage. Bas, jarretières et bottines en mains, leurs jupons relevés jusqu'aux mollets, dames et demoiselles pataugèrent dans le ruisseau, non sans pousser de petits cris à cause de l'eau glacée et des pierres aiguës qui leur blessaient la plante des pieds. Sur l'autre bord, il fallut faire une station de quelques minutes pour se sécher convenablement.

Puis, tout le monde étant chaussé, on se remit en marche.

L'entrée de la grotte était une grande arcade surbaissée qui donnait accès dans une salle spacieuse. Au fond de cette salle, on apercevait une ouverture ogivale, un couloir sombre, qui s'enfonçait au cœur de la montagne.

Il fallait des cierges pour s'aventurer au milieu de ces retraites plutonniennes. Quand les dames arrivèrent, Manuel était occupé à distribuer aux messieurs une provision de chandelles, que contenait l'un des havre-sacs. Ces chandelles étaient un peu minces et menaçaient d'être promptement fondues par le mouvement de la marche; mais l'hôtesse des Trois-Suisses n'avait pu fournir rien de mieux : les bougies étaient inconnues dans le petit village de C.

Les éclaireurs ayant allumé leurs cierges, ouvrirent la marche, et toute la procession s'engagea dans le souterrain. C'était un couloir de dix à quinze pieds de large, qui se prolongeait en ligne droite sur un espace de quatre à cinq cents pas. La lumière des flambeaux réveilla des nuées de chauves-souris, qui se mirent à voltiger dans toutes les directions. Un couple de chouettes s'envola vers l'entrée de la grotte en poussant des cris funèbres.

— Prenez garde ici! avertit Manuel. Nous allons trouver un grand trou *qu'*on n'en voit pas le fond, et le chemin pour passer au bord n'est pas bien large. Il faudra se tenir à la corde, au moins.

En effet, les touristes avaient à peine fait cent cinquante pas le long de ce corridor naturel, qu'ils se trouvèrent devant un gouffre, occupant à peu près toute la largeur du passage. Un étroit sentier, incliné vers l'abîme, le côtoyait à droite, sur un espace de douze à *quinze* pieds.

C'était un pas dangereux à franchir. Pour le rendre praticable, on avait tendu le long de la paroi, à hauteur de la main, une solide corde de chanvre, attachée à des anneaux de fer scellés dans le roc.

— Il doit y avoir de l'eau là-dedans, dirent plusieurs voix.

Max se mit à jeter des pierres dans le puits. On les entendait rebondir sur des corniches invisibles, puis, le bruit allait s'éteignant à une insondable profondeur. Les lumières rassemblées à l'orifice du gouffre, faisaient ressortir les saillies de ses parois déchiquetées; mais le milieu du *trou*, comme disait Manuel, était rempli de ténèbres condensées, qu'aucun rayon ne pouvait dissiper.

A six ou sept pieds au-dessous du sentier, se détachant sur la coupure à pic du rocher calcaire, on remarquait une sorte d'aiguille acérée, comme une énorme dent de requin.

— Vous voyez bien cette *becque*, là-dessous, fit Manuel. Eh bien, pas plus tard que l'automne passé, un fruitier qui voulait faire le crâne et traverser sans se tenir à la corde, a glissé là-dedans. *Du* bonheur qu'il est resté *adoché* par sa blouse et par son gilet à cette dent; sans ça, *ma fiste,* il était *foutu* (perdu!) Nous avons tout de suite détaché la corde par un bout pour l'*aventer* (le retirer.) Quand on l'a tiré dehors, il était blanc comme du *séré*. Il tremblait comme la feuille, ce gros *luron*. Je vous réponds qu'il était capot. Jamais il n'a voulu remettre les pieds par ici.

En achevant le récit de cette aventure, Manuel exhorta encore tout le monde à se tenir ferme à la corde pour passer. Mais sa recommandation était superflue. Personne n'avait envie d'aller s'assurer s'il y avait de l'eau dans le puits. La vieille Mme Chevrières, qui craignait d'avoir le vertige, donna une main à

M. Roussillon, tandis que de l'autre elle se tenait à la corde. Le reste de la troupe passa d'un pied ferme.

Au bout de la galerie, se trouvait une rotonde à la voûte élevée et ornée d'arceaux informes. Dans les parois latérales s'ouvraient des niches, des alcôves, où les anfractuosités du roc simulaient toutes sortes de sculptures bizarres. Au milieu de l'une d'elles, une pointe de rocher se dressant comme un fantôme, représentait une forme féminine drapée à l'antique. On l'appelait la femme de Lot. Ailleurs, c'étaient des autels, des colonnes tronquées, des pierres tumulaires ou des obélisques, des monuments ébauchés, qui semblaient attendre les derniers coups de ciseau de l'artiste. Cette crypte avait l'air d'un monde endormi, où tout travail avait été suspendu par la parole fatidique d'un enchanteur.

Plusieurs corridors convergeaient à la rotonde. Les moindres bruits allaient se prolongeant, se répercutant à travers ces longues allées, où l'on croyait entendre le lointain grondement de la houle sur les rivages d'une mer souterraine, ou les battements d'ailes d'un essaim de vampires qui s'enfuyaient. On s'amusa quelque temps à crier, à chanter, pour éveiller ces échos fantastiques.

Les passages aboutissant à la rotonde se bifurquaient, se croisaient, se réunissaient comme les fils d'un écheveau. Ils formaient un vrai dédale. Mais, le vieux Manuel le savait par cœur. Il le parcourut sans hésitation, et n'eut pas besoin du peloton de fil du Petit Poucet pour retrouver son chemin.

Il n'en fut pas de même de Gérard et de Natalie. Attardés, en compagnie de Mme Bourget, devant une niche où étincelaient de curieuses stalactites, ils s'efforçaient d'en détacher quelque fragment. Manuel, suivi du reste de la bande, retourna sur ses pas, et

personne ne s'aperçut de l'absence des trois amateurs de cristaux. Gérard, debout sur un quartier de roc qui lui servait de piédestal, était parvenu, à l'aide d'un caillou et de son couteau de poche, à casser sans l'endommager, une des plus belles aiguilles de cristal qui décoraient le cintre de la niche. Natalie tenait le flambeau à la hauteur voulue, et Mme Bourget suivait des yeux l'opération. En redescendant avec son trophée, Gérard s'aperçut que l'allée était déserte :

— Ils sont partis ! s'écria-t-il. Mais, de quel côté se sont-ils dirigés ? Voilà trois portes devant nous. Laquelle choisir ?

— En vérité, je ne sais trop, dirent les deux dames.

Gérard appela de toute la force de ses poumons. Mais l'écho seul lui répondit, un écho moqueur comme un lutin qui semblait s'amuser à le contrefaire de galerie en galerie... Evidemment, la bande avait déjà quitté la rotonde, et la voix de Gérard se perdait dans les détours du labyrinthe.

— Il n'y a pas à plaisanter, dit-il. Voilà notre chandelle plus d'aux trois quarts consumée. Tâchons de retrouver la rotonde au plus vite !

— Voici où nous avons passé, dit Mlle Sibert. Je reconnais cette longue veine blanche le l[illegible] de la paroi.

Ils s'acheminèrent en toute hâte d[illegible]cette direction. D'indice en indice, ils arrivè[illegible]otonde ; mais là, leur perplexité redoubla. Qu[illegible]conduisait au dehors ? Nul ne s'en souvenait. Et pourtant, il était urgent de choisir, car la chandelle tirait à sa fin. Ils prirent par la galerie qui leur parut être la plus directe ; mais, après avoir fait environ trois cents pas, comme ils ne trouvèrent pas le gouffre, ils reconnurent qu'ils s'étaient fourvoyés et revinrent en hâte à la rotonde. Ils en firent le tour, examinant soigneusement chaque ouverture.

— Notre flambeau va s'éteindre, dit M. de Montalban. Le plus sûr est d'attendre ici. Nos compagnons ne tarderont pas à remarquer notre absence et viendront à notre recherche.

Comme il achevait ces mots, Natalie ramassa un papier à l'entrée d'une des plus larges galeries. C'était une lettre de Gérard à son ami Franel. Le géologue l'avait enroulée au bas de son cierge et l'avait jetée, lorsque la flamme avait commencé à mordre le papier.

— Par ici! s'écria Natalie. C'est ici qu'ils ont passé. Voyez plutôt.

— C'est juste, répondit Gérard. Nous sommes sur la bonne voie. Mais... voilà notre chandelle qui se meurt!..,

Au même instant, la mèche fumeuse qui lui brûlait les doigts tomba à terre.

— Quelle horreur! s'écria Mme Bourget. Se trouver sans lumière dans un tel lieu!...

— Rassurez-vous, chère tante. Nous irons en tâtonnant le long de la paroi de gauche, où se trouve le sentier qui longe le gouffre. A l'aide de son bâton, M. de Montalban reconnaîtra le terrain. Nous suivrons pas à pas. Si nous avions des allumettes, le papier que nous avons trouvé pourrait servir à nous éclairer, pour franchir le passage périlleux.

— Voilà une idée ingénieuse, *lumineuse* plutôt, dit Gérard. Justement j'ai encore deux ou trois allumettes, dans une boîte de fer-blanc, au fond de ma poche.

— Dans ce cas, nous allons facilement nous tirer d'affaire. Donnez-moi la main, ma bonne tante. Vous risquerez moins de trébucher.

— C'est cela! s'écria Gérard joyeusement. Faisons la chaîne, pour ne pas nous écarter les uns des autres et pour assurer notre marche. J'irai le premier

afin de reconnaître les obstacles. Donnez-moi la main à votre tour, mademoiselle Sibert, ajouta-t-il plus bas, d'un ton de respectueuse prière.

Natalie ne répondit pas. Elle était trop émue.

Leurs mains se cherchèrent dans l'obscurité... elles se rencontrèrent, elles s'embrassèrent avec une mutuelle confiance, avec un bonheur indicible !... Gérard ne pressait pas fiévreusement la main adorée qu'il tenait dans la sienne : il l'enveloppait avec tendresse. C'était une suave étreinte, comme une caresse de l'âme : c'était un de ces baisers tels que les anges doivent en échanger entr'eux ! Gérard sentait avec délice le léger frémissement de cette main délicate et chaude, à l'épiderme velouté, que Natalie abandonnait complétement à son guide trop cher ! Comme les deux jeunes gens bénissaient la petite mésaventure qui leur procurait cette pure et profonde jouissance ! — Ah ! pensait Gérard, traverser ainsi la vie en se tenant par la main !

Mais Natalie allait plus loin : — Ainsi à travers l'éternité !... disait-elle en son cœur.

Ils s'avançaient avec précaution et en silence. Seulement de temps à autre, Gérard, de sa voix harmonieuse, plus basse que d'habitude, avertissait ses compagnes, presque *sotto voce*, lorsqu'il rencontrait quelque renflement le long de la paroi, quelque fragment de roche devant ses pas. Lui et sa bien-aimée se croyaient transportés dans un monde surnaturel, dans le pays des rêves... Ils allaient, ils allaient pleins d'extase, et semblaient craindre par leurs paroles, de dissiper ce songe si doux !

La voix de Mme Bourget les réveilla tout à coup.

— Et le puits, monsieur de Montalban ? Nous ne devons pas en être fort éloignés. Brûlez une allumette, je vous prie.

Gérard fit ce qu'on lui demandait. Natalie divisa promptement la lettre en trois bandes, qu'elle roula en spirales, pour faire durer plus longtemps ce léger combustible. A la faible lumière projetée par l'une de ces bougies improvisées, les trois touristes reconnurent que le gouffre était à quelque trente pas en avant. Un tas de pierres le bordait de ce côté et formait comme une sorte de rempart. Le papier s'éteignit bientôt. Il fallut recommencer à marcher avec précaution. Lorsque son bâton noueux eut rencontré le tas de pierre, M. de Montalban fit brûler une seconde mèche de papier, qu'il tint immobile, tandis que les deux dames traversaient l'étroite corniche en se tenant à la corde. Puis, Natalie qui avait pris la boîte d'allumettes, brûla à son tour la troisième spirale de papier pour éclairer le passage à son ami. La plus grande difficulté se trouvait heureusement vaincue; aussi les ténèbres ne causèrent plus autant d'horreur à Mme Bourget, lorsque le dernier bout de papier s'éteignit.

On forma de nouveau la chaîne, dans le même ordre que précédemment. Le beau rêve recommençait. Mais hélas! il allait bientôt finir. Gérard marchait lentement pour le prolonger. Enfin, une lueur blafarde sembla lutter avec les ombres. Une lumière grisâtre éclaira peu à peu les parois de la galerie. On déboucha dans la salle extérieure de la grotte, où pénétrait un jour crépusculaire.

Jusque-là, Gérard n'avait pas voulu lâcher prise. Il fallut pourtant abandonner cette chère main... Les deux jeunes gens se regardèrent. Leurs yeux étaient humides. Quelle dévotion dans ce regard!

— Voilà une belle aventure! s'écria Mme Bourget. Il faut avouer que nos compagnons sont bien insouciants de ne pas avoir remarqué notre absence.

Comme elle achevait ces mots, Franel, suivi du vieux paysan, qui apportait le reste des chandelles, arrivait tout essoufflé à l'entrée de la grotte.

— Tiens, les voilà !... Que vous est-il donc arrivé ? Vous nous avez causé une belle frayeur ! Avez-vous été retenus captifs par quelque gnôme, par quelque malicieux génie de céans ? On m'envoie à votre découverte. C'est seulement au passage du torrent que Mme de Sorbes s'est aperçue de votre disparition. Elle vous croyait en avant.

Tout en marchant très vite pour rejoindre le reste de la bande, Gérard expliqua à son ami dans quelle situation critique ils s'étaient trouvés. Mais il se garda bien de dire comment cette situation pleine de perplexité était devenue délicieuse pour lui.

Quand on les aperçut, ce fut une clameur générale. Chapeaux et mouchoirs blancs s'agitèrent en l'air. On salua les retardataires par des acclamations et des exclamations sur tous les tons majeurs et mineurs. Gérard pouvait à peine répondre aux questions multipliées dont on l'assaillait.

Cette fois-ci, le passage du torrent ne présentait plus aucune difficulté. Manuel avait découvert, non loin de la grotte, une hutte de charbonniers, dont il avait détaché une planche. Cette planche, placée en travers du ruisseau, sur la pierre plate qui émergeait au milieu du courant, offrait un pont sûr et commode.

Il était tard déjà. On prit le pas de gymnastique. Comme il ne s'agissait plus que de descendre, les dames âgées, qui, en véritables Suissesses qu'elles étaient, avaient le pied solide et le jarret excellent, suivirent fort bien le gros de la troupe.

Le vieux guide prit, pour descendre la montagne, un chemin plus découvert que celui du matin. Quand on fut à mi-côte, les arbres de haute futaie devenant

plus rares, on put apercevoir à travers leurs fréquentes éclaircies, la plaine vaudoise et les hauts remparts qui l'enferment à l'horizon.

Le soleil était déjà descendu derrière le Jura; mais, les Alpes savoisiennes, encore tout éclairées, avaient la physionomie qui leur est habituelle quand le ciel est serein : on eût dit des montagnes de cobalt aux reliefs grisâtres. Peu à peu, les versants exposés au couchant se colorèrent de nuances plus chaudes. Bientôt, un voile de gaze rose les enveloppa de sa transparence, et, comme cela arrive toujours lorsque de fortes averses se préparent pour le lendemain, la teinte pourpre prit à vue d'œil une intensité de ton très exaltée. Les grandes masses de cobalt parurent environnées de flammes cramoisies. Cette vision fantastique dura quelques instants. Puis une ombre mélancolique monta du lac. Elle s'éleva le long du flanc des montagnes. Les flammes, lentement se retirèrent devant elle, et couronnèrent les plus hauts sommets.

Alors, le gigantesque monument de marbre qui domine l'Europe, le Mont-Blanc, subit à son tour une transfiguration magique. Il se couvrit de resplendissantes plaques d'or. Ainsi, devait étinceler aux rayons du soleil, la façade orientale du temple de Jérusalem. Au bout de quelques minutes, l'or s'enrichit de teintes incarnates. Un feu idéal, surnaturel, semblait embraser la pyramide de neige. C'était comme le reflet d'un autre monde. Le Mont-Blanc souriait... il souriait de ce sourire inspiré, qui, parfois, illumine le visage des mourants. Son front superbe paraissait animé d'une sublime pensée. Sans doute, le géant conversait avec les esprits de Là-Haut ! — Bientôt, l'auguste visage du roi des Alpes pâlit visiblement; une ombre de mort envahit ses traits, — la vie l'abandonnait ! Il demeura glacé, livide, — j'allais dire *inerte*

comme un cadavre... Qu'il était majestueux, le grand trépassé ! C'était un solennel fantôme qui se dressait dans le ciel. On croyait voir le monarque redoutable, la Mort, contemplant la terre entière courbée sous la terreur de son sceptre...

Malgré leur désir d'atteindre promptement le bas de la montagne, les touristes ne pouvaient s'empêcher de faire des stations fréquentes, pour admirer les enchantements inexprimables, les grands coups de théâtre de ces puissantes magiciennes, les Alpes !

Les deux fiancés, Mme Bourget et Manuel, tous gens prosaïques, qui n'avaient à aucun degré le sentiment du beau, encore moins celui du sublime, allaient leur train, les yeux fixés à terre, tandis que les autres s'oubliaient dans leur contemplation. Ces quatre personnages arrivèrent les premiers à la passerelle du torrent. Le chemin que l'on avait suivi en descendant y aboutissait aussi.

Là, ils trouvèrent Mme Derval et Victorine qui étaient venues à leur rencontre. Celle-ci avait passé une journée bien maussade. A son entrée au village, elle avait été accueillie par les huées des polissons, et l'hôtesse, qu'elle avait offensée, parut jouir de sa mortification. Elle traita Victorine sans beaucoup de cérémonie, et eut grand'peine à s'empêcher de rire à son tour, en voyant la vaniteuse demoiselle revenir en si piteux état.

Comme Mme Derval priait instamment la paysanne de leur apporter des habits secs au plus vite, celle-ci s'en fut dans la chambre conjugale, et, tout en tirant des nippes de sa vaste garde-robe, elle se mit, avec sa verbosité et sa verdeur accoutumées, à exhaler son ressentiment aux oreilles de son mari :

— Je le lui *cords* bien, à cette belle *primbêche* ; tous ses fins atours ont été joliment saucés, va ! Elle

n'osera plus tant faire sa mijaurée. Fichue *pouine !* Elle me buvait le sang, avant déjeûner. Je *te* lui aurais bien flanqué un soufflet.

— Est-elle toujours aussi *risolette ?* demanda le mari.

— Ah ! bien oui ! Faudrait voir sa mine ! Tu peux compter qu'elle a eu un pied de nez. Il ne faut pourtant pas la laisser grelotter trop longtemps, ajouta la bonne âme, sans ça elle pourrait ramasser du mal. On est des bons chrétiens, tout de même. Il ne faut pas trop garder rancune. Je vais lui porter de quoi se rechanger. Mes robes sont la moitié trop grosses pour elle. Ça va faire *une* fameuse fantôme. Ce sera comme la *chauchevieille* de Noël.

— Tu pourras la poster au bord du champ d'avoine pour épouvanter les moineaux, répliqua le mari.

Quand elle se vit dans cet accoutrement grotesque, Victorine refusa de faire un pas hors de la maison. Elle ne voulut pas même descendre au jardin. La seule ressource contre l'ennui qu'elle put trouver à l'auberge, fut un volume de contes de fées. Elle en fut donc réduite à lire l'*Oiseau bleu* tandis que Mme Derval allait explorer les bois des environs.

Dans l'après-midi, Victorine put reprendre ses habits, qui avaient été séchés et repassés. Elle consentit alors à accompagner Mme Derval dans ses excursions.

Celle-ci achevait de rendre compte à Mme Bourget de l'emploi de sa journée, lorsque la bande joyeuse arriva comme une avalanche, par le rapide sentier de montagne.

On traversa la passerelle en bon ordre, et l'on prit à travers les prairies. Depuis que le Mont-Blanc avait trépassé, il s'était écoulé un quart d'heure à peine, et déjà le ciel avait complétement changé d'aspect. La crête noire du Jura se profilait sur une nappe d'ar-

gent fluide. Au couchant, le soleil avait laissé sur son passage une traînée d'ocre jaune qui allait s'affaiblissant vers le zénith, où dominait un bleu sombre. Du côté du nord, une zone de jaune de Naples, durement coupée par la ligne horizontale et rigide d'une muraille de rochers, se fondait avec l'azur et produisait des tons vert de mer. A l'orient et au midi, s'étendait une draperie d'un pâle indigo, une tenture grisâtre, sur laquelle flottaient de longues banderolles de crêpe, couleur de carmin.

L'herbe était déjà tout imprégnée de la rosée du soir. On allait à la file dans l'étroit sentier. Aucuns commençaient à se plaindre de la fatigue et marchaient en clopinant. Tous furent contents d'arriver à l'auberge.

L'hôtesse attendait son monde depuis longtemps. Elle avait préparé un copieux festin villageois. Des pyramides de *merveilles* dorées, saupoudrées de sucre finement pilé, des plats de *bricelets* minces et croquants, deux immenses gâteaux aux groseilles rouges, mesurant chacun sept à huit pieds de circonférence, des fraises de bois, du beurre frais, de beaux rayons de miel et un jambon prodigieux, étaient symétriquement disposés sur la longue table de la salle d'auberge.

Quand on revient de la montagne, personne ne fait fine bouche; aussi les convives ne dédaignèrent-ils aucune des rustiques friandises qui couvraient la table avec tant de profusion. Les gros pots ventrus, pleins de lait jusqu'aux bords, et les deux cafetières d'un aspect monumental, circulaient sans cesse.

M. Roussillon déclara que l'une des cafetières représentait le dôme de Cologne et l'autre la cathédrale de Strasbourg. Aussi, quand les dames furent servies de café, on entendit les jeunes gens, mis en verve par

la course, crier les uns aux autres, des deux bouts de la table : « Par ici le dôme de Cologne ! A moi le clocher de Strasbourg ! »

Mme de Sorbes riait comme les autres : on était à l'auberge et non à un souper de cérémonie. Il était permis de mettre de côté l'étiquette et de faire un peu de bruit.

Le retour aux Ravines fut très calme, presque silencieux. Les chars à échelles couraient à la lueur des étoiles. Le joyeux tintement des grelots et les concerts des grenouilles, tout le long des fossés, berçaient les rêveries des touristes, qui se retraçaient les impressions de la journée. Victorine elle-même se taisait. Elle était encore accablée sous le poids de son humiliation. L'air était souple, balsamique, plein de caresses et d'ineffables soupirs. Gaston fredonnait par moments la romance de Lalla-Rook :

O nuit d'amour, ô nuit parfumée !

Devant la grille des Ravines, stationnaient des voitures qui devaient conduire à leurs demeures respectives, les personnes dont se composait la société.

M. de Montalban, en prenant congé de ses invités, serra la main à tous, réservant Natalie pour la fin. Il voulait emporter intacte cette dernière impression pour la retrouver à travers les rêves du sommeil.

CHAPITRE XVII

> Aimer, être aimé, connaître les joies d'un amour partagé et le bonheur d'une union intime et tendre, c'est le vœu de la nature et l'irrésistible penchant de tout mortel. Ce penchant, nul ne le trompe sans se dépraver; nul n'entreprend de le refouler, de le vaincre sans se vouer à un long supplice dont l'âge amortit la souffrance mais dont la mort seule est le terme.
>
> R. TOPFFER.

Si Gérard eût cédé à l'impétuosité de ses sentiments, il eût adressé, dès le lendemain, à Mme Bourget, la demande formelle de la main de Natalie. Mais il craignait que Mme de Sorbes, sa seconde mère, pour laquelle il avait beaucoup de déférence, ne l'accusât de précipitation. Il n'était pas bien sûr, d'ailleurs, qu'elle approuverait ce mariage : elle le considèrerait peut-être comme une mésalliance. Il fallait la gagner, user de prudence, attendre encore.— Et si, tandis que je temporise, si un autre allait me supplanter ! se disait avec agitation le jeune homme. Non ! non ! c'est impossible ! chassons cette crainte chimérique ! Je crois que *son* cœur est tout à moi... J'en suis presque sûr ! ajouta-t-il avec transport. Ces regards, ces inflexions émues, *son* trouble lorsqu'*elle* a pansé ma blessure, et surtout la façon dont elle m'abandonnait sa main dans la grotte, tout me prouve que je ne lui suis pas indifférent. Ah ! ce précieux lam-

beau de batiste! dit-il en portant à ses lèvres le chiffon qui avait enveloppé son doigt. Je le garderai sur mon cœur jusqu'au jour où Natalie sera mienne!

Deux semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles Gérard rencontra Mlle Sibert tantôt à la promenade, tantôt en ville, chez l'une ou l'autre de leurs connaissances.

Un soir, elle assistait avec Mme Bourget à un spectacle assez rare dans la petite ville de X. On faisait partir des feux d'artifice au bord du lac.

Mme de Sorbes se trouvait aussi à cette fête en compagnie de son neveu. Elle se rapprocha avec empressement des dames du Bois-Noir et fit à Natalie un accueil des plus aimables : — Décidément, se dit Gérard avec joie, ma tante se connaît en perles fines. Son âme est élevée, remplie de bonté. Elle recherche, elle aime ceux qui lui ressemblent. Ne craignons rien, elle appréciera mon joyau!

Le lendemain, M. de Montalban reçut un avis d'un de ses correspondants, qui le priait de se rendre à Paris sans délai pour une affaire importante : — Je serai peut-être absent plusieurs semaines, se dit-il. Je ne puis m'éloigner sans savoir positivement si Natalie m'est favorable, sans avoir obtenu la permission de lui écrire. Il n'y a pas une minute à perdre. Je vais me déclarer.

Prenant son courage à deux mains, il écrivit à Mme de Sorbes pour lui faire part de son grand projet matrimonial, et de l'affaire pressante qui nécessitait son départ. La réponse ne se fit pas attendre. Mme de Sorbes envoya immédiatement à son neveu une missive très affectueuse, par laquelle elle lui donnait toute son approbation : — Mlle Sibert est la jeune personne la plus distinguée que j'aie jamais connue, disait-elle en terminant. Elle fera honneur à votre nom, mon ami. Je serai heureuse et fière de l'appeler ma nièce.

En lisant cette bonne lettre, Gérard eût voulu se jeter aux pieds de la noble femme et lui baiser les mains.

— Maintenant, le pas décisif! se dit-il.

Il écrivit à Mme Bourget dans les termes les plus respectueux et les plus pathétiques, pour solliciter la main de Natalie. Il annonçait en même temps son départ précipité, et ajoutait qu'il se rendrait au Bois-Noir avant la fin de la journée, pour savoir s'il pourrait emporter quelque espérance.

La vieille dame, qui n'était rien moins qu'habituée au langage du cœur, fit plus d'une exclamation en parcourant ces lignes d'un style si touchant :

— Bon! dit-elle enfin, avec une légère nuance d'ironie, un homme à grands sentiments! C'est justement ce qu'il lui faut à cette tête montée. Heureusement qu'il est riche! Sans cela, je me moquerais bien de toutes ces belles protestations de tendresse et de dévouement. Nous verrons si ces deux jeunes fous chanteront longtemps sur le même ton. Mais elle, — est-ce qu'elle l'aime? J'en doute beaucoup. Elle est si réservée en sa présence. Elle ne parle jamais de lui. Nous allons savoir tout de suite à quoi nous en tenir.

Elle sonna et demanda sa nièce.

Lorsque la jeune fille parut :

— Natalie, dit Mme Bourget de sa voix tranquille et monotone, comme s'il se fût agi de parler pot-au-feu, lessive ou jardinage, Natalie, voici une lettre de M. de Montalban. Il demande ta main. J'espère que tu ne feras pas la sottise de refuser un si brillant parti. Tu serais une insensée. Lors même que tu n'aurais pas pour lui une préférence décidée, il suffit pour l'épouser que tu ne le trouves pas désagréable. Beaucoup de jeunes demoiselles seraient heureuses de l'accepter uniquement pour son titre et sa fortune.

D'une main fébrile, Natalie se retenait à la table sur laquelle la lettre se trouvait ouverte. Elle chancelait... tout tournait autour d'elle ! Pâle, éperdue, elle se jeta dans les bras de Mme Bourget, et cachant son visage sur l'épaule de la vieille dame : — Ah ! chère tante, dit-elle d'une voix étouffée, je ne l'aime que trop ! Puis, elle embrassa à plusieurs reprises Mme Bourget, prit la lettre et s'enfuit dans sa chambre où elle s'enferma à double tour.

— Petite sournoise ! dit Mme Bourget. Qui se serait douté de cela ? Elle était toujours si sérieuse. Elle ne riait pas avec lui comme le font les autres jeunes filles avec les messieurs qui leur plaisent. Chaque fois que je parlais de lui, elle détournait la conversation. Bien ! bien ! Je vois que nous aurons une noce après tout. Elle s'est montrée si difficile que je m'attendais à la voir rester fille.

Le soir de ce même jour, vers six heures, Gérard était introduit dans le salon du Bois-Noir. Mme Bourget s'y trouvait seule. Celle-ci, d'habitude si phlegmatique, le reçut d'une manière fort encourageante. Elle sut se montrer affable. Après les premiers compliments :

— Ma nièce vous aime. Elle me l'a avoué ce matin, dit-elle. Allez, mon cher monsieur, allez vous expliquer avec elle. Vous la trouverez là-bas, dans le bois de sapins. Elle est allée s'établir avec un livre sur son banc favori, au bout de la grande allée.

Mais Natalie ne lisait pas. Comment aurait-elle pu lire ?... Trop agitée pour rester en place, elle se promenait dans l'allée sombre, attendant avec des sentiments impossibles à décrire l'arrivée de M. de Montalban. Son beau rêve allait donc s'accomplir ! Elle ne pouvait croire à tant de bonheur. Il lui semblait être le jouet d'une illusion.

Au bruit des pas de Gérard, qui s'avançait derrière

elle, elle se retourna... — C'est lui! dit-elle. — Il lui sembla que son cœur allait éclater. Elle fit quelques pas à sa rencontre, mais elle n'eut pas la force d'articuler une seule parole. Elle lui tendit sa main tremblante. Il la porta à ses lèvres avec dévotion... Lui aussi se taisait. Son cœur était trop plein. Quelles paroles auraient pu rendre ce qu'il éprouvait? Ils cheminèrent quelques instants en silence, se tenant par la main. Ils s'approchaient du banc de chêne où Natalie conduisait Gérard. A la fin, d'une voix qui trahissait ses sentiments tumultueux :

— Vous allez nous quitter ! dit-elle.

Il ne répondit pas, il s'arrêta tout à coup. Et, attachant ses yeux sur les siens comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de son âme : — Natalie ! s'écria-t-il avec l'accent de la passion, Natalie !...

Par une impulsion soudaine, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Il l'étreignit avec force et la garda longtemps ainsi, pressée sur sa poitrine. Ils s'assirent sur le banc rustique, et de nouveau, se tenant étroitement embrassés, les lèvres collées aux lèvres, ils semblaient vouloir épuiser d'un seul trait la coupe profonde; la coupe délirante de l'amour !... Leurs âmes se confondaient. Dans leur ivresse, ils n'avaient plus aucune idée, aucune perception distincte, excepté cette bienheureuse certitude qui remplissait leurs cœurs : « Elle est à moi !... Il est à moi !... Nous sommes *un !...* »

Les larmes de Natalie coulaient doucement... Larmes extatiques ! Gérard les buvait avec avidité, sur ses paupières, sur ses joues... Puis elle cacha son visage sur le sein de son bien-aimé, et il serait difficile de dire combien de temps ils restèrent ainsi, oubliant tout, tout excepté leur amour...

— Gérard ! dit enfin Natalie, (c'était la première fois

qu'elle prononçait son nom, et le son de sa voix toucha son ami au plus doux endroit du cœur), dès notre première rencontre, tu m'as irrésistiblement attirée à toi. Mon âme est liée à la tienne pour l'éternité ! Personne dans l'univers entier, personne ne t'aimera comme moi ! dit-elle avec un redoublement de passion et comme si elle eût voulu défier des milliers d'esprits invisibles de le lui enlever jamais. Mon amour t'accompagnera sans cesse. Mais toi, *toi*, mon bien-aimé, m'aimeras-tu toujours ?...

Il lui répondit en imprimant sur ses lèvres un ardent baiser, et en la serrant de nouveau contre son sein.

— *Ma* fiancée !... dit-il avec exaltation. Ma fiancée ! ma fiancée ! !... Est-ce bien vrai ? Dis-moi que je n'ai pas le délire !

Ce fut le tour de Natalie de répondre par un baiser.

— Il faut que je parte demain, dit-il, mais bientôt je reviendrai et tu seras mienne ! Rien ne nous séparera désormais. Tu seras mienne, ô ma Natalie ! Toute à moi ! Pour toujours ! Tu seras mon soleil, ma joie, ma vie ! Nous ferons descendre le ciel sur la terre !

— Ah ! mon précieux ami, répondit-elle, garde-moi toujours une grande place dans ton cœur ! Si tu pouvais m'oublier, je mourrais...

Que de protestations, que de promesses n'échangèrent-ils pas ? Ils ne pouvaient se lasser de se regarder, de se répéter combien ils s'aimaient !

Toute gêne avait disparu entr'eux. Ils se parlaient avec le même abandon, la même confiance que s'ils s'étaient toujours connus. Les grandes effusions ont ce résultat. Ce tourbillon de passion qui les avait enveloppés soudain, avait entièrement fondu leurs deux âmes, en avait fait un tout harmonique. Depuis cette première étreinte, si impétueuse, si ardente, ils

s'étaient tutoyés tout naturellement, sans le moindre embarras. C'est le propre des sentiments extrêmes de faire disparaître toute hésitation : « Le parfait amour bannit la crainte. »

La scène qui venait de se passer n'était que la suite, ou si l'on veut, la réalisation de bien des scènes antérieures qui avaient eu pour unique théâtre l'imagination des deux jeunes gens. Dans ces longs soliloques, dans ces allocutions passionnées qu'ils s'adressent *in petto,* les amoureux ne manquent jamais de se tutoyer : il est donc bien naturel que ce tutoiement intime se glisse tout à coup dans leurs entretiens, lorsqu'il leur est permis de se parler en réalité aussi librement qu'ils l'ont fait en rêve.

Le soleil se couchait et laissait filtrer à travers les sapins, ici de minces rayons, là d'éclatantes gerbes d'or. Les deux fiancés se levèrent, et, appuyés au bras l'un de l'autre, s'en allèrent errer le long du sentier qui suivait le ruisseau, coulant sous des aulnes et des bouleaux, tout au bas de la sapinière. Les arbres s'inclinaient doucement sur leur passage et murmuraient une bénédiction ; le ruisseau gazouillait un chant de paix et de bonheur ; les fleurs exhalaient leurs plus suaves encens ; et les petits oiseaux, de buisson en buisson, répétaient leurs notes les plus caressantes. La nature entière semblait attendrie : elle s'associait mystérieusement à la joie ineffable de ces deux êtres privilégiés.

Oui, — *privilégiés* entre des millions de leurs semblables ! Elles sont rares les âmes poétiques et passionnées, les âmes qui savent aimer avec enthousiasme ; et rarement, rarement elles peuvent s'unir... Presque toujours, d'insurmontables obstacles les séparent : des barrières plus hautes que l'Hymalaya, des abîmes plus profonds que l'Océan. Elles se ren-

contrent, elles se reconnaissent, — et le sort les entraîne au loin. Dans ce monde, où la vie est une lutte continuelle, souvent un long étouffement, la félicité parfaite ne se révèle à nous que par éclairs, afin que nous en ayons l'intuition et que nous la cherchions plus haut.

Gérard quitta le Bois-Noir à la nuit tombante, emportant la promesse de recevoir chaque jour quelques lignes de sa fiancée. A son retour aux Ravines, il trouva Franel qui l'attendait.

— Qu'as-tu donc? lui dit, en l'examinant, le géologue. Quelle transfiguration! Quelle irradiation! Tu sembles couronné d'une auréole! On serait tenté, ce soir, de t'appeler *saint Gérard!...* Ah! je devine... Tu l'as demandée! Tu l'as obtenue! Heureux mortel! dit-il en embrassant son ami. Sais-tu bien que j'aurais eu grande envie par moments de te la disputer? Mais, j'y aurais perdu ma peine. Elle n'aurait rien voulu de moi. C'était bien toi qu'il lui fallait. Vous êtes de la même trempe: deux rêveurs, deux amants de l'idéal!

En parlant ainsi, il avait presque des larmes dans la voix. Gérard l'embrassa avec feu :

— Cher et bon garçon! lui dit-il, tu trouveras aussi une épouse digne de ton cœur d'or.

Il se mit alors à lui expliquer pour quel motif il devait partir le lendemain, et Franel l'aida dans ses préparatifs de voyage.

CHAPITRE XVIII

Le cœur de l'homme est rusé et désespérément malin.
(Ste-Ecriture.)

Bientôt toute la ville de X. sut que Mlle Sibert était fiancée à M. de Montalban. Non point qu'on eût encore envoyé des billets de faire part; mais Mme Bourget n'avait pu s'empêcher de divulguer en confidence cette grande nouvelle à ses bonnes amies, qui l'avaient répétée aussi en confidence à leurs amies intimes. Ainsi, de confidence en confidence et d'amie en amie, comme dans la fable de La Fontaine, le secret avait fait le tour de la ville.

Et Victorine, qu'en disait-elle? En apprenant son écrasante défaite, elle devint, non point pâle de douleur, mais verte de dépit. Que lui importait d'avoir perdu M. de Montalban? Elle n'en voulait qu'à sa fortune. Pour exhaler sa bile, elle écrivit à une amie de pension la lettre suivante :

« 3 août 18...

« J'enrage, ma chère Clotilde ! Le croirais-tu ? Ma bête noire, cette affreuse Natalie Sibert, vient de m'enlever l'une de mes plus brillantes conquêtes ! C'est un grand blondin, très sentimental, un cœur de *cire*, en un mot. Ne va pas croire que je m'étais

amourachée de lui. Je ne suis pas si sotte. Mais il est riche, il a un nom aristocratique, sa famille est la première de la contrée environnante ; c'est donc une belle proie qui m'échappe. Il était tout à moi ; il était pour ainsi dire à mes pieds ; j'étais sûre de lui, quand cette hideuse singesse s'est avisée de l'attirer dans ses filets avec ses grands airs de muse tragique. Faut-il qu'il soit bête ! Une fille qui n'a pas une saillie, qui ne sait pas rire et qui est noire à faire peur !... Comment peut-on seulement regarder une personne aussi laide? — Cette niaise est folle de lui. Elle l'aime tout de bon. Aussi je vais la faire sécher de dépit. Je ne m'appelle plus *Finette*, si je ne réussis pas, quand ils seront mariés, à ramener à mes pieds ce grand dadais. Il est assez changeant, je l'ai bien remarqué. Tu verras si je ne saurai par reprendre sur lui tout mon empire. Mes sourires le subjuguaient, mes saillies l'avaient complètement ébloui ; il subissait mon attraction ; il me recherchait sans cesse. Maintenant, il ne rêve que grande passion, amour sérieux et autres balivernes. Nous allons bientôt le déniaiser, le guérir de sa sottise ! — Cette Natalie m'a toujours fait horreur. Je n'ai jamais pu la souffrir ! Te souviens-tu, à la pension, quels airs de supériorité elle se mêlait de prendre avec nous ? avec qu'elle froideur dédaigneuse elle accueillait mes plus pétillants lazzis ? Elle se croyait sans doute un phénix, parce que, aux concours, elle avait les premiers prix. J'aurais bien pu rivaliser avec elle et la surpasser même, si j'eusse voulu m'en donner la peine. Mais, je n'ai jamais jauni sur les bouquins. Je craignais trop de devenir pédante. Cela vieillit une femme. Tu étais aussi de cet avis. Qu'avons-nous besoin de science, de culture intellectuelle et de tout ce fatras dont on voulait nous bourrer la tête ? Toi et moi, nous serons toujours sûres de régner par nos

charmes personnels, par nos toilettes distinguées et notre brillante gaieté. — Cette Natalie est si simple, si neuve, elle comprend si peu le monde, qu'elle s'habille toujours comme une nonne, même depuis que M. de Montalban lui fait la cour. Les préoccupations de la toilette sont sans doute au-dessous d'une nature aussi sublime. Quelle imbécile! Elle croit apparemment qu'une femme est sûre de plaire par une conversation lettrée, par des airs penchés, un grand étalage de sentiments, et autres fadaises. Elle connaît peu les hommes, ma chère. Ils sont plus légers que cela, plus inconséquents, surtout. Le brillant, voilà ce qui les attire. Tout en blâmant la frivolité des femmes, leur amour pour la toilette, ils réservent leurs hommages les plus flatteurs pour celles qui déploient beaucoup de faste. Ils se laissent infailliblement subjuguer par une mise élégante, par de gais propos, des manières sémillantes, de la désinvolture, et une certaine impudence, une audace qui m'a toujours réussi. Ce Gérard (le fiancé de Natalie) est un homme bizarre, une exception; sans cela, il n'eût pas pris garde à une personne aussi insignifiante, aussi dépourvue d'agréments que cette pitoyable Sibert. — Nous verrons qui aura la victoire à la fin. Je veux que Natalie devienne folle ou qu'elle meure de consomption. Elle croit que son tourtereau va passer sa vie à roucouler autour d'elle. Il la laissera bientôt soupirer toute seule. Avant qu'il soit longtemps, elles lui paraîtront fades ces sucreries, ces billevesées sentimentales dont il est épris maintenant, et il cherchera des distractions ailleurs. Nous l'attirerons au bal, nous le ferons danser, et s'il danse..... s'il danse, ma foi! ce sera ville prise! Je ferai de lui ce que je voudrai. — En attendant, je ne manquerai pas de jeter mes filets à droite et à gauche. Il faut avoir plusieurs cordes à

son arc, et je suis, comme tu le sais, assez habile diplomate pour conduire deux ou trois intrigues à la fois. Il est temps de m'établir. Je vise au positif. Un de mes anciens beaux (riche aussi), que j'ai quelque peu rudoyé dernièrement, ne manquera pas de me revenir dès que je voudrai bien lui faire les yeux doux. Envoie-moi au plus vite lé *Journal des modes*. Je veux réformer et enrichir tout mon arsenal, rafraîchir, renouveler toutes mes toilettes. Comme je vais être dangereuse! Adieu, ma toute belle.

« Ta fidèle amie,

« VICTORINE. »

Natalie et Victorine avaient passé plusieurs années dans le même pensionnat sans s'être jamais rapprochées. Quoique Natalie se montrât bienveillante envers toutes ses compagnes, Victorine lui avait, dès le principe, témoigné une sourde hostilité, qui, par degrés, s'était changée en aversion. Il existera toujours un secret antagonisme entre les natures essentiellement positives et les natures poétiques: les cygnes et les canards ne sauraient naviguer de conserve. Les âmes grossières, rudement matérielles, détestent l'idéalisme, qu'elles traitent de chimère ; et les âmes d'artistes éprouvent de l'éloignement pour les esprits prosaïques. Les unes rampent continuellement, les yeux fixés à la glèbe terrestre, au corps qui en est formé, uniquement attentives à ses jouissances, à ses profits : « la prospérité et la gloire du corps, » telle est leur devise. Le corps n'est pas pour elles un *instrument*, un serviteur ; c'est leur *tout*. — Les autres, quoique soigneuses du serviteur, ne le mettent pas à la place de son maître. Les yeux tournés en haut vers le monde spirituel, elles recherchent avant tout la vie de l'âme, les jouissances de l'esprit et du sentiment.

Victorine n'appréciait que la beauté physique. Natalie aimait par dessus tout la beauté intellectuelle et morale. Elle préférait infiniment un visage irrégulier réflétant la bonté et l'intelligence, aux traits les plus corrects, mais dépourvus d'âme.

Natalie admirait avec joie, avec transport, tout ce qui lui paraissait beau, excellent. Victorine, comme une chèvre qui va partout mordillant les boutons de fleurs, dénigrait sans cesse. Savoir tourner toutes choses en ridicule, était, à ses yeux, le cachet d'un esprit supérieur. Mais les intelligences créatrices, savent que cette ironie perpétuelle, est le vrai cachet de l'impuissance.

Avec sa froïde impassibilité, son extrême sécheresse, Victorine était toujours maîtresse de ses impressions, qu'elle savait, du reste, cacher habilement. Natalie, nature de feu, laissait voir sur son visage tous les mouvements de son cœur et de sa pensée.

Victorine ne connaissait guère les larmes. Le désappointement, le dépit, la colère, ou la douleur physique, lui avaient parfois arraché des pleurs ; mais elle n'avait jamais pleuré sur les souffrances des autres : par certains côtés, son cœur était invulnérable, puisqu'elle était incapable d'aimer. Elle ne savait que haïr. Comédienne consommée, elle avait la faculté d'appeler à son secours des larmes artificielles, des larmes de crocodile, comme moyen de persuasion, surtout quand elle voulait captiver un cœur impressionnable ; mais des larmes de tendresse n'avaient jamais débordé de ses paupières. Riant, sautillant, elle traversait la vie comme une fête. Rien n'aurait pu altérer sa gaieté, sinon la perte de sa beauté ou de sa fortune. — A la moindre émotion, les yeux de Natalie se remplissaient de larmes d'attendrissement, ce qui avait souvent excité les sarcasmes de son ennemie. Celle-ci, on s'en

souvient, l'accusait de ne savoir pas rire. Mais si Natalie savait sympathiser, pleurer avec ceux qui pleurent, elle savait rire aussi. Non pas de ce rire sec et moqueur, de ce ricanement satanique, qui avait valu à Mlle Clinquant, au pensionnat de G., le surnom de Méphistophélès, ce dont elle tirait gloire. Le rire de Natalie, rire harmonieux, plein de bonne humeur, était comme un épanouissement de l'âme. Chacun s'y associait franchement : il ne laissait jamais une épine au fond du cœur. Si Natalie avait parfois accueilli avec froideur ou même avec mépris les calembours, les lazzis de Victorine, c'est que les traits d'esprit de cette dernière étaient le plus souvent empreints de méchanceté, ou de la plus choquante indélicatesse.

Enfin, ce qui achevait le contraste entre ces deux caractères, c'était l'indifférence de Natalie pour la parure, son indépendance à l'égard de la mode.

Mlle Clinquant vivait uniquement pour la toilette. C'était sa préoccupation constante, le but, la fin de son existence. Quand on lui reprochait sa monomanie :

— Mais, répondait-elle, c'est le sentiment du beau qui me dirige. — Ce soi-disant sentiment du beau ne l'empêchait pas d'adopter avec empressement les modes les plus absurdes, les plus disgracieuses, uniquement parce que c'était la livrée du monde *fashionable*. En fait d'ornements ridicules, elle aurait pu rivaliser avec sa majesté othaïtienne, la reine Pomaré. S'il eût été de bon ton de se raser la tête, ou si les femmes du demi-monde parisien eussent amené la mode de porter un large anneau passé dans le cartilage du nez, Victorine eût immédiatement imité ces hideuses extravagances.

Sans cesse, elle visait aux toilettes à grand fracas. Elle avait toujours l'air de ces femmes qui battent la grosse caisse pour trouver un mari, ou pour rassem-

bler autour d'elles une foule de niais admirateurs. Elle faisait ces toilettes tapageuses pour accaparer un parti riche, et elle cherchait un riche parti afin de pouvoir toute sa vie continuer à faire de coûteuses et abasourdissantes toilettes. — Ce n'est pas d'après ce que l'on *a*, c'est d'après ce qu'on *paraît avoir*, qu'on vous assigne votre rang dans le monde, disait Victorine. L'aristocratie de l'argent, ou plutôt l'*aristocratie des habits*, c'était, à ses yeux, la première de toutes. Elle avait sur ce sujet de véritables idées de femme de chambre : — *C'est la toilette qui fait une dame*, affirmait-elle. — A ce compte, aurait-on pu lui répondre, les lorettes de Longchamp, les courtisanes de Paris, sont les plus grandes dames du monde !

Paraître riche, éclipser toutes les autres femmes par l'ostentation de sa mise, telle était la plus haute ambition de Victorine. Sa garde-robe semblait appartenir à une reine de théâtre ; et, sur sa table de toilette, le fard, la poudre de riz, avaient leur place parmi les flacons d'essences et les pommades de tous genres.

L'amour de la toilette est un signe certain d'infériorité intellectuelle. Les esclaves de la mode sont, en général, des créatures parfaitement nulles. Quand elles ont l'esprit vif, brillant, c'est à coup sûr un esprit frivole, superficiel, incapable d'élévation. La poupée jase, elle rit, elle décoche des épigrammes ; mais elle ne *pense* pas. Elle répète des lieux-communs, s'approprie les idées qui circulent autour d'elle, adopte sans examen les maximes toutes faites, se conforme aux usages réputés de bon ton ; mais elle n'a aucune idée à elle, aucun principe qui lui appartienne en propre. Elle n'impose pas ses opinions, puisqu'elle n'en a pas ; elle subit celles de la foule. On, tel est le maître qu'elle révère : elle a toujours

les yeux sur lui ; elle le copie en tout. — Que fait-*on ?* Que dira-t-*on ?* — Sans lui, elle ne saurait faire un pas.

Voilà pour son esprit. Quant à son cœur, ne le cherchez pas, ce serait peine perdue : la nature l'a exemptée de cet organe incommode, de cet organe sensitif par lequel on souffre tant ! C'est pourquoi le rire éclate si facile, si intarissable sur ses lèvres moqueuses. — Qu'elle est aimable ! Quelle humeur charmante ! diront les personnes qui ne la voient qu'en société, et qui ne s'aperçoivent pas, les simples âmes, que ces joyeuses fusées pétillent le plus souvent à leurs dépens, et, qu'au foyer domestique, l'hilarité, les séduisants sourires font place à l'aigreur, aux procédés odieux, aux paroles acerbes et insultantes d'une mégère.

Non ! non ! N'attendez jamais rien de bon d'une femme qui aime la toilette. C'est une oie, une poupée maniérée, prétentieuse, insipide, ou bien, — c'est un diable incarné !

Une femme de la trempe de Victorine ne donne pas même un baiser à un petit enfant, sans avoir pour cela quelque mobile égoïste. Si vous lui voyez faire une action louable, ne vous y trompez pas : ce n'est que par intérêt. Pour parvenir à ses fins, Victorine était capable de toutes les bassesses, de toutes les noirceurs. Si elle n'eût été retenue par la crainte du châtiment, elle n'eût pas même reculé devant le crime.

« Le cœur humain est mauvais, » dit la Ste-Ecriture : elle dit cela de tous les enfants d'Adam, sans exception. Tous sont gangrenés par le péché. Mais, en dehors de l'influence de la grâce, beaucoup d'âmes ont conservé de belles traces de leur céleste origine ; tandis que d'autres sont entièrement perverties. Or, aucun être n'est aussi pervers qu'une femme légère. Elle

n'a ni sentiment, ni réflexion : elle fait le mal de gaieté de cœur et sans remords.

Victorine Clinquant, placée au milieu du même entourage qu'une Lucrèce Borgia, eût égalé en infamie et en scélératesse, l'abominable fille d'Alexandre VI.

CHAPITRE XIX

> Did not all the blood of my heart
> Leap to meet thee, leap to meet thee!
> LONGFELLOW.

Des jours d'enchantement étaient venus pour Natalie. Une expression de félicité profonde embellissait son noble visage. Sous leurs longs cils noirs, ses yeux s'humectaient souvent de larmes délicieuses. Ses paupières, presque continuellement baissées, semblaient vouloir cacher le bonheur immense qui remplissait son âme, le dérober à tous les regards. Comme la colombe étend sur son nid ses frémissantes ailes, ainsi la jeune fille cherchait à voiler le trésor de son cœur. Mais tout la trahissait : son air recueilli, un redoublement de bienveillance envers chacun, le son de sa voix, plus grave, plus pénétrante ; tout en elle, à son insu, disait : — J'aime et je suis aimée !

Une force nouvelle, une vie intense, exubérante, émanait de tout son être. Elle se sentait portée sur des ailes d'aigle et capable de transporter des montagnes. Sans effort, comme par magie, tout lui réussissait. Elle vivait, elle se mouvait dans une sphère supérieure, dans un monde lumineux de joie et de paix. Elle parlait peu et recherchait sans cesse la soli-

tude, pour mettre son âme en communion plus intime avec celle de son fiancé.

Bien différente était Victorine, lorsqu'elle se croyait aimée de M. de Montalban. Un redoublement de pétulance et de malice, des regards plus hautains, plus insolents, un ton dédaigneux en s'adressant aux autres jeunes personnes, plus d'effronterie dans toutes ses allures, une joie vulgaire qui éclatait dans ses yeux durs; ces indices annonçaient qu'elle se croyait sûre de sa conquête. Par sa grossière personnalité, elle rappelait l'arrogante Athénaïs de Montespan, d'odieuse mémoire. Les brillants sourires dont elle enveloppait Gérard, loin d'être des rayons d'amour, n'étaient que les éclairs de l'égoïsme satisfait. En un mot, chez Victorine, ce nouveau flot de vie, c'était le triomphe de la vanité. Chez Natalie, c'était l'apaisement, le complet épanouissement d'un cœur dévoué, dont la tendresse est payée de retour.

Chaque jour apportait à Mlle Sibert une lettre ardemment souhaitée. Aussitôt qu'elle l'avait reçue des mains de Fanchette, elle courait s'enfermer dans sa retraite, auprès du portrait de sa mère, avec la chère missive. Elle la dépliait convulsivement, et couvrait de baisers ces pages tout imprégnées des effluves magnétiques de celui qu'elle adorait. Fiévreusement, elle parcourait la feuille d'un bout à l'autre. Puis, elle recommençait ; elle en savourait chaque ligne, chaque mot, la relisait vingt fois ; et, par moments, s'arrêtait rêveuse, croyant entendre ce timbre de voix qui avait si souvent précipité les battements de son cœur. — Puis, une nuée de pensées et de sentiments inexprimables montait, montait en elle et la forçait de saisir sa plume. Alors, elle s'asseyait à son pupitre pour répondre à son ami. Dans ces pages toutes palpitantes de passion qu'elle adressait à Gérard, son cœur s'é-

panchait à flots pressés : il était intarissable. C'était comme une source longtemps comprimée dont les eaux abondantes ont enfin trouvé une issue.

Une dizaine de jours après son départ, M. de Montalban écrivit à Natalie une lettre fort angoissée, dans laquelle il lui confiait qu'il venait de perdre plus de la moitié de sa fortune, par la faillite d'un manufacturier français, auquel il avait prêté des sommes considérables. Cette catastrophe, dont son correspondant de Paris avait soupçonné l'approche, et qu'il eût voulu conjurer, était maintenant un fait accompli, un mal sans remède. Gérard terminait en disant qu'il allait se trouver dans la médiocrité, dans un état voisin de la gêne, et que, n'étant pas assez égoïste pour vouloir associer sa fiancée à cette existence précaire, il lui rendait, en pleurant, la foi qu'elle lui avait engagée.

« Est-ce bien à moi, mon ami, lui répondit Natalie, à moi que tu adresses ces lignes cruelles? — Quoi! parce qu'un malheur te frappe, tu me crois capable de t'abandonner!... Je te quitterais parce que tu n'es plus riche! Oh! Gérard, Gérard, tu peux douter de moi!... tu peux me méconnaître à ce point! Ta lettre m'a percé le cœur. Ne sais-tu pas que tu es mon souverain bien? que, sans toi, tout m'est indifférent. Je t'abandonnerais dans l'adversité? Ah! tu m'es mille fois plus cher encore parce que tu souffres! Mais pourquoi t'affliger pour si peu de chose? N'ai-je pas assez de fortune pour deux? Et, si nous étions ruinés l'un et l'autre, ne nous reste-t-il pas la plus grande, la plus précieuse de toutes les richesses, — notre amour? Qu'avons-nous besoin des raffinements du luxe? Je travaillerais pour toi nuit et jour, je mendierais pour toi s'il le fallait! N'avons-nous pas la jeunesse, la force, la santé? Avec cela, en travaillant, on ne manque jamais du nécessaire. Et le travail ennoblit : il donne de la joie. Oh!

non, mon cher Gérard, ne regrette pas à cause de moi ces biens matériels que tu as perdus : aussi longtemps que je possèderai ton amour, je serai la plus riche femme du monde. Ton cœur est le seul trésor que j'ambitionne. Je voudrais le posséder tout entier et pour toujours. Aucune puissance, rien au monde ne pourra me détacher, m'éloigner de toi. Tu es ma vie. Loin de toi, je mourrais. — Avec toi je veux partager la bonne et la mauvaise fortune. Fusses-tu exilé au milieu des déserts de glace de la zone polaire, je préfèrerais ton sourire au soleil des plus riantes contrées. Même si tu devenais lépreux, si tu devenais, comme Lazare, un objet de dégoût, je voudrais partager, adoucir tes souffrances, mêler toute ma vie, toute mon âme à la tienne ! Je te suivrais jusqu'aux plus profonds abîmes de l'infortune !... Je te suivrais jusqu'en enfer... car, le ciel sans toi, ne serait pas le ciel pour moi ! — Mais, je m'égare... que parlé-je de l'enfer, quand les effluves d'or du paradis ceignent nos deux têtes d'une glorieuse auréole ! Ah ! mon bien-aimé, jouissons pleinement de notre bonheur ! Ne le gâtons pas par de vains regrets pour des biens superflus. Ecris-moi vite que tu es consolé, et que bientôt, bientôt tu reviendras m'entourer de tes bras, me presser sur ton cœur. Ton cœur, ton noble cœur, c'est là mon univers ! Laisse-moi le répéter, je voudrais le remplir tout entier comme tu remplis tout le mien ! Dans ton cœur, c'est là que je veux vivre à jamais ! C'est mon refuge, mon doux abri. Ah ! reviens bientôt me dire qu'il est tout à moi ! »

Il revint en effet. Il n'y tenait plus. Son agent était un parfait honnête homme, et un habile homme ; aussi, M. de Montalban s'en remit à lui pour débrouiller mainte affaire épineuse, qui demandait du temps et des démarches multipliées. Plus tard, quand tout fut mis au clair, le neveu de Mme de Sorbes se trouva être un

propriétaire assez aisé, mais non pas riche. Aussi, résolut-il de renvoyer son fermier, et de prendre lui-même la direction de son domaine.

Il arriva au Bois-Noir inopinément. Natalie, qui se trouvait près de la serre, occupée à tailler ses géraniums, entendant un bruit de pas grinçant sur le gravier, se retourna, et, apercevant cette saisissante apparition, ce cher absent qu'elle voyait sans cesse et qu'elle croyait bien loin, d'émotion, s'évanouit dans ses bras !... A force de baisers, il la fit revenir. C'était bien lui ! Il lui était rendu ! Quels transports ! Elle le contemplait, muette. Elle se repaissait de ses traits chéris ; elle semblait vouloir en saturer son âme !

Mme Bourget survint, et fut presqu'aussi surprise que Natalie de ce retour inattendu. Elle fit une cordiale réception à son futur neveu. Elle ignorait encore la catastrophe qui avait atteint Gérard dans sa fortune, Natalie ayant jugé superflu d'en instruire sa vieille parente. Si celle-ci l'eût appris, elle se fût abstenue de prodiguer ses sourires au fiancé appauvri.

C'était l'heure du goûter. On le prit sous les arbres de la terrasse ; et, pendant ce repas, M. de Montalban parla de hâter les préparatifs de la noce, afin de profiter du mois de septembre pour faire un tour en Italie. Mme Bourget l'approuva. Natalie avait un trousseau complet : il ne s'agissait que de publier les bans.

Mme Bourget parlait de faire de nombreuses invitations pour la célébration du mariage. Elle voulait une noce d'apparat. Natalie s'en défendit :

— Si vous tenez à un grand festin, veuillez nous dispenser d'y paraître, chère tante. Nous préférons, Gérard et moi, au sortir de l'église, nous mettre en route immédiatement pour l'Italie.

Mme Bourget qui était routinière, et pensait qu'une épousée ne saurait s'exempter de se donner en spec-

tacle à la foule des invités, fut très scandalisée de ce que sa nièce voulût s'insurger contre la coutume établie. A ses yeux, les usages reçus étaient des lois qu'on ne pouvait enfreindre sans être à bon droit taxé de folie, ou tout au moins d'originalité. Mais Natalie fut inébranlable. Son fiancé l'appuyant, Mme Bourget dut céder.

Quel usage vulgaire que celui d'obliger les nouveaux mariés à figurer au repas de noces ! L'âme toute pénétrée d'impressions sérieuses, au sortir de l'auguste cérémonie où ils viennent de se jurer devant Dieu une fidélité éternelle, les époux sont forcés de festiner, de se mêler à une foule curieuse et indiscrète qui les épie, leur adresse des compliments légers, des plaisanteries incongrues, et des discours plus ou moins avinés à la fin du repas. On les obsède, on les contraint de manger : on semble s'ingénier à les étourdir ; et, à force de fracas, à effacer les impressions solennelles qu'ils viennent de recevoir dans la maison de Dieu. Pour comble de trivialité, au sortir du temple et tout le temps que dure le festin, on tire des coups de fusil, on tire des pétards en signe de réjouissance. Cette coutume est digne des peuples sauvages. Est-ce les saintes joies du cœur qui se manifestent de cette manière ? Ces turbulentes démonstrations ne semblent-elles pas plutôt l'expression de sentiments grossiers ?

Que les parents, que les invités festoyent entr'eux, c'est bien. Mais laissez les nouveaux époux se dérober à la foule après la célébration du mariage, et commencer aussitôt leur vie à deux, emportant sur leurs fronts le souffle de l'Esprit céleste, que les prières du pasteur ont fait descendre sur eux.

Mme de Sorbes, qui vint le lendemain au Bois-Noir, approuva entièrement les fiancés. Toujours sympathique et bienveillante, elle comprenait leurs senti-

ments, elle s'associait cordialement à leur manière de voir. Ce n'était pas la première fois, assurément, qu'elle rendait visite à Natalie depuis que celle-ci était promise à Gérard de Montalban. Dès le lendemain des fiançailles, la bonne tante était venue exprimer à la jeune fille, non-seulement par des paroles, mais par les plus tendres caresses, combien elle était heureuse de la voir entrer dans sa famille. Ainsi accueillie, ainsi entourée des témoignages d'affection de cette excellente femme, l'orpheline jouissait sans nuage de l'amour de Gérard.

Pendant la quinzaine qui précéda le jour des noces, les tête-à-tête des jeunes gens furent souvent troublés, souvent interrompus par les visites de félicitation qui affluaient de toutes parts. Mais, quand venait la brune, c'était leur heure. Nul n'avait le droit de la leur disputer. Ensemble, ils s'en allaient au travers du bois de sapins, descendaient la colline par un chemin vert, entre deux haies de noisetiers et suivaient la rive du lac, tout le long des prairies bordées de peupliers, de saules et de bouleaux.

Dans leur promenade solitaire, la lune les accompagnait, et semblait leur dire par ses doux regards: — « Heureux fiancé, d'avoir trouvé un cœur si profond ! — Heureuse fiancée, de t'appuyer sur un bras si dévoué ! »

Et la brise chuchottait doucement avec les feuilles en les voyant passer. Et les ramiers, au milieu de la chêneraie, gémissaient encore en rêve : à moitié endormis, ils recommençaient leur plainte tendre et enrouée, comme s'ils eussent expiré d'amour !

CHAPITRE XX

> As unto the bow the cord is,
> So unto the man is woman...
> Useless each without the other.
>
> LONGFELLOW.

Il arriva enfin ce jour fortuné qui devait lier deux âmes si bien faites pour se comprendre. Comme Natalie était touchante sous sa couronne de fleurs d'oranger ! Pâle, attendrie, ses grands yeux noirs continuellement baissés sous son voile de mariée, elle s'avançait au travers de l'église. Elle croyait rêver. Elle-même ressemblait à un beau rêve. La jeune fille ne tremblait pas. Rien, dans son attitude, ne montrait qu'elle fût intimidée par la foule qui la suivait du regard. Elle ne voyait personne. Son âme était plus haut. — Gérard aussi, excitait l'admiration générale par la noblesse de son maintien, par l'expression de joie sérieuse, profonde, qui se réflétait sur sa belle physionomie.

Le pasteur, vénérable vieillard à cheveux blancs, adressa au jeune couple un discours plein d'onction, qui arracha des larmes à tous les assistants. Et, lorsque la bénédiction nuptiale eut été prononcée, quand la dernière prière eut appelé les faveurs divines sur les nouveaux époux, ceux-ci, au sortir du temple, retournèrent au Bois-Noir, où ils échangèrent leurs habits de noces contre un costume de voyage. Puis, ils prirent

congé des invités réunis au salon, embrassèrent leurs deux tantes, et une calèche les emporta rapidement à travers la campagne.

Ils voulaient être seuls avec leurs impressions en présence de la grande nature, seuls avec leur bonheur ! La journée était radieuse. Natalie, la tête appuyée sur l'épaule de son mari, suivait du regard les légers nuages qui flottaient le long des montagnes. D'un bras, M. de Montalban entourait sa jeune femme, qui, parfois, essuyait une larme. Ils ne parlaient guère, trop heureux de s'appuyer l'un à l'autre, et de sentir que rien ne pouvait les séparer désormais.

— Voilà des époux un peu trop éthérés ! dira plus d'un lecteur. Il paraît que dame nature les avait exemptés des vulgaires exigences de l'estomac. Ils partent ainsi pour un long voyage, sans avoir mis sous la dent le moindre petit lopin !

— Rassure-toi, lecteur positif. Ils avaient déjeûné. D'ailleurs, au fond de la calèche, dans le caisson, se trouvaient d'abondantes provisions de bouche. Mme Bourget y avait pourvu. Pâté, viandes froides et friandises, vins fins et fruits parfumés, rien n'y manquait.

Le jeune couple voulait se rendre à Lyon en voiture, et là, prendre le chemin de fer jusqu'à Marseille, pour entrer en Italie par la Corniche. A Lyon, le cocher devait reprendre seul la route de Suisse avec la calèche de M. de Montalban. De cette manière, les jeunes gens se ménageaient un doux tête-à-tête, et pouvaient se livrer sans contrainte aux effusions intimes.

On se trouve quelquefois en chemin de fer, et cela dans des wagons de première classe, où l'on pourrait attendre un meilleur ton, on se trouve, dis-je, avec des nouveaux mariés, des Américains, à coup sûr, qui s'embrassent effrontément par devant tout le monde !

Un voyageur français affirme aussi avoir vu sur un steamer des grands lacs du Saint-Laurent, certain jeune couple de Yankees, lesquels, au milieu d'une foule, mangeaient impudemment dans la bouche l'un de l'autre !...

L'argile dont les humains sont pétris varie beaucoup : elle comprend bien des pâtes différentes. Les uns sont faits de porcelaine fine ; ceux-ci, de faïence ; ceux-là, de terre commune. Assurément, les individus dont je viens de parler devaient être pétris de terre glaise.

Pendant trois semaines, tantôt Mme Bourget, tantôt Mme de Sorbes, reçurent des lettres qui témoignaient de l'enchantement du jeune couple. Natalie, dans son langage pittoresque, décrivait avec enthousiasme les splendeurs de la mer et du ciel italien. Elle parlait des prodiges de la végétation, des merveilles de l'art, qui, partout s'imposaient à son admiration. Elle dépeignait en teintes chaudes, et *con amore,* ces vieux monuments sur lesquels le lustre des souvenirs verse de poétiques reflets. Elle disait les ravissants concerts, qui, le soir, éclataient au milieu des jardins de myrtes et d'orangers, où circulait une foule offrant les types les plus caractérisés. Puis, elle cherchait à définir la fascination étrange, l'attraction mêlée de défiance qu'avait toujours exercée sur elle le peuple italien, ce peuple fantaisiste, ce peuple de chats, aux souples et prestes allures, à l'idiome cadencé et plein de chant :
— Les Italiens m'intéressent, disait-elle ; souvent je les admire, mais toujours je m'en défie.

A Gênes, la ville aux poèmes de marbre, aux bosquets aromatiques, où, la nuit, les lucioles dansent leurs sarabandes, M. et Mme de Montalban s'arrêtèrent trois jours. Puis, ils s'embarquèrent pour Naples. Ensuite ils visitèrent Rome, Florence et Venise, ces poé-

tiques cités. Une lettre portant le timbre de la reine des lagunes, annonçait aux deux tantes que les jeunes mariés allaient se rendre à Lucerne. Ils engageaient leurs parentes à venir les joindre en cet endroit, pour faire avec eux l'ascension du Righi.

Mme de Sorbes s'excusa. Elle était légèrement indisposée. Mme Bourget partit sans délai. Le Righi l'attirait médiocrement; mais elle avait, à Lucerne, une amie d'enfance qu'elle voulait revoir. Elle descendit chez cette dame avant de se rendre à l'hôtel où logeaient son neveu et sa nièce. Mme Schnieder, son amie, l'ayant conduite auprès de ceux-ci, Gérard invita la dame lucernoise à les accompagner dans leur course projetée, ce qui fut accepté.

Le soir de ce même jour, ils traversèrent le lac pour passer la nuit au pied de la célèbre montagne. Le lendemain, après huit heures du matin, les quatre touristes, accompagnés d'un guide, quittaient leur auberge et se mettaient en route, montés sur des mules, pour accomplir leur ascension.

Une légère écharpe de brouillard voilait de sa gaze diaphane les épaules de la montagne, et la cime, éclairée du soleil, souriait au-dessus des nuages, qui, de tous côtés, s'élevaient du fond des vallées. A travers les déchirures de ces rideaux gigantesques, on apercevait des coins de paysage, des échappées sur le lac et les rives opposées. Ces lointaines perspectives, ainsi entrevues sous des portiques de brouillard, avaient tout le prestige d'une féerie. Le milieu du lac, où les vapeurs étaient le moins condensées, tantôt étincelait comme un diamant, tantôt reprenait les teintes crépusculaires des limbes. La *Fata Morgana* semblait se jouer sur les eaux : elle entassait tour à tour et renversait d'un souffle vingt édifices aériens. Bientôt le soleil vainqueur fit écrouler arcades, porti-

13

ques et grottes sombres, dispersa les fantômes, enleva dans l'azur les mystérieuses draperies, et le paysage entier se déroula dans son incomparable magnificence. Un ciel de turquoise, d'une limpidité parfaite, semblait promettre une belle journée.

— Ne vous y fiez pas trop ! dit le guide. Hier soir, le coucher du soleil n'annonçait pas le beau fixe. Il nous faut tâcher d'atteindre Notre-Dame des Neiges avant onze heures ; sans cela, nous pourrions recevoir des ondées.

On pressa le pas des mules.

A une certaine hauteur, un couple solitaire attira l'attention de Natalie. C'était un robuste vieillard à cheveux blancs, aux côtés duquel marchait une jeune dame blonde vêtue de noir. Le vieillard paraissait triste. La dame était pâle. Son grand regard avait quelque chose d'égaré. Elle semblait monter avec ferveur, et ne détourna pas la tête à l'approche de la petite caravane. Une idée fixe la poussait. A peine le vieillard pouvait-il régler son pas sur le sien. Arrivée sous un haut mélèze qui étendait son parasol au bord d'un insondable précipice, elle s'agenouilla, entoura d'un bras le tronc de l'arbre, et, se penchant vers l'abîme : « Wilhelm ! Wilhelm ! » cria-t-elle d'une voix déchirante. Puis, elle s'arrêta pour écouter... Des profondeurs du précipice, un écho lugubre, une voix surhumaine monta jusqu'à son oreille.

— Il est toujours là ! dit-elle, il m'attend.

Elle baisa une rose blanche qu'elle détacha de son corsage, et la jetant dans le gouffre :

— Tiens, Wilhelm ! reçois le baiser de Thékla, dit-elle. Je viendrai bientôt. L'ange de la mort me portera auprès de toi. Il me l'a promis. Je l'ai vu cette nuit. Adieu ! Wilhelm ! Au revoir ! cria-t-elle encore.

Le triste écho lui renvoya son gémissement.

Elle se leva alors, et, se tournant vers le vieillard qui était resté tout près d'elle et l'avait retenue par ses vêtements, de crainte qu'elle ne se précipitât dans le gouffre :

— Viens, mon père, il m'a répondu ! dit-elle en lui prenant le bras. Et tous deux redescendirent en silence vers la plaine.

La petite caravane avait contemplé dans une muette stupeur cette scène étrange. La pauvre Thékla n'avait vu personne. Son père répondit avec dignité au salut respectueux de Gérard et des dames. Natalie versait des larmes. Aux regards interrogateurs de ses compagnons :

— C'est la folle du Righi, répondit Mme Schnieder. Cette pauvre jeune femme appartient à une famille allemande d'un rang élevé. Elle était venue en Suisse faire son tour de noce. En gravissant avec elle les flancs du Righi, son mari qui l'adorait, s'avança sans précaution pour lui cueillir une fleur rare au bord extrême de ce précipice où vous l'avez vue se pencher. Une pierre roula sous le pied imprudent du jeune époux, qui fut précipité au fond du gouffre, d'où il était impossible de retirer son cadavre. La jeune femme perdit la raison et ne voulut plus abandonner ces lieux. Son père ne la quitte pas. Elle est sa seule enfant. Chaque matin, quand le temps n'est pas trop inclément, elle accomplit son douloureux pélerinage à la tombe de Wilhelm.

Gérard et Natalie se regardèrent : — Si l'impitoyable destin nous séparait ainsi ! disait leur regard, — et un froid glacial leur étreignit le cœur !... Ils n'avaient pas encore appris à placer leurs espérances de bonheur au-dessus de la terre. Pour eux, la vie présente était tout.

Ils cheminaient silencieusement. Cet incident avait

répandu sur la petite société une ombre de tristesse, qui parut envahir même le paysage. Il perdit de son éclat.

Mme Bourget, toujours pesamment judicieuse, commença un prône sur la folie et le danger des affections exaltées, mais personne ne lui répondit.

Un nuage opaque, blanc et sphérique, comme une pelote de ouate, passait devant le soleil. Il cheminait rapidement. La montagne, un instant sembla froncer le sourcil. Puis, un éclatant sourire succéda sans transition à ce mouvement d'humeur. Le guide secoua la tête et pressa le pas des mules :

— Il y aura des bourrasques. Dépêchons-nous. Il faut arriver à l'hôtellerie avant onze heures, si nous ne voulons pas être surpris par l'orage, répéta-t-il.

D'autres nuages, aussi impétueux, et de plus en plus compactes, succédèrent à ce premier messager.

A mesure que l'on montait, le paysage devenait plus grandiose, et changeait sans cesse de physionomie sous les caprices de la lumière. Mais le guide ne permettait pas que l'on s'arrêtât en contemplation. Il stimulait énergiquement ses bêtes.

Au bout d'une heure, le soleil ne brilla plus qu'à de rares intervalles.

— Encore une petite demi-heure, et nous sommes au gîte, dit le guide.

Peu d'instants après, Natalie se retourna inquiète. Un lourd nuage, un *cumulus* qui semblait passer à l'état de *nimbus,* s'avançait droit sur le Righi. Il avait la forme d'un vautour monstre. Sous sa tête ronde, au bec crochu, s'étendaient deux ailes incommensurables. Le sinistre oiseau de proie s'abaissait de plus en plus vers les régions inférieures de l'atmosphère. Sans cesse grossissant, il volait à tire-d'aile. Il s'avançait menaçant, implacable. Impossible de lui échapper!

Déjà il planait sur la tête des touristes. Déjà il couvrait toute la montagne de sa noire envergure...

Un frisson de terreur courut au travers des feuillages. Puis, la cime des arbres s'inclina, et toute la forêt convulsionnée gémit sous les assauts forcenés de l'ouragan ! Une goutte, deux gouttes, — larges comme des feuilles de hêtre, tombèrent çà et là. Et, tout d'un coup, une cataracte se précipita du ciel, comme si, là-haut, on eût ouvert les écluses d'un vaste fleuve.

En un instant, mulets et pélerins furent ruisselants de pluie. Tout à l'entour, pas un abri, pas une saillie de rocher où se mettre à couvert. Les mules devinrent rétives. Elles furent prises d'une agitation extraordinaire et se mirent à ruer. La cavalcade entière fut obligée de mettre pied à terre, et les bêtes affolées partirent comme un trait.

A peine les eut-on perdues de vue, que l'ouragan redoubla de fureur. La nuit sembla descendre sur la montagne. Le gros nuage noir traînait sur elle : il l'enfermait dans ses plis. On était littéralement au milieu de la tourmente. — Soudain, une flamme déchira les ténèbres et dansa sur le chemin. Un craquement effroyable, comme si la masse du Righi s'écroulait tout entière, assourdit les airs. Et, quand le silence se fit de nouveau, le guide qui venait d'être lancé contre l'escarpement du bord de la route, vit avec stupeur tout son monde étendu par terre !...

Gérard se releva le premier et courut à Natalie. Celle-ci, à demi-morte d'effroi, le voyant sain et sauf, fut debout en un clin-d'œil et se jeta à son cou. — Mme Schnieder, aussi, se releva intacte. Pendant ce temps, le guide était accouru au secours de Mme Bourget. Natalie, quittant aussitôt son mari, vola auprès de sa vieille tante. Mais celle-ci ne remuait pas..... Elle était foudroyée !..... Le fluide électrique l'avait frappée

à travers une grande broche d'or qui fixait sa mantille sur sa poitrine. Son visage paraissait carbonisé.

A cet horrible aspect, Natalie fut prise d'un tremblement convulsif. Elle leva vers son mari des yeux hagards, effrayants :

— Fuyons, Gérard ! fuyons ! cria-t-elle avec une angoisse indicible. Satan se promène sur la montagne. Il a tué ma tante !...

Elle délirait.

Les violentes secousses morales qui avaient ébranlé ses nerfs, causaient en elle, comme à la mort tragique de son père, une sorte de perturbation mentale.

M. de Montalban prit sa femme dans ses bras, et l'emporta rapidement du côté des habitations, qui, suivant l'affirmation du guide, n'étaient pas fort éloignées. Celui-ci, portant le cadavre de Mme Bourget, prit la même direction. Il marchait lentement, pour ne pas laisser en arrière Mme Schnieder, qui, navrée, perclue d'épouvante, cheminait en sanglottant à son côté.

Ce terrible éclat de tonnerre ne fut suivi d'aucun autre. D'un seul coup, l'orage avait épuisé sa violence. La pluie aussi s'arrêta subitement comme elle avait commencé. Et, avant que les voyageurs encore attérés, eussent atteint l'hôtellerie, le nuage néfaste fuyait en lambeaux, et laissait percer les rayons du soleil.

Les mules s'étaient réfugiées sous un hangar qu'elles connaissaient de longue date.

De prompts secours furent prodigués à Natalie. Elle avait une forte fièvre et ne prononçait que des paroles incohérentes. Gérard passa plusieurs jours et plusieurs nuits à son chevet, en proie à une angoisse indescriptible. Allait-elle mourir ? Serait-elle atteinte de folie ?... Le malheureux jeune homme se torturait le cœur par ces redoutables questions...

Un médecin très habile cherchait à le rassurer, à lui inspirer une confiance que lui-même ne partageait que faiblement.

Enfin, au bout d'une semaine, Natalie sembla reprendre connaissance :

— C'est toi ! dit-elle un matin à son mari qui la contemplait douloureusement. Où suis-je donc ? Oh ! mon ami, si tu savais, j'ai fait un rêve affreux !... Une épaisse vapeur noire sur la montagne... un tourbillon de feu qui nous enveloppait... et ma tante, ma tante était morte !... Je la vois encore ! Ce visage brûlé !... Mais non, ce n'était pas un rêve ! Il y a bien longtemps de cela... Aide-moi, que je me souvienne, dit-elle, en passant la main sur son front.

Gérard pleurait de joie ; elle était sauvée !

— Calme-toi, chère Natalie, lui dit-il doucement. Tu as été malade. Il faut rester bien tranquille. Ne parle plus !

Depuis ce moment, la jeune femme alla de mieux en mieux. La fièvre cessa complétement, et l'esprit de Natalie reprit sa lucidité. Peu à peu, son mari lui avoua toute la vérité. Natalie pleura abondamment et elle fut soulagée.

Pendant sa maladie, Mme Schnieder avait pris toutes les dispositions nécessaires pour l'inhumation de Mme Bourget, dont les restes furent déposés au cimetière de Lucerne. Avant son départ, Natalie planta des fleurs et des arbustes sur la nouvelle tombe, qu'elle confia aux soins de la bonne dame lucernoise.

CHAPITRE XXI

> Le plus grand nombre des hommes, j'entends de ceux qui font honneur à l'espèce, ont été plus d'une fois à portée de reconnaître par eux-mêmes l'insuffisance des bons penchants à guider toujours vers le bien
> R. TOPFFER.

En arrivant aux Ravines, les jeunes mariés trouvèrent Mme de Sorbes qui avait tout préparé pour leur réception. Elle les attendait sur le perron et les reçut avec tendresse. Natalie pleura de nouveau, en s'entretenant avec elle de la perte qu'elle venait de faire. Quoiqu'il y eût de grands disparates entre son caractère et celui de la sœur de son père, Natalie, avec sa nature aimante, s'était sincèrement attachée à Mme Bourget, et la regrettait vivement.

Dès le lendemain de l'accident, une courte lettre de Gérard avait communiqué l'effrayante nouvelle à Mme de Sorbes. Il l'avait aussi informée de l'état dans lequel se trouvait Natalie. Chaque jour, quelques lignes tracées à la hâte et souvent tachées de grosses larmes, apprenaient à la bonne tante les transes mortelles du jeune et tendre époux. Avec un cœur de mère, elle s'était associée à ses angoisses, et partagea toute sa joie lorsque la malade fut hors de danger. Sans l'indisposition qui la retenait elle-même au logis, l'excellente femme fût accourue au chevet de Na-

talie, à la première nouvelle de la catastrophe qui avait conduit celle-ci aux portes de la mort.

Le changement de scène, les nouvelles occupations qui lui incombaient, achevèrent de rétablir la chère convalescente. Elle aimait fort les Ravines. Ce doux nid où Gérard avait grandi sous l'aile de sa mère, elle l'identifiait pour ainsi dire avec lui. Elle croyait retrouver quelque chose de lui dans tout ce qui l'entourait. Cette demeure n'avait-elle pas la même physionomie que son maître? L'habitation, moitié villa, moitié château, avait un aspect romantique. Au levant, elle surplombait un rocher à pic, de deux cents pieds de haut. A la fonte des neiges, un torrent bouillonnait à sa base. Du côté du midi, des jardins et des vergers descendaient en terrasses jusqu'aux ravins qui donnaient leur nom à la campagne. Devant la façade du bâtiment, s'étendait un terrain plane, une sorte de parc, planté de sapins, de chênes séculaires, et coupé de vastes étangs.



Natalie se décida sans peine à vendre la campagne du Bois-Noir, puisque Mme Bourget n'existait plus. Celle-ci laissait à sa nièce la majeure partie de sa fortune, dont le reste devait échoir à des parents éloignés.

Mme de Montalban fit transporter aux Ravines tous ses livres et ses meubles, qui étaient pour elle autant de vieux amis. Elle voulut aussi conserver ses plantes de serre et s'occupa activement à embellir et à remplir de plantes potagères les jardins des Ravines, qui avaient été fort négligés.

Quant à Gérard, il s'adonnait de cœur et d'âme à ses occupations agricoles. Il était secondé et initié par un habile maître-valet, qui lui était tout dévoué. C'était ce Jacques dont nous avons déjà fait connaissance. Il avait épousé sa Fanchette peu de jours après la noce

de Mlle Sibert. Au retour de sa maîtresse, l'heureuse Fanchette était venue habiter avec Jacques Pidou la ferme des Ravines. L'ancien fermier ayant trouvé une occasion favorable de contracter un nouveau bail avec un propriétaire des environs, avait demandé à quitter sans délai le domaine de M. de Montalban, et celui-ci fut bien aise de n'être pas obligé de le garder une année de plus.

Natalie s'associait avec joie aux occupations agricoles de son mari et le secondait avec zèle et intelligence dans la surveillance et l'administration de ses terres. Plus d'un visiteur était surpris de l'entendre parler assolements, provignements, fourrages, drainage, bœufs Durham et poules cochinchinoises, avec autant d'érudition qu'un fermier émérite. C'est qu'elle insistait pour partager toutes les lectures de son mari sur l'agriculture et suivait avec intérêt ses expériences rurales.

— Je veux être de moitié dans tout ce qui te concerne, lui disait-elle.

Il est superflu de dire qu'une fois les affaires terminées, elle le ramenait à la culture des arts et de la bonne littérature. Le soir, ils passaient des heures délicieuses dans leur bibliothèque. Gérard lisait à haute voix, tandis que Natalie travaillait à l'aiguille. Ils échangeaient leurs idées, s'éclairaient mutuellement par la discussion. Rarement leurs opinions étaient divergentes. Après la lecture et les causeries, la musique avait son tour. M. de Montalban apprenait à jouer de la flûte pour accompagner sa femme au piano. Natalie chantait lorsqu'ils étaient en tête-à-tête, mais elle refusait de se faire entendre en présence des étrangers. Gérard n'était pas fâché de ces refus : — C'est pour moi seul que cette âme bien-aimée garde tous ses trésors, disait-il. Les mois s'écoulaient pleins

de charmes dans cette intime communion. Nul chagrin, nul désappointement ne troublait le cours de cette existence idéale.

Noël vint, amenant son cortége accoutumé de fêtes joyeuses. Mais l'heureux couple ne se souciant nullement d'y prendre part, Mme de Sorbes plaisanta ses jeunes parents sur leur sauvagerie et les engagea à fréquenter un peu plus le monde.

En février, elle donna en leur honneur une grande soirée où l'on dansa. Victorine, suivant le plan d'attaque qu'elle avait formé, vint faire la roue autour de M. de Montalban, et chercha, par toutes sortes d'ingénieux petits manéges, à l'entraîner à la danse; mais Gérard avait réellement pris la danse en dégoût. Mlle Clinquant réitéra ses manœuvres à plus d'une fête avec le même insuccès. Voyant qu'elle réussissait si mal, elle changea de tactique :

— Ce n'est pas un homme que l'on puisse gagner par la coquetterie, se dit-elle. Il est trop sérieux. Feignons le sentiment. C'est ainsi que je trouverai le chemin de son cœur.

Alors la moqueuse, l'insolente, haineuse et vaniteuse fille prit un air de mansuétude; elle se fit en apparence bienveillante et douce; même elle se fit mélancolique. Elle adopta des costumes simples, elle affecta de fuir les plaisirs bruyants. Pour se mettre au diapason convenable à son nouveau rôle, elle qui avait les vers en horreur et ne parlait des poètes qu'avec un suprême dédain, s'enfonça dans la lecture de Lamartine et de Longfellow. Ces deux auteurs devaient lui donner le *la*. Lorsqu'elle rencontrait Gérard dans le monde et qu'elle se trouvait *par hasard* à côté de lui, elle lui parlait d'un ton languissant et avec des soupirs étouffés. Elle lui adressait des regards pleins de tristesse. Lui, tout étonné de ce chan-

gement, ému malgré lui, évitait autant que possible la dangereuse sirène.

Le printemps arriva. Chaque soir, entre cinq et six heures, M. de Montalban se rendait à cheval à la ville de X. Cet exercice équestre lui était nécessaire, et il profitait de cette course pour prendre lui-même à la poste les lettres et les journaux à son adresse, qui ne lui seraient parvenus que le lendemain matin, par le messager du hameau situé près de sa propriété.

Or, il se trouva, toujours *par hasard*, cela va sans dire, que Mlle Clinquant dut se rendre à peu près chaque soir, à cette même heure, sur la route conduisant aux Ravines, chez une demoiselle avec laquelle elle exerçait des duos. On se souvient de l'épître adressée par Victorine à une amie de pension, à laquelle elle confiait son double projet de captiver de nouveau M. de Montalban pour faire souffrir Natalie, et de reprendre dans ses filets un prétendant rebuté. La jeune personne avec laquelle Victorine faisait de la musique, était la sœur de ce dernier, nommé Gustave Bulle. Il habitait avec sa mère et sa sœur Anna, la campagne des Trembles, située à cinq minutes de la ville, non loin de la route des Ravines. Cette route, peu fréquentée, était sombre, bordée d'arbres de chaque côté. On ne s'étonnera pas que Victorine se rendît aux Trembles sans être accompagnée : en Suisse, les dames, voire même les demoiselles du meilleur ton, cheminent souvent seules dans des endroits peu éloignés des habitations. Cela n'est pas considéré comme une infraction aux convenances.

Gérard s'étonna d'abord de trouver Victorine si souvent sur son chemin. Toujours il la saluait courtoisement. Une fois, son cheval qui était vif, ayant fait un *écart*, Victorine dut se réfugier dans une ouverture de *haie* pour l'éviter. Gérard dompta sa fougueuse mon-

ture et l'arrêta court, pour faire à la jeune demoiselle des excuses de ce qu'il l'avait si fort effrayée. Car Victorine avait affecté une grande peur. Elle tenait à la main un rouleau de musique, et elle expliqua quel était le but de ses courses quotidiennes. Son maintien timide, réservé, qui contrastait avec ses allures dégagées de l'été précédent, fit sur Gérard une impression favorable. Si Victorine avait pu rougir, elle n'eût pas manqué de se mettre à rougir en cette circonstance ; mais, comme cela ne dépendait pas de sa volonté, il fallut bien se passer de cet artifice. Elle pouvait simuler l'embarras, la pudeur, mais non pas l'émotion. Elle avait des nerfs d'acier.

Quoiqu'il en soit, elle avait plu ce jour-là, et, sans le vouloir, M. de Montalban, en retournant aux Ravines, revit plusieurs fois en imagination, cette petite scène.

Victorine lui avait souri en le quittant. S'il eût été femme il se fût défié de ce sourire étrange. Il eût senti que c'était le génie du mal qui, dans cet instant, illuminait le visage de l'artificieuse créature. Ainsi, parfois sur les mauvaises mers, quand le ciel est à l'orage, on voit se jouer au milieu des vagues un perfide rayon de soleil, qui semble vouloir attirer à sa perte le nautonier trop confiant.

Depuis cet incident, Gérard éprouva une sorte de tressaillement chaque fois qu'il aperçut de loin Victorine. Déjà la vipère le serrait dans ses replis. Mais il ne se rendait pas compte de cet enlacement. Emportés par le tourbillon des affaires, les hommes ne songent guère à analyser leurs impressions, à se regarder en dedans. Gérard n'eut pas même la pensée de discontinuer ses courses à la poste. Il se doutait peu du piége qu'on lui préparait.

Un soir, après une averse, Victorine retournait à la

ville, accompagnée d'Anna. Elles étaient à deux cents pas environ de la grille des Trembles. Au moment où elles allaient rencontrer M. de Montalban venant de la poste, Victorine poussa un cri de douleur et s'affaissa sur elle-même. Elle eut la précaution de choir sur l'herbe molle au bord de la route et non pas dans la boue. Anna l'interrogea, voulut la relever et lui aider à marcher; mais Victorine poussant un second cri plus aigu, retomba assise. M. de Montalban descendit de cheval et l'interrogea à son tour.

— Je crois que je me suis fait une entorse, ou que je me suis fracturé un os en trébuchant sur cette pierre, dit Victorine. Il m'est impossible de faire un pas. Je serai obligée de rester ici jusqu'à ce qu'on m'ait envoyé une voiture.

— Je suis désolé de cet accident. Vous ne pouvez rester dans cette herbe humide, dit Gérard. Permettez-moi de vous porter aux Trembles, et de là, vous pourrez retourner chez vous en voiture.

Quel triomphe! Victorine, malgré son habileté d'actrice, eut bien de la peine à dissimuler la jubilation qui bouillonna tout à coup dans son sein.

— Oh! monsieur... balbutia-t-elle en baissant les yeux avec confusion.

Mais Gérard n'écoutant que ses sentiments d'humanité, attachait déjà son cheval à un arbre.

Quel triomphe! quel triomphe! Depuis des semaines, avec une persévérance satanique, elle s'était ingéniée à l'entraîner à la danse, pour se trouver enlacée dans ses bras, sachant bien quelle fascination elle exercerait sur lui par son voluptueux abandon; — et maintenant, maintenant il allait la porter pressée contre sa poitrine, l'espace de quelques cents pas!

Son entorse supposée lui arracha encore de douloureux gémissements lorsque M. de Montalban l'enleva

dans ses bras. Elle feignit un demi-évanouissement et laissa tout à fait tomber sa tête sur l'épaule de Gérard. Ses cheveux effleuraient ceux du jeune homme ; il sentait les battements de son cœur, il respirait son haleine... Un enivrement involontaire, un subtil poison se glissait dans les veines du trop compatissant chevalier !

Anna suivait silencieuse. Lorsqu'ils eurent dépassé la grille :

— Ici près, dit-elle à M. de Montalban, nous trouverons un banc de chêne sur lequel nous pourrons placer mon amie. Veuillez rester auprès d'elle tandis que je volerai à la maison pour faire atteler une voiture.

Sur un banc entouré de seringats, de cytise et de lilas en fleurs, Gérard déposa doucement son fardeau. Victorine simulait encore une défaillance. Il fallait bien la soutenir : le banc n'avait pas de dossier. Gérard s'assit auprès d'elle, l'entoura d'un bras, et elle, laissant choir sa tête sur la poitrine du jeune homme, resta quelques minutes dans cette attitude. Bientôt, la perfide comédienne parut reprendre connaissance ; elle ouvrit les yeux :

— Est-ce un rêve ? murmura-t-elle en regardant Gérard sans relever la tête, de façon à rencontrer son regard de très près. Il sentit le trait qu'on lui décochait à bout portant : il eut un soubresaut...

— Ah ! dit-elle en se relevant tout à coup avec un geste de pudeur effarouchée, je me souviens... Vous êtes trop bon, monsieur ! Combien je suis confuse de vous avoir causé tout cet embarras !

Puis, ayant fait un mouvement pour s'éloigner un peu de Gérard, sa feinte entorse lui arracha de nouvelles plaintes. Gérard lui exprima toute sa sympathie. Elle lui répondit par un tendre serrement de main. Il la

soutenait toujours. Cette étrange situation devenait fort embarrassante pour M. de Montalban. Troublé, honteux de l'émotion qu'il éprouvait, il eût voulu s'éloigner au plus vite ; mais comment faire ? Il gardait le silence. Victorine paraissant toujours souffrir, fermait les yeux à demi.

Heureusement, la voiture ne tarda pas à arriver. C'était un char de côté. Anna s'y était placée déjà pour recevoir son amie.

— Merci ! dit Victorine d'un ton pénétré en tendant de nouveau sa main à Gérard, lorsqu'il l'eut déposée avec précaution sur les coussins de la voiture. Il ferma la portière, s'inclina devant les deux jeunes filles, et le cocher fouetta son cheval.

Gérard ! Gérard ! pourquoi restes-tu là tout rêveur à regarder cette voiture qui s'éloigne ? Ne le sens-tu pas ? On t'a jeté un charme ! Tu es sous l'empire d'un maléfice ! Un génie de l'enfer t'a entraîné au milieu des sables mouvants, dans une région toute peuplée de visions fallacieuses, dans le pays du mirage, où l'on poursuit de belles eaux transparentes, entourées de palmiers et de palais, — et où l'on ne trouve, après une course haletante, que des plaines calcinées sous un soleil dévorant, — où l'on ne rencontre que les tempêtes du simoun balayant l'immensité du désert !...

CHAPITRE XXII

Seule au bord du fleuve, à la brune,
J'écoute les flots chuchotter :
Ils vont dansant au clair de lune,
Ne faisant que rire et chanter.

J'entends leurs voix mystérieuses
Me dire à travers ce doux bruit :
— Vois comme les ondes joyeuses
Bercent la reine de la nuit !

A ses clartés tendres et molles,
Nous égayons ce bord fleuri ;
Nous bondissons comme des folles
Et chaque étoile nous sourit.

Pourquoi à cette heure enchantée,
Ton front est-il sombre et rêveur,
Et ta joue pâle, agitée ?...
Quel combat se livre en ton cœur ?

— Coulez, coulez, vagues brillantes !
Savez-vous quel est mon destin ?
Savez-vous les douleurs poignantes,
Qui déchirent le cœur humain ?

Moi.

(*Imité de l'allemand, de* F. Ruperti.)

Et Natalie ?... Pauvre jeune femme ! Cette intuition merveilleuse, ce don de divination qui caractérise les nerveuses natures, l'avertit bientôt qu'une ombre fatale s'était glissée entr'elle et son mari. Qu'était-ce ? Elle ne pouvait encore le définir ; mais elle sentait que le cœur de Gérard lui échappait. Elle n'osait se l'avouer. Un froid mortel la saisissait à cette seule pensée !... Elle redoublait de tendresse, d'affectueuses et délicates prévenances pour obtenir de Gérard les mêmes regards qu'autrefois, ces regards par où il semblait lui donner toute son âme !...

M. de Montalban, toujours poli, affectueux dans ses manières, semblait souvent distrait, contraint en présence de sa femme. De secrètes pensées l'agitaient. Elle voyait bien qu'il lui cachait quelque chose. Parfois, il était sombre : il semblait éprouver des remords. Parfois il rentrait chez lui le visage épanoui. Une gaîté intempestive l'animait toute la soirée ; puis, il redevenait taciturne, presque morose. Il était moins communicatif, il mettait moins d'intérêt à la lecture du soir, à ce repas intellectuel qui avait été si longtemps une fête, une communion pour tous deux. Souvent, pour s'isoler, il s'en allait fumer un cigare au jardin, Natalie craignant l'odeur du tabac dans les appartements.

Bientôt, la lumière se fit. Mme de Sorbes aimait à produire sa nièce dans le monde, et la grondait doucement lorsqu'elle refusait quelque invitation. Quant à Gérard, il manifestait un goût tout nouveau pour les réunions nombreuses. Quel coup de poignard ce fut pour Natalie, lorsqu'elle eut constaté que le plaisir de rencontrer Victorine, de danser avec elle, était l'unique mobile qui entraînait son mari dans les salons du voisinage ! — Hélas ! hélas ! ce cœur qu'elle croyait si fidèle, qu'elle croyait posséder à jamais, ce cœur qui lui appartenait de droit, elle le perdait déjà !... Quelle agonie fut la sienne ! et quels efforts surhumains elle fit pour la cacher à tous les regards, surtout à ceux du coupable ! Car elle ne voulait pas lui laisser soupçonner sa découverte. Elle ne voulait pas l'humilier par des reproches, l'exaspérer par des plaintes... Elle résolut de tout supporter en silence : — Le temps l'éclairera, se disait-elle ; bientôt il me reviendra repentant.

Elle se roidissait ainsi contre la douleur. Oh ! comme elle eût voulu, pour se soulager, dévoiler à une amie

les tortures de son cœur ! Comme elle eût voulu reposer son front sur le sein d'une mère et verser toutes ses larmes !... Elle était seule à vider cette coupe d'amertume. Son cœur navré se fondait en elle. Défaillante, elle ne savait où trouver un appui.

— Gérard était donc un vicieux ? dira quelqu'un. — Loin de là ! Du moins pas dans le sens que le monde attache à ce mot. C'était, au contraire, un homme rempli de belles qualités ; mais il était imparfait, comme nous le sommes tous. Trop de flexibilité, trop de penchant à s'abandonner sans examen au courant de ses impressions, tel était le côté faible du caractère de Gérard, si noble sous d'autres rapports.

Il semblait être sous l'influence d'un narcotique qui l'aurait plongé dans un demi-sommeil. Parfois, sa conscience se réveillait et lui criait : — Parjure ! — Alors il courait à ses affaires pour s'étourdir. Et, lorsque la voix intérieure se faisait plus vibrante, plus impérieuse, il répondait à cette voix importune : — En quoi suis-je infidèle ? Natalie m'est toujours chère. Qui donc pourrait ne pas aimer cette angélique créature ? Mais, parce que je suis son mari, m'est-il défendu de trouver du charme dans la société des autres femmes ? Je lui garde la meilleure part de mon affection. — Mensonge ! mensonge ! criait la voix. L'amour est exclusif : il n'admet point de partage. La sensualité peut s'accommoder de la polygamie, mais le cœur l'abhorre ! Elle est contre nature. — Et, dans ces moments-là, si Gérard se trouvait à cheval, il donnait un grand coup d'éperon à sa monture, qui partait comme l'éclair.

Au fait, l'attrait qu'il éprouvait pour Victorine était-il autre chose qu'un éblouissement des sens ? Aucune beauté morale ou intellectuelle ne le faisait naître.

— Est-il possible qu'un homme si bien doué, un homme d'une nature élevée et généreuse, tel que l'était

M. de Montalban, en vienne à s'égarer à ce point? dira-t-on. — Hélas! à quelles chutes l'âme humaine n'est-elle pas exposée, lorsqu'elle n'est point soutenue par des principes chrétiens? Comme un navire sans gouvernail, elle est le jouet des flots et des vents capricieux.

Gérard était ce qu'on appelle dans le monde un homme d'honneur; mais l'Evangile, qui seul peut donner de l'autorité à la conscience, faire aimer le devoir et faire craindre jusqu'à l'ombre du mal, l'Evangile lui était indifférent. Dans sa vie d'étudiant, gaie et insoucieuse, il l'avait entendu persifler maintes fois; et, sans se mettre en peine d'examiner si les attaques dirigées contre la Bible sont fondées, il ne croyait guère à la Révélation; mais, en homme de bon goût, il se gardait d'afficher son scepticisme.

Le plus souvent, après ces brusques admonestations de sa conscience, auxquelles il coupait court, ne trouvant aucun argument valable pour les réfuter, il prenait la chose sur un ton léger: — Avec mes scrupules puérils, je suis un homme absurde, se disait-il. Encore un coup, suis-je donc tenu de jouer toute ma vie le rôle d'amant de ma femme? Parce qu'elle est bonne et aimable, faut-il fermer les yeux sur le reste du monde et demeurer insensible à toute autre attraction? Je serai toujours bon pour Natalie. Que peut-elle exiger de plus? Quelle femme peut se flatter d'être aimée exclusivement? Par le mariage, l'amour se modifie, il se transforme en amitié, et l'amitié doit être tolérante.

Avec de tels sophismes, Gérard étouffait au-dedans de lui les cris du remords, et ne faisait aucun effort pour bannir de son imagination et de son cœur, l'image fallacieuse qui était venue s'interposer entre lui et *Natalie*. — Que voulait-il? Pour le moment, il ne dési-

rait autre chose que voir Victorine, se trouver auprès d'elle le plus souvent possible. Où cela le conduirait-il ? Il ne se le demandait pas. Il allait en avant, les yeux demi-clos. Comme les pêcheurs du Rhin, fascinés par la voix de Loreley, l'enchanteresse, il voguait à la dérive, le sourire aux lèvres.

Le soir, tandis que son mari était à la ville, d'où il ne revenait souvent qu'à une heure tardive, car il avait pris l'habitude de se rendre au club, Natalie descendait les pentes herbeuses qui conduisaient au bord du torrent des Ravines. Elle le suivait jusqu'à son embouchure dans le lac. C'était le terme de sa promenade. Là, elle s'asseyait sur la grève, auprès d'une oseraie. Un arbre renversé lui servait de siége. Cette portion du rivage appartenait encore au domaine de M. de Montalban. Ce lieu était très solitaire. Quelques canards sauvages, quelques grèbes en étaient les seuls habitués. Natalie avait toujours un livre à la main, mais elle ne lisait guère. A ses pieds, le remou venait caresser la rive. Elle écoutait le bruissement du flot dans les roseaux. Elle faisait revivre dans son souvenir les heureuses soirées qu'elle avait passées, appuyée au bras de son fiancé, auprès de ces mêmes ondes, dont le suave murmure semblait alors lui promettre un avenir de bonheur immuable, et ses yeux se gonflaient, et elle s'abandonnait sans contrainte à toute sa douleur.

Un soir, il lui vint une inspiration. Il lui sembla que c'était un appel d'En-Haut : — Oui ! dit-elle avec un élan soudain, et en joignant les mains avec ferveur, — oui ! j'irai ! J'irai et peut-être serai-je délivrée des étreintes mortelles du désespoir !

Le dimanche suivant, Gérard étant absent depuis deux ou trois jours pour des affaires, Natalie se rendit en voiture dans une petite église appartenant à une

paroisse assez éloignée de sa demeure. Elle voulait entendre de nouveau le vieux pasteur qui l'avait mariée. Les paroles touchantes qu'il avàit prononcées le jour de ses noces revenaient souvent à l'esprit de la jeune femme. Poussée par la voix mystérieuse qu'elle avait entendue, elle allait à lui : — Qui sait ? Peut-être trouverai-je un baume pour cette affreuse plaie qui saigne en moi, se disait-elle.

Le pasteur de la ville de X., rationaliste à outrance, faisait des discours sonores sur la morale. Tonnant sans cesse contre les vices du siècle, il laissait à sec l'âme de ses auditeurs. Et l'âme de Natalie était comme une terre altérée et sans eau. Elle souhaitait ardemment les pluies du ciel.

Mme de Montalban laissa son carrosse à quelque distance du village, et ayant fait à pied le reste du chemin, elle se mêla à la foule des paysans qui se rendaient au temple. Elle se plaça dans un angle obscur, derrière l'assemblée, de façon à éviter les regards. Là, elle était inconnue : elle voulait se livrer entièrement à ses impressions, se détendre quelque peu. Son cœur n'était-il pas serré comme par des tenailles de fer ? Elle voulait jeter ce masque de sérénité qu'elle portait aux yeux du monde. Ce rôle de femme heureuse qu'il lui fallait jouer, elle allait pouvoir le quitter pendant une heure. Quel soulagement !

Après les premières prières et le chant des psaumes, le pasteur, de sa voix un peu cassée mais émouvante, lut le texte de son sermon :

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et devenez mes disciples, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » (Matthieu XI, 28, 29.)

Ces paroles causèrent à Natalie un saisissement

inexprimable. Elle eut la conviction que Dieu lui-même l'avait prise par la main, et amenée dans ce temple pour lui parler par la bouche de son serviteur. C'était une réponse aux cris de son âme angoissée.

Le vénérable pasteur, tout pénétré de l'Esprit de son Maître, se fit l'écho vivant de cet appel sublime adressé à l'humanité souffrante. Son cœur se répandit en paroles brûlantes de charité. Il fut irrésistible : pas un œil ne resta sec. Plus d'un vieillard, plus d'une pauvre femme sanglottaient tout haut.

Natalie oublia où elle était. Elle ne vit plus rien ; ou plutôt, elle ne vit que Christ, son amour immense ouvrant aux malheureux ses bras divins, et lui disant à elle-même : — Viens à moi, viens ! et tu seras consolée !... — Tout son cœur se fondit et déborda : — Oui, Seigneur ! me voici ! Prends-moi et garde-moi ! répondit-elle du fond de son âme. Deviens ma force et mon appui. Je veux être ton enfant. Fais-moi toujours entendre ta voix, afin que je ne m'éloigne jamais de toi, que je ne perde jamais le sentiment de tes tendres compassions.

Elle sentait que le langage de son cœur était entendu dans le ciel et qu'une bénédiction descendait sur elle. Elle sanglottait avec tout le monde, mais c'était de joie qu'elle pleurait, car elle s'était donnée à Christ... Et, lorsque le pasteur, après une prière fervente eut congédié l'assemblée, Natalie sortit du temple, portant au front un reflet de la grâce divine. Elle avait entendu cette voix qui a dit autrefois à la mer en tourmente : « Paix ! calme-toi ! » Et les flots d'amertume qui se soulevaient en elle s'étaient aplanis. Elle sentait dans son cœur un apaisement ineffable ! Plus d'accablement ! Plus d'oppression ! Elle respirait une autre atmosphère. Elle marchait sur ces hauteurs d'où l'on entrevoit les célestes demeures...

CHAPITRE XXIII

Qui aime sera aimé !
M. DE GASPARIN.

De retour chez elle, Natalie, après avoir pris un léger repas, s'enferma dans sa chambre et ouvrit sa Bible. Elle voulait entendre encore la voix du Sauveur. Elle lut d'un bout à l'autre l'Evangile de St-Jean. Il lui semblait ne l'avoir jamais lu, jamais compris auparavant. Elle avait reçu un sens nouveau qui lui faisait goûter et s'approprier la parole divine. Le livre sacré qui lui avait été jusqu'alors si indifférent, était devenu tout à coup pour elle un livre vivant. Christ lui parlait du haut du ciel par son Evangile.

En lisant ces mots du Xme chap. de St-Jean : « Le bon berger appelle ses propres brebis par leur nom... Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent... Je donne ma vie pour mes brebis. Je suis venu afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient même *en abondance,* » — en lisant ces mots, Natalie versa des torrents de larmes, de ces larmes qui guérissent les cœurs ulcérés.

— Oui, dit-elle, j'avais la mort dans l'âme, et maintenant je sens au-dedans de moi une vie nouvelle, une source de joie que je ne connaissais pas.

Elle se jeta à genoux, et, le visage caché dans ses mains, elle pria comme jamais elle ne l'avait fait.

Elle demanda au Sauveur la vie éternelle. Elle le supplia de la recevoir dans sa grâce, de lui pardonner d'avoir si longtemps vécu loin de Lui : — Pardonne, ô Dieu Sauveur ! Aie pitié de moi ! répétait-elle sans cesse. Sa bouche restait close : son cœur seul criait à Jésus. Sa prière n'était guère qu'une suite de cris incohérents ; mais, c'était une de ces supplications de la foi qui ouvrent toutes grandes les portes du Paradis !...

Dès ce jour, Natalie commença une nouvelle existence. Son âme était sortie de son état léthargique : elle priait, elle vivait. Elle vivait de cette vie céleste qui doit croître et grandir à travers l'éternité.

La source des vraies consolations lui était ouverte : une huile bienfaisante avait été répandue sur les plaies de son cœur.

Le grand Inconnu des cieux, celui auquel ses lèvres n'avaient adressé jusqu'alors que des prières froides et craintives, était devenu son Père. Elle avait reçu l'esprit d'adoption, et comprenait maintenant le sens intimes de ces miséricordieuses paroles : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai vers vous ! » Et, comme un enfant souffrant et fatigué de pleurer repose avec confiance sa tête appesantie sur le sein de sa mère, Natalie s'abritait à l'ombre des ailes du Tout-Puissant.

Cependant, elle eut encore une lutte à soutenir. Chaque jour apportait ses épines , et parfois, la blessure de la pauvre jeune femme recommençait à saigner. Natalie, alors, priait avec plus de ferveur : elle se réfugiait dans les bras de Jésus , qui essuyait ses larmes , lui rendait des forces , et elle attendait avec patience , avec douceur qu'il plût à Dieu de changer sa douleur en joie.

On s'en souvient, Gérard, peu à peu, avait pris l'ha-

bitude de passer ses soirées en ville, dans un cercle, un club de messieurs, où il trouvait, disait-il, l'occasion de disserter sur les intérêts du pays et les progrès de l'agriculture. En réalité, c'était pour éviter un tête-à-tête prolongé, qui le mettait toujours plus mal à l'aise. Sa femme ne se plaignait pas de l'isolement où il la laissait, et l'accueillait à son retour avec les marques de la plus vive affection.

Depuis que son âme était entrée en communion avec Dieu, ou, pour employer l'expression consacrée, depuis sa *conversion*, Natalie passait les dernières heures de la journée à faire des lectures pieuses. Elle se mit aussi à écrire son journal, pour épancher son cœur, et pour donner une forme précise aux pensées qui la visitaient dans sa solitude.

Voici quelques pages de ce manuscrit, où les combats de cette âme souffrante, mais victorieuse par la foi, de cette âme sanctifiée par l'Esprit de Dieu, mais non point encore complétement apaisée, se réflètent comme dans un miroir :

JOURNAL DE NATALIE.

« Je viens de feuilleter un album : une gravure m'a remplie d'épouvante. Othello, les yeux pleins de sinistres éclairs, les traits convulsionnés par les fureurs de la jalousie, lève son fatal poignard sur Desdémone dormant du sommeil de l'innocence. Oh ! la jalousie ! la jalousie ! Je connais ses affreux déchirements ! Mais, — est-il possible qu'elle puisse pousser à de pareils actes ? Othello aimait-il réellement Desdémone ? L'amour vrai, peut-il se transformer en un sentiment féroce, monstrueux, qui préfère anéantir son objet plutôt que de l'abandonner à un autre ? L'amour n'est-il pas le *dévouement* absolu, l'abnégation par excellence ! O

mon Gérard bien-aimé! ton cœur s'est détourné de moi... Souvent, dans mon angoisse, je voudrais tomber à tes genoux, expirer de douleur à tes pieds... Mais, entrer en fureur contre toi, lever sur toi un fer homicide... quelle effroyable pensée! quelle exécration! Je serais prête, pour épargner une seule goutte de ton sang, à verser tout le mien. Et, si celle que tu aimes était digne de toi, si elle était capable de faire ton bonheur, je pourrais l'aimer aussi, peut-être, quoiqu'en pleurant sur mon abandon... Mais, — cette basse créature! »

On le voit, Natalie ne comprend pas Othello. Il lui fait horreur... Elle n'eût pas sympathisé davantage avec cette musulmane qui menaçait son amant français de « grand couteau dans ventre à toi! » parce qu'il faisait attention à la jeune sœur de cette femme. Un attachement absolu exclut ces fureurs bestiales. Si Victorine eût été une personne estimable et bonne, Natalie, même avant sa conversion, eût peut-être aimé sa rivale, tout en déplorant sa propre infortune. Cette abnégation n'est-elle pas le signe de l'extrême affection, qui veut passionnément, qui veut par dessus tout le bonheur de l'être chéri?

Plus loin, Natalie écrivait:

« Oui, si c'était une autre femme, une femme au noble caractère, je pourrais me résigner à lui céder ce cœur dont la possession faisait toute ma joie. J'en mourrais, mais qu'importe?... *lui* serait heureux! — Oh! mon Dieu! tu m'as envoyé cette mortelle affliction parce que j'avais fait de mon mari une *idole* que je plaçais sur ton trône, plus haut que l'univers entier, plus haut que Toi!... Je n'adorais que lui et je t'oubliais, mon Dieu! Toi qui remplis les cieux des cieux de ta bonté et de ta gloire, toi dont le nom est l'Admirable, toi qui dois occuper dans le cœur de tes

créatures la place suprême, pardonne, oh! pardonne-moi! Apprends-moi à t'aimer par dessus tout, et à l'aimer, *lui,* avec un cœur purifié de tout égoïsme. — Ah! son âme est en danger... il n'a pas encore répondu à l'appel du Sauveur; il ne connaît pas encore le chemin du salut, et je songe à ma propre félicité!... Oublie-toi! oublie-toi! Natalie. Prie pour lui, travaille à son salut, et à celui de tant d'autres âmes encore endormies qui courent à leur perte! Que ce soit désormais le grand, l'unique but de ton existence! Accepte avec douceur *son* indifférence... Oui! sauver son âme! sauver beaucoup d'âmes! — et, Là-Haut, dans le ciel, auprès de Dieu, cette âme trop chère me reviendra. Le soleil de l'amour, plus beau, plus pur, plus ardent qu'ici-bas, me vivifiera pour toujours de ses rayons! »

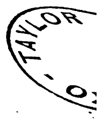
« Ce monde n'est que l'antichambre de la vie. Nous nous y arrêtons un instant pour nous y essuyer les pieds. »

— « Je ne puis me passer de Dieu! » dit Michelet. Et tous les philosophes spiritualistes de notre siècle répètent en chœur: — « Dieu est indispensable. » Ils le reconnaissent, ils ne peuvent comprendre l'univers sans la divinité. Mais, qu'est-ce que ce Dieu qu'ils proclament? Un être vague, impersonnel, perdu dans l'infinité des mondes, — une force impassible qui crée les âmes par millions de millions, les jette à travers les hasards d'une existence où les douleurs surpassent de beaucoup les joies, et ne daigne pas même se faire connaître à elles, leur dire: « Je suis là! C'est moi qui vous protége, qui veille sur vous. Je vous aime. Vous *serez* mes amis si vous faites ce qui est bien. Je vous *rendrai* infiniment heureux si vous voulez m'obéir.

être mes enfants. » — Celui que les déistes appellent l'Etre suprême est un Dieu sans entrailles, puisqu'il ne s'est jamais fait connaître à l'humanité. Loin de m'attirer, il me fait peur, il me glace d'effroi! Sais-je s'il me veut du bien, ce redoutable inconnu? Pour me rassurer, il faut que Dieu me parle, qu'il se révèle à moi; il me faut connaître le caractère de Dieu. Ce caractère, je le trouve dans l'Evangile, ineffable, sublime : « Dieu est amour! » Il est le dévouement, la bonté suprême; la bonté qui rayonne sur nous, qui se rend visible en Christ, nous prend par la main et nous dit : « Venez! vous errez loin de moi, c'est pourquoi vous souffrez. Vous avez offensé ma justice, mais je veux porter la peine de vos fautes. Recherchez mon Esprit et soyez faits participants de ma nature glorieuse. Je vous rassemblerai alors auprès de moi, car je vous aime! » — Ah! cette voix paternelle, cette voix miséricordieuse trouve le chemin de mon cœur. Quelque chose en moi me dit que le Dieu de l'Evangile est le vrai Dieu. C'est bien celui dont j'ai besoin. Ce Dieu n'est pas une abstraction. C'est mon Père! Sa bonté me subjugue, elle m'environne de toutes parts. Jamais les hommes n'auraient su inventer un Dieu tel que celui-là.

« Si Dieu ne s'est pas révélé aux hommes, il n'y a point de Dieu! Mais l'univers ne peut exister sans lui, ainsi la Bible est vraie. »

« Il y a quelques heures, en passant près d'une maisonnette, j'ai dit à un vieux paysan qui bêchait vigoureusement son jardin : — Vous travaillez de grand courage, Isaac. Il releva son front ruisselant de sueur et répondit : — Ah! madame, il faut bien profi-



ter de travailler pendant qu'on est en vie. Puis, il cita ce proverbe patois : « *on è plle lontin kutzi que lévâ.* » — Voilà un dicton vaudois qui semble venir en droite ligne du paganisme. Après la mort, plus rien ! Sous quelles couleurs envisage-t-on, en général, la vie future ? Toujours cette idée désolante, réfrigérante d'un sommeil éternel, ou, ce qui revient à peu près au même, d'une immobilité perpétuelle. Quel tableau se fait-on du ciel, même parmi les gens pieux ? — Tantôt, c'est un vide grisâtre, un espace sans limites, dans lequel flottent les âmes, ayant à peine conscience d'elles-mêmes. — Tantôt, c'est, au milieu des nuages, une immense salle de concert où l'on joue de la harpe aux siècles des siècles. — Tantôt, c'est une région lumineuse, mais froide, où les êtres bienheureux, glissant sur des rayons éthérés, ou groupés sous des palmiers aux feuilles d'or, n'ont rien à faire, pendant toute la durée de l'éternité, qu'à converser ensemble. Et de quoi parlent-ils encore ? Eh ! mais, de la terre ! Ils y retournent sans cesse par le souvenir : ils ne peuvent se consoler de l'avoir quittée ! — C'est toujours la même monotonie. C'est une inertie, un ennui sans fin, un dépouillement de tout ce qui faisait notre bonheur ici-bas. — Soyons sincères ! n'est-ce pas là une idée qui nous hante presqu'à notre insu, — une idée qui se blottit dans quelque recoin de notre esprit, comme une chauve-souris dans sa retraite ténébreuse ?... Chauve-souris de l'enfer, arrière de nous !... Que notre imagination est habile à se créer des chimères ! Christ a promis de nous donner la *vie*, de nous la donner même *en abondance*, et nous y croyons si peu ! Si nous pouvions croire que nous ne serons pas des ombres vaporeuses et froides, mais que nous *vivrons* d'une vie plus intense qu'ici-bas, que nous *serons* semblables au Fils de Dieu !... Quel abîme de

promesses !... Dieu veut nous rendre participants de sa félicité et de sa puissance ! — Christ compare la vie céleste à un festin de noces, et nous, quand nous ne faisons pas du ciel le Temple de l'ennui, un cloître de trappistes, un cimetière où se promènent de lugubres fantômes, nous en faisons un néant lumineux dans lequel vont s'engouffrer les êtres. — Soyons franchement matérialistes et professons brutalement que l'âme périt avec le corps, que nous rentrons tout entiers dans l'humus dont nos organes sont formés, ou bien, soyons chrétiens de fait, et croyons joyeusement que notre vie dans le ciel sera non pas un engourdissement, une congélation, mais une activité toujours triomphante, un développement, un épanouissement continuels. »

« Encore des sanglots ! Encore un accès de désespoir ! Quand serai-je donc forte ? Je m'estime bien malheureuse. Comme un oiseau malade, mon âme replie ses ailes et s'enfonce dans sa tristesse. Et pourtant, si je regarde autour de moi, je dois reconnaître que j'ai été favorisée entre beaucoup de femmes. J'ai goûté les joies les plus parfaites que la terre puisse nous offrir : j'ai possédé un noble cœur ! Peu, bien peu de femmes ont eu ce bonheur en partage. »

« Henri Zschokke, dans *Alamontade,* ce livre qui contient des sentiments si élevés, au milieu de ses divagations philosophiques, Henri Zschokke, à propos d'un baiser, dit que les anges ne peuvent connaître l'amour, que ce sentiment exquis existe seulement dans la nature humaine, grâce à une heureuse combinaison de l'esprit avec la matière. Pauvre Henri Zschokke ! Quelle

misérable idée se faisait-il de l'amour! Les hommes seraient plus favorisés que les habitants du ciel!... L'amour n'est-il pas l'essence même de la spiritualité? Quoi! ce sentiment idéal, ce sentiment qui nous fait entrevoir des abîmes de bonheur serait exclu du paradis? L'amour serait un sentiment purement terrestre? Ah! n'est-ce pas plutôt un rayon de la céleste félicité qui descend sur la terre? — Plus d'amour dans le ciel! Autant vaudrait dire que le ciel ressemble au Spitzberg! Tout mon être se révolte! Tout mon cœur proteste! Il sent que Là-Haut seulement, il sera pleinement satisfait. — Oh! la vie future nous garde bien des étonnements, des ravissements inespérés! Oui, Là-Haut se renoueront, Là-Haut se formeront entre les âmes des liens plus étroits, il y aura des unions plus parfaites qu'ici-bas. Là-Haut, les âmes se mêleront plus intimement, il y aura des extases, des baisers infiniment plus délicieux que nous n'en pouvons goûter ou rêver sur la terre. — L'amour serait inconnu au ciel!... Mais ne le sentez-vous pas? — l'amour c'est la vraie atmosphère, c'est la vie même du ciel. Au-dessous de l'amour de Dieu, dominant tout, embrasant d'une même ardeur les myriades célestes, n'aurons-nous pas aussi éternellement ces sympathies particulières, ces affections uniques qui naissent de la ressemblance entre les âmes ou de leurs contrastes harmoniques? »

Ce thème, avec quelques variantes, revenait continuellement sous la plume de Natalie. Elle se cramponnait à cette espérance comme le naufragé à la planche du salut. Elle ne pouvait renoncer pour toujours à l'amour de Gérard. Appuyée sur les promesses de l'Evangile, elle croyait passionnément que son

bonheur lui serait rendu dans la vie future, sinon dans ce monde.

Oui, — Natalie avait raison : — « Qui aime sera aimé ! » Avec cette seconde vue que donnent les souffrances du cœur, elle dévoilait les mystères du monde spirituel, elle réalisait la vie céleste, elle en goûtait les joies par anticipation.

« Qui aime sera aimé ! » Ici-bas, *peut-être ;* dans l'éternité, *certainement*. Comme le fleuve suit sa pente et coule vers l'océan, comme la planète gravite autour de l'astre qui l'attire, comme la molécule se précipite vers la molécule et s'incorpore avec elle en vertu de l'affinité chimique, ainsi l'âme appelle à soi l'âme qui lui est sympathique, et se l'attache, et se confond avec elle.

« Qui aime sera aimé ! » L'amour, sur cette terre où l'âme, emprisonnée dans un corps grossier qui vieillit vite, se heurte sans cesse à des obstacles matériels, l'amour le plus vrai est encore bien imparfait. Mais, ne pressentez-vous pas ce qu'il sera Là-Haut, dans les régions de la lumière et de la liberté, où l'âme, revêtue d'un corps spirituel, glorieux, incorruptible, planera dans son élément naturel ? L'amour, dégagé de tout alliage terrestre ! n'en goûtez-vous point d'avance les joies transcendantes ?

Quand votre existence est désolée, votre cœur sevré de toute affection ardente : « Il faut se résigner ! » vous dira-t-on. — Se résigner à quoi ? A ne pas être aimé, c'est-à-dire à étouffer, à mourir ? Jamais ! jamais ! — Qu'entendez-vous par ce mot *résignation ?* Est-ce un acquiescement morne, passif, qui laisse l'âme croupir comme une eau marécageuse ? Une résignation de cette sorte serait le désespoir, ce serait un suicide moral. Je ne trouve pas dans les Evangiles ce mot de résignation, qui vous donne des crampes au cœur ;

mais j'y trouve celui de *patience*. La patience consiste à *attendre*. Attendre, c'est *espérer*. La patience consiste à supporter courageusement, à accepter les privations et les maux de cette vie, parce qu'ils nous sont envoyés de Dieu pour attirer nos cœurs à Lui, et doivent concourir à augmenter notre félicité future. La patience ne consiste pas à renoncer au bonheur, à aucun genre de bonheur. Rien de ce qui est bon ne nous sera ôté. Le livre de Dieu ne le dit-il pas ? « Toutes choses sont à vous et à Christ ! »

Pauvre âme esseulée ! Tu embrasses d'un regard le désert de ce monde, et tu dis avec toutes les angoisses du désespoir : « Il n'y a point d'amour pour moi ! » — Crois et espère ! Lève les yeux vers le monde invisible. Là-Haut le bonheur t'attend ! — Que sont les années que tu as encore à passer sur la terre ? Vingt ans, quarante ans, soixante ans, peut-être, — rien que cela ! Et l'éternité durera des millions d'années, et l'éternité recommencera toujours !... Là-Haut, dans le royaume de l'amour, tu retrouveras cette âme que tu appelais en vain à travers les brumes de ce monde. Elle viendra à toi, attirée par une force irrésistible. Et Là-Haut l'union des âmes sera infiniment plus délicieuse que sur cette pauvre terre où le péché et la douleur ternissent tout.

Avez-vous pressenti quels ravissements le ciel nous réserve ?... Oh ! le ciel ! le ciel ! où les âmes se retrouvent ! où elles se connaissent à fond, où elles peuvent communiquer sans cesse, s'attirer, se pénétrer sans obstacle ! Oh ! le ciel, le ciel profond, immense, infini, l'éternité de la vie, où l'âme pourra développer toutes ses forces, exercer toutes ses puissances, prendre un libre essor vers la lumière, et ne sera plus le pauvre oiseau captif qui se blesse aux

barreaux de sa cage et regarde tristement les bleus espaces où il voudrait s'élancer !...

Détachons encore un feuillet du *journal* de Natalie :

« Deux abîmes s'ouvrent devant nous : en Haut, à perte de vue, les perspectives resplendissantes du paradis, — en bas, par-delà les limites de la création, le gouffre des éternelles ténèbres. — « La mort seconde ! » Qui a jamais sondé l'horreur de ces paroles ?... En avez-vous senti l'inexprimable épouvante ?... Une agonie éternelle ! Une soif éternelle ! La brûlante soif du bonheur, jamais satisfaite ! Ténèbres morales, ténèbres intellectuelles ! Tous les appauvrissements. La lumière, la joie, perdues à jamais ! Et l'on se rit de l'enfer ! ! ! — Toutes les fanges du vice, toutes les férocités du crime, mille monstres grouillants, sifflants ; toutes les hideurs de la haine fermentant dans ces régions maudites et leur composant une atmosphère fétide, des miasmes de douleurs sans cesse renaissantes... — Que sont les sombres peintures du Dante ? que sont les inventions de la mythologie grecque sur l'enfer, comparées à ces redoutables paroles de l'Apocalypse : « Que celui qui est injuste, soit plus injuste encore !... » L'éternelle progression dans le mal, une chute sans fin loin de Dieu ! — Les maux que les poètes nous dépeignent n'affectent que le corps. Que sont ces tortures physiques, en comparaison des tourments de l'âme ? — Dieu est à l'égard du monde spirituel ce que le soleil est pour le monde matériel : il est la puissance vitale, l'amour ! Et, là-bas, dans ces funestes lieux, loin de la présence divine, pas un rayon de soleil, pas un rayon d'amour, — des glaces amoncelées, l'empire de la désolation ! — *Aimer*, c'est vivre. *Agir* pour le bien de ceux qu'on aime, c'est vivre. Ces deux faces de l'existence, entièrement supprimées, — une stagnation putride, une dissolution de

toutes les énergies morales. Rien, plus rien que la douleur ! — Oh ! mon Gérard, toi, la meilleure part de mon âme, pourrais-je te perdre à jamais, savoir que tu souffres dans ce lieu funèbre, dans cette sombre prison des esprits révoltés, pourrais-je le sentir et participer à la félicité des cieux ? Affreuse pensée ! S'il en devait être ainsi... Non ! non ! Dieu ne le permettra pas ! Non ! tu ne seras pas perdu ! Ma prière sera toute-puissante : tu recevras la foi qui sauve. Tu viendras à Christ et je te possèderai complétement dans le ciel ! »

« Toutes choses sont possibles à celui qui croit. » La prière, une prière fervente, passionnée, voilà le secret des grandes victoires. Dieu entendra le cri de mon cœur. Il éclairera, il attirera à soi cette âme pour laquelle j'intercède nuit et jour. N'ai-je pas lu : « Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous exauce ? » Dieu *veut* le salut des âmes ; il *veut* leur conversion bien plus fortement que nous. Et, quand son Esprit nous pousse à prier pour quelqu'un, c'est que ce *quelqu'un là* est particulièrement l'objet de sa sollicitude. Il exerce sur lui de secrètes influences. Tôt ou tard, cette âme précieuse doit obéir à l'appel du Sauveur ; elle doit être scellée pour le grand jour de la Rédemption.

CHAPITRE XXIV

> **Invoque-moi au jour de ta détresse. Je te délivrerai et tu m'en glorifieras.**

C'était une brillante assemblée d'oiseaux, dont chacun avait soigneusement lissé son plumage pour la circonstance. Là, gazouillaient et sautillaient de jeunes linottes, têtes sans cervelles, croyant de bonne foi que leur âge printanier leur donnait droit de primauté sur leurs compagnes : — « *Ces vieilles !* » disaient-elles. Et ce mot renfermait, selon elles, la quintessence du mépris !

Là, jacassaient des pies, au bec acéré, à l'œil insultant. Là, caquetaient des oies dodues, voraces et gourmandes, qui donnaient souvent de grands dîners priés et se targuaient de leur mérite comme maîtresses de maison. Elles parlaient ménage, bon sens pratique, jugement, saine raison, et prenaient en pitié les oiseaux doués d'imagination, déclarant qu'ils sont absolument dépourvus de ces solides facultés, auxquelles les gens qui voient juste, doivent leur succès dans le monde. Mais une alouette qui les écoutait, dit avec un haussement d'épaules à sa voisine l'hirondelle : — Si nos opinions diffèrent, c'est parce que nous autres, habitants de l'air, nous voyons de plus

haut et de plus loin que les oies myopes. Nous avons un jugement supérieur à celui de ces lourds volatiles qui barbottent sans cesse dans la fange.

Çà et là, bavardaient de sémillantes perruches, se croyant des personnes distinguées parce qu'elles suivaient les modes et achetaient leurs parures chez des modistes de premier ordre. Ici, se rengorgeaient des paonnes, étalant leurs pierreries et toisant avec un froid dédain les oisillons qui n'avaient pas comme elles des quartiers de noblesse. Plus loin des *criblettes* (buses), rassemblées dans un coin reculé, assassinaient à coups de bec la réputation de leur prochain. Par ci, par là, enfin, mais en bien petit nombre, quelques bonnes poules couvaient d'un œil maternel leurs poulets et poulettes, qui faisaient leur entrée dans le monde. Plus rares encore étaient les tourterelles et les rossignols, tendres oiseaux qui n'aiment pas la foule et le bruit.

La partie masculine de l'assemblée se distinguait par la sobriété du costume. Le pingoin, marchand enrichi, avare de paroles, prenait gravement une pincée de tabac, et retombait dans l'attitude nonchalante du rentier, qui ne songe plus qu'à déguster tranquillement les douceurs de l'existence. Le corbeau diplomate parlait politique auprès de la cheminée. Quelques secrétaires journalistes, du haut de leurs minces jambes, l'échine un peu courbée, écoutaient avec déférence ses profondes dissertations. Le chardonneret babillard contait fleurette aux perruches, qui lui faisaient toutes sortes de minauderies et de clignements d'yeux pour s'assurer ses bonnes grâces. — Le perroquet, galant et disert, d'un air suffisant, allait d'un groupe à l'autre, et, tour à tour, lorgnait impudemment les serines jeunettes, les linottes étourdies et les pimpantes bergeronnettes. Quels regards vainqueurs il

promenait sur elles ! Il croyait enchaîner tous ces petits cœurs comme les grains d'un chapelet, qu'il aurait fait sauter négligemment entre ses doigts. S'il était un peu fat, ce n'était pas sans raison. N'avait-il pas été promu au grade de bachelier, et n'allait-il pas bientôt appartenir à la glorieuse confrérie des avocats? — Le colibri, pommadé, frisé, parfumé, faisait l'aimable avec toutes les dames et leur souriait de l'air le plus flatteur, voulant faire croire à chacune qu'elle était sa préférée. — Quelques coqs parlaient bataille, et, campés sur leurs ergots, regardaient de haut toute la gent infime, étrangère au noble métier des armes. — Un dindon, gros capitaliste, gonflé d'insolence et de sottise, et se croyant un personnage supérieur parce qu'il possédait deux cent mille francs de rente, écrasait de son dédain un pauvre oiseau de génie, le contredisait sur tout et le traitait d'imbécile. Butors et dindons de rire !...

Ainsi va le monde !

Regardez bien. Que voyez-vous de tous côtés ? Presque toujours le triomphe de la matière sur l'esprit !

Notre siècle, le siècle du veau d'or, place l'opulence au premier rang. A elle seule honneur et gloire ! Le reste, pah !...

Toute réunion mondaine est une mascarade. Chacun y apporte un visage d'emprunt, chacun s'y montre revêtu de ses plus belles plumes, et les plus huppés, et les plus gras obtiennent les plus profonds hommages. On honore avant tout l'extérieur.

Ne vous laissez pas éblouir par l'apparence. Otez, ôtez les masques ! Pénétrez dans le for intérieur. Que trouvez-vous ? — Sous les plus volumineux échafaudages de faux cheveux, de diamants, de fleurs et de velours, vous trouverez à coup sûr les plus pauvres cervelles. Bien pis ! Plus d'un joli minois qui n'est que sourires et suavité, cache la malignité la plus odieuse.

Et, de tous côtés, sous le fard des manières et du langage, que de hideurs ! Quelle petitesse ! Quel révoltant égoïsme ! Quelle pitoyable vanité ! Quelle indigence intellectuelle et morale sous les plus brillants oripeaux ! Partout des dehors mensongers !

« L'hypocrisie, » a dit un original, « est le lien de la société. » Cela n'est-il pas vrai de toute société étrangère à l'influence divine ? Supposez, par un coup de baguette magique, toutes ces âmes mondaines mises à nu... Avec quel sentiment de mépris elles se considèreraient mutuellement ! Comme elles se fuiraient !...

Tel sera l'enfer !

Ce sera le dépouillement des masques. Ce sera l'horreur, la haine mutuelle. — Plus de cohésion ! Une dissolution complète de tous les liens sociaux.

Mais le ciel, le ciel sera l'harmonie, l'union des âmes instruites par l'Esprit de Dieu à s'entr'aimer !

Où voulais-je donc en venir avec mes oiseaux ? Ah ! oui. C'est que Victorine Clinquant figurait parmi les perruches, et cette société emplumée était tout simplement un nombre considérable d'invités réunis chez les Gontard. Non-seulement la haute bourgeoisie des environs, mais aussi des étrangers de distinction, habitant la capitale, s'étaient donné rendez-vous dans leurs salons.

Natalie, pauvre tourterelle, y était venue contre son gré, sachant bien que son cœur saignerait de nouveau. Mais Gérard avait dit : — Viens ! — et, sans faire d'objections, elle l'avait suivi. Son front paisible n'avait point trahi son martyre. Pourtant, l'épreuve se trouva plus amère qu'elle ne s'y était attendue.

Plusieurs salons en enfilade regorgeaient de monde. Gérard, après avoir conduit sa femme auprès de Mme de Sorbes, établie avec d'autres dames sur un sopha, s'était mêlé à la foule. Une heure s'écoula. De

tous côtés, la conversation était très-animée. Dans l'un des salons, il y avait un orchestre : on dansait. On avait servi pour les invités, toutes sortes de rafraîchissements dans une petite pièce voisine de la salle de bal. Cet appartement se réfléchissait dans une glace immense en face de Natalie ; et, tout en prenant part à la conversation de ses voisines, elle s'amusait à observer les couples de danseurs qui venaient tour à tour figurer dans ce miroir. On voyait les gestes, le jeu des physionomies, le mouvement des lèvres... et le tableau changeait à chaque instant à la lumière vacillante des lustres. C'était une pantomime fantastique.

Tout à coup, une apparition fit tressaillir Mme de Montalban. Victorine Clinquant, au bras de son mari, parut dans le miroir. Ils étaient seuls. Elle lui parlait avec beaucoup d'entrain et de familiarité. Gérard lui fit les honneurs du buffet avec une extrême courtoisie. Son visage était radieux. Avant de reconduire Victorine à la danse, il lui saisit la main vivement, et d'un air plein de tendre galanterie, il y imprima un long baiser...

Avec toute l'énergie de son âme fière, Natalie contint le cri de douleur intense qui allait lui échapper. Sa pâleur mortelle, la contraction de ses lèvres, l'agitation de ses mains crispées, auraient seuls révélé à un œil attentif la lutte indicible qu'elle soutenait. Heureusement, personne ne songeait à l'observer. Une crampe terrible lui étreignit le cœur. Elle couvrit un instant ses paupières de ses doigts tremblants, appelant de toute son âme le secours d'En-Haut. Et, lorsque, par un effort surhumain, elle eut assuré sa voix :

— Ma chère tante, dit-elle à Mme de Sorbes, je souffre du manque d'air. Je crains de me trouver mal. Voudriez-vous m'accompagner un instant au jardin ?

Mme de Sorbes se leva aussitôt, et avec la plus ai-

mable sollicitude, conduisit sa nièce hors de la foule.

Natalie aurait voulu fuir ce lieu funeste, fuir jusqu'au bout du monde pour y pleurer à l'aise. — Non ! non ! se dit-elle en comprimant les sanglots qui lui gonflaient la poitrine comme une houle tumultueuse. Non, il faut que je reste. Il faut boire courageusement cette coupe d'amertume. Si je retourne à la maison, Gérard demandera des explications : je ne pourrai me contenir, mon cœur éclatera ! Et si je laisse voir à mon mari que je connais sa faiblesse, ce souvenir sera toujours une épine entre nos cœurs. Il faut le ramener sans bruit, à force de douceur et de dévouement.

Elle marchait silencieuse au bras de sa tante. L'air de la nuit la rassérénait. Comme une caresse venue du ciel, la brise se jouait autour de son front brûlant; et les étoiles lui envoyaient des regards compatissants, qui lui versaient au cœur une céleste paix : — Là-Haut, se dit-elle, il n'y aura plus de tempêtes !

Elle se sentit bientôt assez forte pour rentrer dans les salons. Et, lorsque Victorine, toujours au bras de Gérard, passa près d'elle en lui adressant son plus insultant sourire, l'impudente coquette fut forcée de baisser honteusement les yeux devant sa victime : car, en cet instant, sur le front pâle de Natalie planait une idéale beauté, et son visage était comme un visage d'ange !

Le lendemain, M. de Montalban se leva de bon matin pour faire une tournée dans les environs. Il embrassa sa femme encore au lit, en disant qu'il reviendrait probablement vers les six heures de l'après-midi. Natalie éprouva un grand soulagement à se trouver seule ce jour-là, à n'être pas obligée de se contraindre et de paraître gaie. Elle avait besoin de pleurer en secret, pour se remettre de la secousse qui avait si douloureusement ébranlé ses nerfs.

On était en septembre. La journée fut chaude. Un ciel bas et lourd semblait peser sur la terre. De gros nuages, comme des monstres menaçants, levaient la tête derrière les montagnes.

A quatre heures de l'après-midi, Natalie se rendit à pied au cimetière de la ville de X., non loin du Bois-Noir. Dans ce cimetière reposaient les dépouilles de ses parents. — Là, se dit-elle, sur la tombe de ma mère, j'aurai du moins le droit de pleurer.

Elle marchait d'un pas rapide pour s'étourdir, pour fuir ses pensées. Toute la journée, la scène de la veille l'avait poursuivie comme un cauchemar. En vain elle voulait écarter ce déchirant souvenir : à chaque instant il lui enfonçait ses griffes dans le cœur. L'âme navrée, elle allait, elle allait sous le soleil brûlant, poussée par la tempête qui bouleversait tout son être.

Le cimetière était désert. Au milieu d'une touffe de lauriers et de rosiers du Bengale, s'élevait le monument qui portait le nom de Mme Sibert. C'était une svelte colonne de marbre noir, couronnée de lierre, avec un petit banc placé tout auprès. Natalie n'avait pas visité ce lieu depuis quelques semaines. Elle s'assit, appuya sa tête contre la colonne, et, l'œil attaché sur la tombe, elle se mit à évoquer du fond du passé, les scènes attendrissantes de son enfance. Elle revoyait, elle entendait celle qui l'avait portée sur son cœur à travers les premiers écueils de la vie. Elle recevait ses caresses, se rappelait ses paroles, recueillait sa dernière bénédiction et son regard mourant.

— Mère chérie, disait-elle. Oh ! si tu étais ici pour me soutenir dans cet affreux combat ! Si je pouvais m'appuyer sur toi, pleurer sur ton sein ! Vois comme mon cœur est déchiré, comme je suis seule...

Elle s'affaissa sur elle-même. Ses pleurs éclatèrent comme une pluie d'orage. Agenouillée auprès du banc,

la tête enfouie dans ses bras entre-croisés, elle sanglottait convulsivement, abîmée dans sa douleur. Ses pensées s'égaraient; elle éprouvait cette agonie indicible d'un être que les flots engloutissent.

A cette explosion violente succéda une prostration morne, l'abattement du désespoir... Alors une voix lui sembla murmurer auprès d'elle : — Non, ma fille, tu n'es pas seule! Relève-toi. Fortifie ton cœur! Regarde : à ton côté le Sauveur se tient invisible, fidèle et plein d'une immense pitié. Accepte l'épreuve. Ces pleurs désespérés sont une révolte. La délivrance viendra à son heure. Espère, et crois à l'amour de ton Dieu. C'est pour que ta foi grandisse, c'est pour épurer ton âme qu'il t'afflige!

Natalie releva son front et l'appuya entre ses mains. Une véhémente prière lui jaillit du cœur, une de ces prières que Dieu aime et dont l'exaucement ne se fait pas longtemps attendre. Elle pria pour obtenir du calme et des forces; elle pria pour son mari, supplia le Seigneur de le retirer de son égarement, de l'éclairer, de le sauver. Et l'orage s'apaisa en elle : une sainte espérance rayonna sur son front. — Oui, dit-elle, je veux être patiente, je veux croire en l'avenir!

Elle s'assit de nouveau sur le banc et resta longtemps immobile, à savourer ce suave apaisement. Son cœur s'était élargi. Elle sentait la présence de Dieu et sa tendre sollicitude. Quelques larmes silencieuses coulaient encore sur ses joues, mais elles n'avaient plus rien d'amer. Le souffle de l'Esprit saint dilatait sa poitrine : elle respirait de nouveau les brises du Paradis. La paix solennelle, attendrie, qui planait sur le cimetière la pénétrait comme une ombre rafraîchissante. Volontiers, elle eût dit, ainsi que St-Pierre sur le Tabor : — Il fait bon ici! je veux y rester...

Mais il fallait redescendre de ces hauteurs sereines,

rentrer dans l'arène poudreuse de la vie terrestre et recommencer la lutte.

Natalie se leva, cueillit une branche de laurier avec quelques roses, et reprit le chemin de sa demeure.

Au lieu de suivre la grande route, elle prit par un sentier détourné et peu fréquenté, où elle put s'abandonner paisiblement au courant de ses pensées. Elle marchait les yeux baissés, à l'ombre des noyers qui bordaient les prés. Le chant des cigales faisait seul un doux accompagnement à sa rêverie.

En arrivant près d'une masure isolée, une scène grotesque lui fit relever la tête, et la força de cesser à se regarder en dedans. Un animal vêtu d'une veste de gros drap rouge foncé, courait à sa rencontre en grognant. Une vieille femme le poursuivait, en tendant une main qui contenait quelques feuilles de choux, et en imitant le cri traditionnel des marchands de cochons : — « Tier ! tier ! coutch ! coutch ! »

Après avoir salué Mme de Montalban qui s'était arrêtée, et regardait avec surprise cet animal affublé de la sorte, la Salomé, c'était le nom de la vieille paysanne, lui dit en manière d'explication, avec un candide sourire : « *L'a dai douleu, cé pouro caïon* ! » La veste de son mari défunt devait protéger ce cochon favori contre le rhumatisme.

Salomé avait eu une nombreuse famille. Ses enfants étaient dispersés en différents pays, et une partie de ses affections s'étaient reportées sur son porc, en attendant de le mettre en saucisses. Quand le moment tragique serait venu, bien entendu que la Salomé s'en irait se boucher les oreilles au fin fond de la grange, et essuyer quelques larmes du coin de son tablier, jusqu'à ce que le boucher ait terminé son office, — quitte à se régaler ensuite de fricasson et de boudin avec ses amies. Mais, les premiers jours, en passant près du

buaton vide, soyez sûrs qu'elle hâtera le pas, croyant entendre encore son favori qui l'appelle...

Singuliers attachements !

Peut-on s'affectionner à autre chose qu'à des âmes? Ceux qui ne veulent voir dans les animaux que des machines, comment expliquent-ils ces sympathies entr'eux et nous ? — Ces âmes étranges, avec lesquelles nous ne pouvons communiquer que par des regards, que deviennent-elles ? Les retrouverons-nous dans un degré supérieur de l'existence ? — Mystère!

— Que parlez-vous d'âmes en dehors de l'humanité? dira quelque gros matérialiste. Est-il bien sûr que l'homme lui-même ait une âme?... L'âme d'un porc! L'idée est bouffonne !

Eh bien ! oui, j'en conviens. Il faut y regarder de près pour trouver un esprit sous cette montagne de graisse gloutonne. L'âme d'un chat, on la comprend. L'âme d'un chien, peut-être encore mieux. Mais, l'âme d'un porc! Fi donc !... Quelle sorte d'esprit vous regarde à travers ces petits yeux obliques et clignotants qui ont l'air d'en savoir autant que vous, mais de se dérober à votre examen ? On dirait un lutin enfermé dans une prison de lard, quelque débauché condamné pour ses ripailles à revêtir cette forme immonde, et qui craint d'être reconnu.

Natalie faisait à peu près les mêmes réflexions en arrivant aux Ravines. Gérard n'était pas rentré. Elle en fut inquiète, car le ciel se couvrait de plus en plus. Après avoir donné quelques ordres à ses domestiques, Mme de Montalban s'établit à une fenêtre pour épier le retour de son mari.

L'aspect du ciel n'était pas rassurant. Sur les cimes des Alpes, surgissaient des masses compactes de vapeurs cuivrées, frangées à leur sommet d'un blanc de céruse. Leurs parties saillantes projetaient de fortes

ombres couleur de bistre, qui se fondaient avec des tons livides sur leurs bords extrêmes, opposés au soleil couchant. Ces grands nuages montaient avec majesté et naviguaient dans l'Océan des airs, prenant cent formes étranges, offrant au regard étonné les scènes les plus prodigieuses. A chaque instant, le ciel improvisait une nouvelle fantasmagorie.

Tantôt, c'étaient des monuments cyclopéens : une rude, mais imposante architecture! Tantôt, c'étaient des babels immenses, des tours monstrueuses, flanquées de bastions hauts comme l'Himalaya ; puis des édifices égyptiens, des pyramides, des obélisques, des temples aux proportions chimériques, ornés de majestueux pylones. Puis, des aqueducs, des colonnades, des ruines pittoresques, d'élégants palais, des forêts, des montagnes. Mais bientôt, palais, montagnes, tout s'écroula, tout se fondit en une masse informe.

Alors, les deux grands magiciens des plaines célestes, l'électricité et le vent, son ministre, transformèrent ces débris en un géant formidable. De la pointe du pied, le titan s'appuyait sur la crête d'une montagne. Sa tête atteignait au zénith, et, de son bras étendu, il semblait menacer le monde et vouloir l'anéantir sous ses foudres. On eût dit, à le voir, l'esprit de la tempête, le sombre génie de l'ouragan. A sa suite, montait un escadron de nuages noirs, pressés, impétueux, une farouche armée de combattants, qui, en quelques minutes, obscurcirent le ciel entier.

Puis, un sifflement lointain se fit entendre, un sifflement aigu qui arriva *crescendo*, comme si tous les serpents de l'enfer eussent quitté leurs cavernes. Les arbres se courbèrent en détresse, étendant de longs bras suppliants, et la poussière, en larges tourbillons, courut le long des chemins.

Au ciel, plus de fantômes, plus de cavaliers noirs

accourant au combat ; mais, une incommensurable tente livide, qui s'abattit rapidement sur la terre et la couvrit de son ombre sinistre.

Tout à coup , une nappe de feu violet coula sur le flanc des Alpes et s'engouffra dans le lac. Le rugissement du tonnerre se prolongea de vallée en vallée.

Natalie, accoudée à la fenêtre, contemplait avec épouvante cette lutte des éléments. N'était-ce pas l'image de la tempête qui, tout à l'heure , avait bouleversé son propre cœur ?

Un second éclair, un crépitement d'étincelles, la fit de nouveau tressaillir , et un déluge mêlé de grêle se précipita des nuages. Elle ferma en hâte les contrevents, ferma les croisées, et ayant allumé la lampe, elle s'établit devant son pupitre pour écrire dans son journal.

CHAPITRE XXV

Celui qui se confie en son propre cœur est un fou.
(Sainte-Ecriture.)

Retournons de quelques heures en arrière, et voyons ce qu'était devenu M. de Montalban, dont l'absence prolongée causait à sa femme une inquiétude croissante, à cause de l'orage qui se déchaînait avec toujours plus de furie.

Vers les six heures, Gérard revenait à pied par un chemin de traverse longeant les charmilles des Trembles. On se rappelle que ce domaine appartenait au frère d'Anna Bulle, l'amie intime, ou plutôt la compagne habituelle de Victorine Clinquant. Les personnes de la trempe de Victorine et d'Anna n'ont pas d'*amis*. L'affection n'entre pour rien dans leurs liaisons intéressées.

En approchant d'un endroit très fourré, formant une sorte de berceau où se trouvait un banc rustique, Gérard entendit une vive discussion. Une voix d'homme, ayant un accent de colère et de reproche, était dominée par un organe pointu et vibrant, par une acerbe voix de femme, qui s'élevait de plus en plus. C'était la voix de Victorine Clinquant.

— Je te dis, criait-elle en frappant du pied, que

M. de Montalban est un grand imbécile, et que j'ai voulu m'amuser à ses dépens. Tu sais bien que j'aime à rire. Demande à ta sœur, demande à Anna : elle était du complot. Nous l'avions ourdi depuis plusieurs mois.

— Mais ce jeu-là ne me plaît nullement : tu le pousses trop loin, dit la grosse voix de basse. Hier, de toute la soirée, tu ne m'as pas accordé une minute d'attention. Ces sourires prodigués à un autre, cette familiarité, m'agacent à l'excès.

— Voyez le vieux jaloux ! Ne comprends-tu pas, mon bon Gustave, dit-elle d'un ton câlin, que si je danse avec Gérard, c'est uniquement pour faire enrager sa femme. Je la hais. Je l'ai toujours détestée. Si tu avais observé hier soir son air de patiente martyre !... Oh ! j'en ai joui royalement ! Qu'importe si je ne te fais pas les yeux doux en société ? Ne te vois-je pas ici tous les jours ? Ne serons-nous pas bientôt fiancés ? Laisse-moi donc user encore quelque temps de ma liberté. Je ne veux pas qu'on m'empêche de m'amuser, moi !... Malgré toutes mes petites frasques, crois-le, dit-elle en se radoucissant, je te suis très fidèle. Oui, très fidèle ! méchant jaloux ! ajouta-t-elle en l'embrassant.

— C'est bon, Victorine. Je veux te croire. Mais que cela finisse ! ou je ne serai plus maître de moi, je ferai un esclandre.

— Quoi ! tu aurais si mauvais goût ! Mais, je te le répète, je te le proteste : je me soucie de Gérard autant que du schah de Perse. C'est un niais, un âne bâté. Ha ! ha ! ha !... n'ai-je pas su habilement l'entortiller ? dit-elle en éclatant de rire.

Et ses ha ! ha ! saccadés semblaient sautiller à travers les bosquets comme une nuée d'esprits diaboliques.

Gérard s'enfuit... Les premiers mots qui étaient parvenus à son oreille l'avaient cloué à sa place. Il s'était arrêté court, fasciné, paralysé de stupeur. Comme quelqu'un qui vient de faire une lourde chute et qui ne sait plus où il en est, il avait écouté le cou tendu, les prunelles dilatées... Ce rire fut un coup d'aiguillon, qui le réveilla. Il se mit à courir par un sentier qui s'enfonçait dans une forêt de chênes. Il était hors de lui : il courait comme un insensé. Instinctivement, il avait évité la grande route. Ses traits bouleversés eussent éveillé la curiosité des passants et donné lieu à maints commentaires.

Après dix minutes d'une course folle, arrivé dans une clairière entourée d'épais taillis, il se jeta sur le gazon au pied d'un chêne.

Il haletait, il étouffait...

— Infâme ! s'écria-t-il enfin en serrant les poings. Abjecte, méprisable créature ! Et j'ai été le jouet d'une telle femme !... Mais moi, moi, que suis-je ? Oh ! j'ai indignement agi envers Natalie qui m'aime de toutes les forces de son âme d'ange !... Serait-ce vrai ? elle s'est aperçue de mes égarements, — elle en a souffert, et son exécrable persécutrice a joui de ses tourments !... Abominable coquette ! — Ma noble Natalie, tu n'as jamais exhalé une seule plainte ! Malédiction ! malédiction sur moi !... Aurais-je cru en arriver là, aux premiers pas que j'ai faits dans cette route fatale ? Car, il faut bien me l'avouer, en me couvrant la face de honte : j'ai eu pour Victorine une passion croissante qui aurait fini par me dominer complétement. Je voulais m'abuser, endormir ma conscience à force de sophismes ; mais ce sanglant soufflet, ces paroles insultantes qui me sont tombées sur le cœur comme des gouttes de plomb brûlant, m'ont révélé à quel point

je m'étais attaché à ce démon femelle !... Oh ! Natalie ! Natalie !

Ses sanglots éclatèrent. Il se roulait sur le terrain en s'arrachant les cheveux.

— Misérable ! s'écriait-il dans le paroxysme de sa douleur et de sa honte, misérable que j'étais ! Et je me croyais vertueux, je me croyais fort !

Ses sanglots recommencèrent avec plus de violence. Il ne pouvait se calmer. Il passa une heure dans cet affreux état. Le ciel s'obscurcissait, les nuages s'amoncelaient sur la forêt : il n'y prenait pas garde. Il avait oublié l'heure, il avait tout oublié.

Ce même éclair, ce torrent de feu violet, que Natalie, au même instant, voyait de sa fenêtre se précipiter dans le lac, illumina la forêt de ses lueurs sinistres. Gérard se leva machinalement pour reprendre le chemin de sa demeure. Mais à peine avait-il fait quelques pas, que la trombe, mêlée de grêle, fondit sur lui. Force lui fut de chercher un refuge au plus épais du bois. De quelques branches touffues qu'il cassa en hâte et entassa dans la ramée d'un jeune chêne, il se fit un abri contre les grêlons. Ceux-ci, fort gros, tombaient serrés par moments et hachaient la forêt. Ce fut une effroyable tourmente. Les tonnerres rugissaient de tous côtés, et la pluie, une pluie diluvienne, eut bientôt transformé le sentier en un ruisseau jaunâtre.

Lorsque la tempête se fut un peu calmée, il était nuit noire. M. de Montalban se remit en marche ; mais, trompé par l'obscurité, il fit fausse route. Il erra longtemps sans retrouver son chemin. Egaré dans les dédales de la forêt, il croyait faire un mauvais rêve. Tout ce qui venait d'arriver lui semblait *une illusion*. Enfin, il atteignit la lisière du bois, et

l'horloge du village sonnait dix heures comme il rentrait aux Ravines.

Natalie l'attendait toujours, pleine d'anxiété. Il reçut ses caresses avec un attendrissement auquel elle n'était plus habituée depuis longtemps. Il les lui rendait en silence, sans la regarder. Puis, tout d'un coup il l'étreignit dans ses bras avec une telle passion, qu'elle en éprouva presqu'autant de frayeur que de joie.

Qu'était-il arrivé ? Elle n'osa l'interroger. Il avait l'air si étrange ! Mais une délicieuse émotion inonda son âme. Elle sentit qu'elle pouvait tout espérer !

Gérard fit quelques vagues excuses sur son arrivée tardive ; et, comme il refusa de souper, tous deux allèrent chercher le sommeil.

CHAPITRE XXVI

> L'ange de l'Eternel se campe tout autour de ceux qui le craignent et les garantit.
>
> *(Sainte-Ecriture.)*

Retournons encore de quelques heures en arrière.

Regardons à travers les barreaux d'un cachot. C'est derrière la ville de X., à l'étage supérieur d'un vieux bâtiment servant de prison.

Une sorte de colosse au visage rocheux, au cou de taureau, aux poings de fer, est assis sur un grabat adossé à la muraille. Ce crâne épais, ce front étroit et fuyant ne paraissent pas loger beaucoup d'idées. Le mot *brutalité* est écrit en toutes lettres sur cette face rude et farouche. On la considère avec un mélange d'épouvante et de dégoût. On sent que ce grossier spécimen de la race d'Adam a descendu ces derniers échelons du vice qui conduisent à l'animalité. Chez lui, les instincts de la bête féroce ont tué la réflexion. Cet homme est emprisonné pour meurtre. Sa sentence doit être prononcée demain.

Il paraît constater avec satisfaction les signes précurseurs de l'orage :

— Bon ! dit-il ; on s'en tirera encore mieux comme ça. S'il pleuvait seulement à la *rauille !* L'autre ne bouge pas encore. Est-ce qu'il dort ?

Le colosse se leva et tira doucement son lit de sapin, qui laissa voir, au bas de la muraille, un trou assez grand pour donner passage à un individu de taille exiguë. Le prisonnier se baissa jusqu'à cette ouverture et dit à demi-voix :

— Allons ! Marc, es-tu prêt ?

On entendit de l'autre côté de la paroi un léger bruit, analogue à celui qui venait de se produire en tirant le lit ; puis, une tête se montra par la brèche, et un petit homme brun, maigre et nerveux, à la mine pointue et rusée, ressemblant à un museau de fouine, se démenant des épaules et des mains, arriva comme un poisson sur le plancher. Il traînait après lui sa paillasse vide.

— T'as crânement bien fait de travailler à la brèche cette nuit, sans ça nous n'aurions pas pu faire tout notre ouvrage ce soir. Où est ta lime ? Allons-nous scier un barreau à présent ?

— Non, non, répondit l'homme-fouine. Il ne faut pas risquer de gâter l'affaire. C'est encore trop tôt. Il va bientôt faire un temps de tous les diables, et nous aurons beau jeu. Il n'y aura pas un chat dehors. Nous voulons préparer la corde en attendant.

— Si nous avions seulement des draps à nos lits, ce ne serait pas malaisé. Il n'y aurait qu'à les attacher par les coins.

— Ne t'inquiète pas, Vincent. Je ferai une corde assez forte pour soutenir ta grosse carcasse et un bœuf de Pâques par dessus le marché.

Avec sa lime, dont le manche de fer se terminait par une pointe acérée, Marc commença à diviser en longues bandes pas trop minces, la toile de sa paillasse. Il en fit autant de celle de Vincent. Puis, il se mit à tresser ces bandes de toile, de façon à en faire une corde fort solide.

— On ne sait pas où tu pêches tes idées, toi ; dit Vincent qui le regardait faire. Tu sais toujours te retourner.

— Ah ! parbleu ! on sait son métier. Est-ce qu'un vieux renard va risquer sa peau, sans avoir des ruses toutes prêtes pour la sauver ?

Au bout d'une heure, une corde longue de trente pieds environ, se déroulait comme un serpent autour de la cellule.

Il faisait presque nuit. L'orage éclatait tout à point, semblait-il, pour favoriser l'évasion des deux criminels. Les grêlons bondissaient furieusement contre les vitres, et le roulement continuel du tonnerre dominait tout autre bruit. Marc ouvrit la fenêtre :

— Tiens, voilà l'outil, dit-il au colosse en lui donnant sa lime. A ton tour, à présent. Tes poignets sont plus solides que les miens.

Vincent se mit à l'œuvre. La fenêtre avait cinq barreaux. Il attaqua celui du milieu. Sous sa vigoureuse pression, la lime mordait le fer avec rage. Quand le barreau fut à moitié scié, l'athlète l'ayant saisi des deux poings, le brisa comme un échalas.

— C'est pas plus malaisé que ça ! dit-il en jetant les deux tronçons sur le lit. Les guichetiers vont faire une longue mine demain, quand ils trouveront la cage ouverte. Tu pourrais bien passer toi, *gringalet ;* mais moi, c'est autre chose. Il en faut scier encore un.

Il répéta l'opération précédente. Puis, ayant solidement attaché la corde à l'un des barreaux encore intacts :

— Décampe le premier, toi, dit Vincent. Tu n'es pas un apprenti. Je veux voir *comme* ça va.

L'homme-fouine se dévala lestement par la corde. L'hercule suivit avec précaution et se trouva bientôt

auprès de son compagnon. Ils avaient maintenant la clé des champs.

La prison qu'ils venaient de quitter était une geôle provisoire, qui n'avait ni fossés ni muraille d'enceinte.

— Gagnons le bois, dit Marc. Après nous causerons.

Ils gravirent la petite colline sur laquelle était située la campagne des Trembles, et pénétrèrent dans ce bois de chênes où M. de Montalban errait dans l'obscurité. Parvenus au milieu du bois, les deux coquins, à la lueur saccadée d'un éclair, aperçurent Gérard qui s'avançait de leur côté. Ils se jetèrent dans le fourré.

— Sapristi! dit Vincent à voix basse. Je crois quasiment que c'est lui.

— Qui, lui? demanda Marc.

— Et pardi! mon ancien patron. Celui que nous voulons déplumer cette nuit. Si nous commencions à présent!

— Es-tu fou? Nous n'avons encore point d'armes que ce *dordon*. Et d'ailleurs, sa bourse est peut-être en ce moment aussi plate que la tienne. Si nous l'empêchons de rentrer chez lui, ça tiendra le monde éveillé, et le coup manquera. Prends patience.

Les deux scélérats cessèrent de chuchoter.

Gérard approchait. Quand il passa devant la cachette où les malfaiteurs s'étaient tapis, un nouvel éclair illumina les ténèbres. Si M. de Montalban eût jeté les yeux à gauche, il eût aperçu à travers les buissons ces deux mines suspectes qui l'épiaient. Mais il regardait droit devant lui, cherchant à reconnaître le sentier. Quand il se fut éloigné :

— C'était bien lui, dit Vincent. Que fait-il par là à ces heures et par ce temps?

— Q'en sait-on? Il a ses *manigances* aussi bien que

nous. Tu dis que nous trouverons chez lui de quoi filer en Amérique?

— Pas de doute. Il a toujours des sacs pleins et je connais le nid. Quand je travaillais chez lui et que j'allais tirer l'argent de mes journées, j'ai bien vu où il cache ses écus. C'est dans un secrétaire, à sa chambre à coucher, à côté de la porte du cabinet où il fait ses écritures, et où il reçoit les gens qui travaillent dans son domaine.

— Te payait-il bien?

— Oh! pour ça, oui.

— Et pourquoi t'avait-il chassé?

— Pour rien, parce que je faisais ribote de temps en temps et que je donnais quelquefois une *ouistée* à ses chevaux. Comme si on pouvait faire autrement? Après ça, personne n'a plus voulu me donner de l'ouvrage, et, comme je te l'ai dit, un soir j'ai assommé ma femme qui m'embêtait avec ses jérémiades. C'est pour ça qu'on m'a pincé. Mais, à présent, me voilà dehors, et je suis tout content d'être débarrassé de cette *piorne*. Es-tu au moins bien sûr de retrouver le coin où tu as caché tes outils?

— Ne t'inquiète pas. Je ne suis jamais au dépourvu, moi. J'ai des cachettes par tous les coins du pays, et, avec ça, fit-il en montrant sa lime (une lime plate, sans manche de bois), j'ai toujours réussi à déguerpir quand ils m'ont coffré. Elle n'est pas grosse, mais elle a de bonnes dents.

— Comment fais-tu pour la cacher?

— Nigaud! il n'y a pas besoin d'être sorcier pour ça. Tu le vois, mes bottes sont larges; mes pieds dansent dedans. Et elles sont gaies mes bottes ; elles éclatent de rire aux deux bouts. Par cette bouche grande ouverte, je fourre ma lime entre le cuir et la doublure. Voilà toute la malice. Les *limiers* de police

n'ont jamais eu le nez assez pointu pour flairer ma *lime* là-dedans. Je leur ai toujours fait la nique, dit-il en portant le pouce à son nez subtil.

Tout en devisant, les deux compères cheminaient dans le bois. La pluie avait cessé, et la lune regardait par moments à travers les fenêtres des nuages.

Arrivé à un monticule sur lequel cinq chênes disposés en rond semblaient danser, l'inclinaison de leurs troncs prêtant à cette illusion, l'homme-fouine se mit à défaire un tas de pierres ; et, après avoir enlevé la dernière, il fouilla le terrain avec sa lime. A un pied de profondeur se trouvait une boîte en fer, de laquelle il retira des passe-partout et deux petits poignards. Ces objets étaient enveloppés d'une toile cirée qui les préservait de la rouille.

— Si c'étaient des pistolets, ça vaudrait bien mieux, dit Vincent.

— Oh ! que non ! ça fait trop de bruit. Et puis, la poudre, ce serait pas facile à tenir au sec. Ma boutique a tout ce qu'il faut. Allons seulement à présent. Tu dis qu'on peut trouver une petite échelle dans la basse-cour ? Et le chien ?

— Il me connaît, dit Vincent. Et s'il fait seulement semblant de gueuler, je l'étrangle.

La lune se couchait sur le Jura, dont l'arête dentelée de sapins, mordant cette cible d'argent, lui faisait de noires échancrures.

Minuit ! bourdonna la grosse cloche de l'église à X... Minuit ! lui répondit à coups pressés une petite cloche campagnarde au timbre argentin. Et, d'un ton lugubre, dans le voisinage des Ravines, l'horloge du village répéta : Minuit !

Une échelle se dressait sous l'une des fenêtres du manoir. Les contrevents avaient été ouverts sans bruit. Le petit homme maigre, perché au haut de

l'échelle, décimentait un grand carreau de vitre. A peine si l'on entendait un grincement. Bientôt, l'ouverture fut pratiquée. Vincent, qui tenait le bas de l'échelle, ôta ses gros souliers ferrés et commença son ascension. Marc se glissa dans l'appartement; puis il ouvrit doucement la croisée pour donner passage à son corpulent camarade.

Lorsque celui-ci l'eut rejoint, Marc rapprocha les battants de la fenêtre, de peur que l'air frais de la nuit n'éveillât les dormeurs.

Une veilleuse brûlait sur la table au chevet du lit. Natalie dormait d'un suave sommeil : la tête appuyée sur l'épaule de son mari, elle parcourait avec lui les féeriques régions des songes. Ils se tenaient enlacés. Ils ne marchaient pas, ils ne volaient pas; mais l'extase les soulevait au-dessus du sol et les emportait à travers ces contrées splendides et grandioses où toutes les proportions sont exagérées, où la lumière se joue plus magique en ses changeants reflets. Une végétation inconnue, exubérante, des fleurs gigantesques aux formes élégantes ou curieuses, des jardins enchantés, de somptueux édifices, des palais de marbre et d'or, des lacs, des montagnes prodigieuses, sans cesse une nouvelle scène surpassant en magnificence celle qui vient de glisser devant vous : c'est le pays doré de la fantaisie.

Les deux époux, ainsi promenés d'enchantement en enchantement, venaient de traverser une délicieuse vallée. Tout à coup, la nuit les surprit : ils entrèrent dans une sombre avenue sous le dôme épais d'une vaste forêt. Ils auraient voulu retourner à l'air libre; mais une force invincible les poussait. De plus en plus épaisse, de plus en plus inextricable, la forêt leur voilait complétement le ciel. De leurs bras enchevêtrés, les arbres les arrêtaient sans cesse. Soudain, une

forme étrange, un fantôme gris au regard haineux, implacable, s'avança pour leur barrer le passage. Natalie fit un suprême effort pour enlever Gérard dans les airs, et pour échapper avec lui à cet esprit des ténèbres. Mais il les poursuivit en ricanant, et, au moment où le démon allait les atteindre, Natalie sortit ses bras du lit en poussant un cri d'angoisse, et s'éveilla...

Elle s'éveilla, — et crut encore rêver!... car, un individu de haute stature, se tenait penché sur le lit, un poignard à la main, et comme hésitant à frapper... Plus prompte que l'éclair, Mme de Montalban saisit le vaste et léger édredon qui recouvrait la couche nuptiale, et le lança sur la tête du scélérat, en appelant son mari d'une voix perçante.

Gérard bondit sur son séant, se jeta sur ce grand corps emmaillotté qui se débattait gauchement. D'un croc-en-jambe il l'étendit par terre, et lui posant le pied sur la poitrine, il se baissa pour arracher à la main armée, le poignard qu'elle serrait dans ses gros doigts osseux.

A l'autre extrémité de la chambre, Marc qui venait d'ouvrir le secrétaire et de mettre la main sur un sac d'écus, sans lâcher prise, accourut, brandissant le second poignard, tandis que Natalie sonnait de toutes ses forces.

A la vue de ce nouvel assaillant qui venait sur Gérard, qui allait le frapper, Natalie se jeta entr'eux les bras étendus, pour protéger de son corps le corps de son mari, et le coup qui était destiné à celui-ci, atteignit la jeune femme à l'épaule. Elle poussa un sourd gémissement, chancela, et s'affaissa sur le parquet.

Avec la rage d'un lion, Gérard saisit le bras de Marc, et, après une lutte désespérée, lui arracha son arme. Il allait le transpercer, lorsque Vincent, un mo-

ment étourdi de sa chute, car sa tête avait frappé lourdement contre un meuble, Vincent parvenant à se dégager un peu, empoigna M. de Montalban par la jambe et le força de lâcher son plus faible adversaire. Celui-ci gagna aussitôt la fenêtre et s'évada.

Gérard, sur le point de perdre l'équilibre, se baissa vivement, frappa de son poignard le bras qui l'avait saisi et le cloua sur le plancher. Au même moment, les domestiques se précipitaient dans la chambre. Le monstre, qui hurlait de douleur, fut aussitôt désarmé, traîné dehors et garrotté par les valets, tandis que les servantes, qui, à leur tour, accouraient éperdues, s'empressaient de secourir leur maîtresse.

Le sang qui coulait à flots de son épaule, maculait la blancheur de sa longue robe de nuit et formait une flaque rouge devant le lit. La femme de chambre perdait la tête. Gérard, avec une célérité et une présence d'esprit inspirées, trouva aussitôt un moyen d'arrêter le sang. Il expédia en même temps un courrier à la ville, pour amener un chirurgien.

Natalie, pâle comme un cadavre, était toujours sans connaissance. Pourtant, son pouls battait faiblement. Gérard renvoya les servantes qui se lamentaient sans savoir que faire. Agenouillé près du lit, il appelait sa femme à grands cris.

— Est-elle morte ? disait-il avec désespoir. Vais-je la perdre ? Ce serait la trop juste punition de mon indignité.

Puis, il la couvrait de baisers et de larmes en l'appelant toujours. Mais Natalie ne répondait pas. Son esprit luttait avec les ombres de la mort. Dans cet effrayant combat, qui aurait la victoire?... Gérard essayait tous les moyens possibles pour la faire revenir à elle : ses efforts étaient vains. Alors, le désespoir le

reprenait : il se jetait à genoux et recommençait à sangloter.

— Mon Dieu ! criait-il, mon Dieu ! (s'il y a un Dieu) ramène-la !

Dieu entendit, Dieu exauça ce bégaiement de prière !

Du fond de la sombre vallée, l'esprit retourna..... Natalie ouvrit les yeux, remua les lèvres : — Gérard ! murmura-t-elle faiblement.

Il ne cria plus, il ne respira plus... Muet, l'âme comme suspendue au bord d'un abîme, il attachait sur elle un regard intense. Avait-il bien entendu ? Revenait-elle à la vie ? Lui serait-elle rendue ?...

— Gérard ! répéta Natalie.

Comme s'il eût craint d'éteindre cette flamme vacillante, qui se ranimait, il ne répondit point. Palpitant de joie et de crainte, il se pencha sur elle et la baisa doucement sur les lèvres. Un céleste sourire illumina ses traits, — puis elle ferma les yeux...

Etait-ce une nouvelle faiblesse ? Etait-ce un assoupissement salutaire ?... Gérard flottait dans le doute. Pourtant, ce cher visage était moins pâle : les battements du pouls devenaient plus distincts... Oui ! oui ! c'était la vie qui revenait !

Quand le chirurgien arriva, le jeune époux ne douta plus. Il remercia le ciel du fond de son âme ! La blessure n'était pas mortelle. La malade, disait le docteur, avait été anéantie par la perte de son sang, mais elle aurait bientôt repris des forces. Heureusement, on l'avait pansée à temps. Son évanouissement subit avait été causé par la secousse affreuse qu'elle avait reçue ; mais sa vie n'était pas en danger : il fallait seulement un repos complet.

Avant de partir, le docteur administra un calmant à la pauvre blessée, et promit de revenir le lendemain.

CHAPITRE XXVII

..... Cette question sombre : « Ame, que croyez-vous? »

V. Hugo.

Deux semaines se sont écoulées depuis l'attaque nocturne. Vincent, livré de nouveau à la justice, vient d'être condamné à mort. Marc s'est dérobé à toutes les poursuites.

Pour la première fois, depuis la sinistre aventure, Mme de Montalban se trouve assez forte pour faire une longue promenade. Elle est encore pâle ; mais elle a repris son pas élastique. Appuyée au bras de son mari, elle l'entraîne sur les pentes gazonnées, dans les sentiers ravineux qui courent en zigzag, en casse-cou, jusqu'à la rive du lac.

Natalie et Gérard s'asseyent sur le vieux tronc couché, auprès de l'oseraie qui sert de rideau à ce reposoir. Comme naguère, les flots caressent la grève en gazouillant leurs plus douces mélodies. Que disent-elles maintenant au cœur de Natalie, ces vagues bleues qui, dans les soirées de l'été, furent témoins de ses larmes ? Elles lui parlent de l'amour de Dieu, et d'une éternité bienheureuse, où le cœur humain sera rassasié de joie. Elles rendent sa félicité présente encore plus profonde, car elle sent bien, l'heureuse jeune femme, que son mari lui est rendu désormais. Gérard

ne l'a pas quittée un instant depuis la fatale nuit, et tout en lui parle de dévouement, de tendresse et de repentir. Il n'a eu encore avec sa femme aucune explication sur le passé. Il fallait lui épargner toute agitation, tout ébranlement moral. Maintenant, le moment de parler lui paraît favorable. Il lui tarde de décharger sa conscience des remords qui l'oppressent, il lui tarde de se confesser et d'implorer son pardon.

— Chère Natalie! dit-il en lui prenant la main et en la portant à ses lèvres, tu as voulu donner ta vie pour moi!

— Ta vie n'est-elle pas la mienne? dit-elle avec ferveur.

— Ah! si tu savais combien j'étais indigne de tant d'amour, combien j'ai été coupable!

Elle lui mit la main sur la bouche, puis le baisant au front, comme un enfant qu'on veut apaiser:

— Je savais tout! lui dit-elle d'une voix émue et grave. J'ai tout compris. Mon cœur a bien pleuré en dedans. Il a bien saigné. Mais je n'ai jamais désespéré complétement. Dans ce monde, ou dans l'autre, je savais que tu me reviendrais, parce que je t'aime comme aucune autre créature ne t'aimera jamais. Malgré ses égarements, je sentais ton âme rivée à la mienne par une indestructible chaîne. Quelle force ennemie pourrait nous séparer? Toujours mon amour sera vainqueur! Il est tout-puissant. Sans cesse il t'enveloppe, il prend possession de toi. Oui, tu es à moi *seule*, et tu seras toujours à moi, car je t'aimerai éternellement!

En regardant en arrière, en sondant ce douloureux passé, toute son âme avait frémi... Le son de sa voix, qui révélait une souffrance poignante noblement supportée, semblait ne pas appartenir à la terre. On aurait cru entendre une saisissante mélodie, avec une basse profonde où éclataient de sublimes accords,

comme les chants de triomphe des esprits célestes. C'était un grand cœur qui débordait !...

— Insensé que j'étais ! Fou et aveugle ! Comment ai-je pu t'oublier un seul instant ? Comment ai-je pu être assez léger, assez inconsidéré, assez faible pour donner à une autre femme la moindre part de l'affection qui t'appartient ! Et à quelle femme encore ! Une méprisable coquette ! — Comment ai-je pu torturer, navrer ton noble cœur ? Oh ! Natalie, pardonne ! Non, ce n'est pas assez ! *Oublie !...* si tu ne veux pas que je meure de honte, oublie tout !

Sa voix se brisa dans un sanglot convulsif, et il cacha son visage sur le sein de sa femme. Elle le serra avec force et appuya sa tête sur la sienne. Il sanglottait comme un faible enfant, et n'articulait que des mots entrecoupés, des paroles d'amour et de repentir. Natalie ne lui répondait que par des baisers. De ses lèvres, elle essuyait ses larmes ; puis elle écartait doucement les cheveux qui tombaient en désordre sur le front de Gérard.

Lorsqu'il eut repris un peu de calme :

— Bien-aimé ! dit Natalie, oublions le passé ! Il ne reviendra jamais. Emparons-nous de l'avenir ! Il peut être à nous, glorieux, magnifique, rempli d'une inexprimable félicité !... Tous deux nous avons failli perdre la vie, être précipités d'une manière inattendue dans l'éternité, au-delà de ce voile qui nous cache de si grands et redoutables mystères ! Dis-moi, mon bien-aimé, si j'étais morte, si nous étions morts tous deux, aurions-nous habité les mêmes régions ? ajouta-t-elle en attachant un regard pénétrant sur son mari, et en poussant un ardent soupir, comme si elle eût voulu aspirer son âme. — Qu'est-ce qu'une séparation momentanée sur cette terre, en comparaison d'une éternelle séparation au-delà du tombeau ? Oh ! dis-moi que

tu crois la Révélation! dis-moi que nous suivons la même voie!

— Tu soulèves là un océan de questions, mon amour! Jouissons de la vie présente. Quant à la vie future, elle nous est cachée. De quoi pouvons-nous être certains?

— Sceptique! fit tristement Natalie, comme se parlant à elle-même. C'est ce que je craignais!... Mais, reprit-elle avec véhémence, on ne peut prendre pied sur les nuages flottants du doute. A tout prix, il faut sortir de cette zone vague et désolée, où l'âme se fatigue à poursuivre des fantômes qu'elle prend pour la vérité. Oh! je veux te transporter sur les monts de la foi, d'où l'on découvre le pays de la lumière! Il le faut, mon Gérard! Il faut que, d'un seul cœur, nous saisissions les promesses de l'Evangile!

— Si je pouvais croire à ces belles chimères! dit Gérard. Mais je n'ai foi qu'en la raison humaine.

— La raison humaine! répondit sa compagne. Voilà, certes, un guide infaillible! Sans cesse elle se contredit. Qu'affirme-t-elle de positif? La philosophie douteuse des anciens a-t-elle fait de si grands progrès depuis Sénèque? Sans doute, elle a fait quelques pas en avant, mais ce n'est point par ses propres forces. Si les déistes de nos jours affirment avec assurance l'existence de Dieu, à qui doivent-ils cette certitude? Aux lumières répandues dans le monde par ces vieux livres juifs qui ont discipliné l'esprit humain depuis quinze siècles[1]. La raison humaine!... Quoiqu'elle conduise les esprits par des routes tantôt divergentes, tantôt identiques, aux résultats les plus opposés, tous prétendent être arrivés par son moyen à la pleine possession de la vérité. Passons en revue les principaux systèmes de

[1] M. de Rougemont: *Conférences contre le déisme et contre le matérialisme.*

philosophie qui règnent maintenant. Les trouverons-nous d'accord ? Pas le moins du monde ! Et cependant, tous ont été enfantés par cette déesse que tu prends pour guide, la raison humaine. Vois comme elle est infaillible ! Aux *matérialistes*, elle démontre que l'esprit n'existe pas ; que tout, dans l'univers, se réduit à des substances corporelles ; que les faits moraux et intellectuels, aussi bien que les phénomènes de la nature, résultent de combinaisons chimiques. — Aux *panthéistes*, elle révèle un Dieu inconscient qui est un éternel *devenir :* c'est-à-dire, une force aveugle qui, sans cesse, se transforme en matière. Selon eux, l'univers serait le corps même de la Divinité. — Les *déistes* croient à un Dieu *personnel ;* mais, aux uns, la raison enseigne que ce Dieu étant *immuable,* ne peut sans déroger créer des mondes, que l'univers existe de toute éternité et que l'Etre suprême ne s'en occupe point, tandis que d'autres déistes expliquent l'origine du monde par une défaillance, une chute de l'Infini. — Nous, les chrétiens, qui croyons à un Dieu actif, qui crée sans cesse, gouverne sans cesse, à un Dieu qui s'occupe de nous, qui exauce nos prières, nous reconnaissons aussi l'*immutabilité* comme l'un de ses attributs. S'il n'était immuable, il ne serait pas Dieu. Mais son activité se concilie avec son immutabilité, parce que sa volonté est éternelle. Tout le plan de l'univers, dans ses moindres détails, a été préconçu de lui dès le commencement. Quand il exauce une prière, quand il enfreint les lois du monde physique, pour opérer ce qu'on appelle un *miracle*, c'est que ces actes entraient dans son plan dès l'origine. Il n'y a nul caprice, nulle fluctuation dans sa volonté. Notre théorie sur la Divinité est la seule conséquente, la seule que ne contredisent pas les faits.

— Mais, dit Gérard, si Dieu est un Etre personnel et

parfait, qui dirige tout, comment a-t-il permis l'entrée du mal dans le monde?

— Le mal ne saurait provenir de lui, l'Auteur de tout bien. Le but de Dieu, en créant notre terre, a été d'en faire la demeure d'êtres libres, mi-corps, mi-esprits, qui s'élèveraient jusqu'à lui par leur volonté spontanée, et partageraient sa félicité et sa gloire. La sainteté de Dieu constitue sa félicité : Dieu veut donc que les hommes soient saints afin qu'ils soient heureux. Sans liberté, point de responsabilité, point de moralité, point de sainteté. Ainsi l'homme fut créé innocent, mais *faillible,* puisqu'il était *libre.* Afin de s'élever dans la sphère morale, il fallait qu'il pût choisir entre la sainteté et le péché, qu'il pût s'enraciner dans le bien, qu'il arrivât par des victoires de plus en plus difficiles, remportées sur le mal, à être fait participant de la nature divine. Dieu lui ayant donné un très petit commandement pour lui apprendre à discerner le bien du mal, et pour exercer son obéissance, l'homme séduit par le chef des anges déchus, ennemis de Dieu, transgressa l'ordre qu'il avait reçu de son Créateur. Par son péché, il s'isola de Dieu, source de la vie, et devint sujet à la maladie et à la mort. Mais Dieu est intervenu, et a promis à l'humanité déchue de la réhabiliter en lui envoyant un Sauveur.

— Voilà surtout ce que je ne puis croire, que Dieu ait parlé, qu'il se soit manifesté aux hommes.

— Comment l'esprit humain aurait-il pu, sans une révélation, acquérir l'inébranlable certitude de l'existence de Dieu ? Comment aurait-il pu aspirer à la vie éternelle et divine à laquelle Dieu veut qu'il s'élève, s'il n'en eût jamais entendu parler ? Sans l'éducation de son Créateur, l'homme eût été incapable de franchir les limites de l'animalité. Il se fût préoccupé uniquement de ses besoins matériels et terrestres. Il fallait

une initiation de Dieu pour l'attirer vers les biens spirituels. Il fallait des *théophanies*, des apparitions de la divinité. Dieu est apparu. Dès l'enfance de l'humanité, il s'est montré à elle en la personne de son Fils, qui est son empreinte, son image, l'expression même de sa nature intime, et l'objet éternel de son amour.

— Il y aurait donc deux Dieux, interrompit Gérard.

— Le Père et le Fils sont *un*. Le Père se communique au Fils par l'Esprit, qui est leur synthèse, et le lien de la perfection. La doctrine de la Trinité est indispensable, si l'on admet un Dieu vivant et personnel qui agit sans cesse, qui est tout amour. Un Dieu qui aime, ne se suffit pas à lui-même. Il lui faut nécessairement un Etre semblable à lui, un autre lui-même, qui puisse l'aimer d'un amour égal au sien. L'univers, les choses finies, ne sauraient être l'objet infini de la vie et de l'amour divins. La doctrine de la Trinité, révélée dans la Bible, est donc parfaitement logique.

— La Bible! la Bible, c'est un vieux poème qui contient de grandes beautés; mais il faut être simple comme un enfant pour ajouter foi à ses miracles. J'y croyais autrefois; puis, devenu homme, j'ai souri de ma crédulité naïve. Devant l'édifice solide et majestueux des sciences modernes, tous les mythes dont l'humanité a été bercée dans son enfance, s'évanouissent comme les palais aériens de la Fata Morgana. — Pour commencer par la première page de la Genèse: Moïse nous apprend que le monde fut créé en six jours, il y a tantôt six mille ans; tandis que la géologie et l'astronomie font reculer à des millions de siècles l'époque de la création.

— La Bible, qui ne nous a pas été donnée pour nous enseigner les sciences physiques, met son langage à la portée des hommes primitifs. Les six jours *cosmogoniques* de la Genèse sont des périodes indéterminées,

et la chronologie biblique date de la chute de l'homme.
— Quant aux miracles, pourquoi la raison ne les admettrait-elle point ? Quoi ! Dieu qui a semé les voies lactées à travers l'immensité, n'aurait pas la puissance d'opérer des miracles ?

— Mais, je ne saurais croire que l'Auteur des lois du monde physique, de ces lois si belles, si harmoniques, si invariables, puisse y apporter la moindre perturbation. Ce serait contraire à sa nature qui est l'ordre absolu.

— Oui bien si le monde physique, si les astres eussent été créés pour eux-mêmes. Mais, comme notre corps n'est à l'égard de notre âme qu'un instrument, ainsi, les corps célestes ne sont qu'un moyen. C'est en vue des êtres intelligents qu'ils ont été appelés à l'existence. Le but de l'Etre éternel en créant la terre, a été l'éducation de la race humaine et son apothéose. La perfection réside, pour la nature, non point dans l'irréprochable régularité de sa marche, mais dans sa conformité à son but, qui est au-dessus d'elle[1]. La création de la matière est le premier miracle. C'est par une série de miracles, ou, si l'on veut, de créations progressives, que Dieu a préparé la terre pour l'homme. La science, d'accord avec la Genèse, nous révèle les phases ascendantes de la vie sur notre planète. L'état chaotique est le point de départ. Les corps simples de la chimie, confusément mêlés, forment une masse ténébreuse, telle que la lunette des astronomes en découvre dans les espaces célestes. Puis, à la parole de l'Eternel, la lumière jaillit au milieu de ces éléments et les modifie. Ils se séparent par bandes concentriques ; ils se condensent. Les corps simples, en se combinant, en s'agglomérant, forment des noyaux

[1] M. de Rougemont.

solides, un système de planètes et de satellites. Notre terre est d'abord recouverte par les eaux; puis les continents émergent, et bientôt, paraît la première manifestation de la vie, le végétal. Après lui, vient l'animal ou âme vivante, qui, non-seulement se *développe*, croît comme le végétal, mais se *meut* et *sent*. Ses obscurs instincts, voisins de la raison, prophétisent un être qui lui sera supérieur. Enfin, l'homme est créé, l'hôte que la terre attendait. C'est *l'esprit* ajouté à la matière organique et vivante. Avec lui, l'œuvre des créations dans le monde physique est achevée. Mais, avec lui aussi, commence un nouvel ordre de créations, c'est-à-dire d'interventions de Dieu, de miracles, en vue de son développement *moral*. L'animal prophétisait l'homme, et celui-ci, par ses aspirations au sublime, à l'infini, annonce qu'il est destiné à devenir supérieur à lui-même. Il doit progresser à travers l'éternité, devenir de plus en plus semblable à l'Etre parfait qui l'a créé. C'est cet état glorieux que nous promet l'Evangile: sagesse infinie, beauté infinie, puissance infinie, amour infini, sainteté infinie, bonheur infini! — Le Fils de Dieu, en prenant notre nature, a opéré la *synthèse de l'humanité et de la divinité*. C'est le dernier terme auquel tendent toutes choses dès l'origine de notre globe. — La Bible nous retrace les progrès de l'humanité dans la voie de la vérité et de la sainteté. Elle nous raconte les interventions de Dieu pour créer, pour développer la foi dans l'âme humaine. L'homme déchu, toujours enclin à s'éloigner du vrai, retombe continuellement dans l'idolâtrie, se révolte contre les commandements divins et se plonge dans le mal. Dieu l'avertit, puis le frappe pour le ramener au bien. Il choisit une nation dont la destinée doit être un miracle permanent, une révélation, une preuve continuelle de l'existence de

Dieu et de la vérité des écrits bibliques. D'un bout du monde à l'autre, les *juifs* sont les témoins de l'Eternel ! Tous les peuples de l'antiquité ont péri ; les plus grands, les plus forts ont passé, se sont fondus devant le déluge des Barbares. Seuls les juifs, quoique partout opprimés, persécutés, massacrés souvent, les juifs subsistent, vivaces, indestructibles, conservant à travers les siècles leur cachet national, leurs traditions, leur religion, et ce type si caractérisé, si indélébile, que chacun, au premier coup d'œil, les reconnaît au milieu d'une foule, et se dit : Voilà un juif ! — Ce peuple est impérissable ! Sa foi le rend immortel. Ce n'est pas parmi les hébreux qu'on trouverait des athées. Comment douteraient-ils de l'existence de Dieu ? Eux qui ont vu ses miracles ! Eux qui gardent avec vénération, avec tremblement, ces livres redoutables où leur histoire s'écrivait en traits de feu, plusieurs siècles d'avance, — et voilà ! toutes les paroles que leurs voyants avaient prononcées, s'accomplissaient de point en point !... Maintenant encore, ils les voient s'accomplir. Ils se souviennent que Jéhovah leur a dit par la bouche de ses prophètes : « Je ferai errer la maison d'Israël parmi toutes les nations, comme on fait promener le froment dans le crible, sans qu'il en tombe un seul grain en terre. »

— Je conviens, dit Gérard, que ce peuple est une énigme.

— Et cette énigme vivante est la clé de toutes les autres, s'écria Natalie. Ce peuple, au milieu duquel le Fils de Dieu s'est incarné, le Verbe s'est fait chair, rend témoignage à Jésus-Christ, même en le reniant, puisque son incrédulité était prédite. — Tout se rapporte à Christ dans l'histoire de notre globe. Il est le point central où toutes choses convergent. Il est le soleil des âmes, celui qui est venu apporter à notre race



déchue la vie divine. — Après avoir satisfait l'éternelle justice en portant la peine que nos péchés avaient méritée, il communique sa vie aux siens par l'effusion de son Esprit. Et, dans les âges futurs, il les rendra participants de sa puissance, de sa félicité et de sa gloire. — La terre elle-même sera transfigurée. Une ère de paix lui est promise. La malédiction qui pèse sur elle, les luttes, les souffrances, fruits du péché, en seront bannies. Toutes les nations reconnaîtront Jésus-Christ comme leur Roi. La nation juive, rétablie dans son pays, sera une source de bénédictions pour tous les peuples et occupera le premier rang. Déjà, on peut pressentir sa réhabilitation prochaine. Partout elle se relève, cette race si longtemps foulée aux pieds, même par les païens. Partout la famille humaine l'adopte et lui accorde des priviléges. Ce peuple acquiert de jour en jour plus d'importance, plus de pouvoir. Ses banquiers sont devenus les rois de la finance, et peuvent marcher de pair avec les monarques de l'Europe. Dans la sphère intellectuelle, les illustrations ne lui manquent pas. En Allemagne, les Israëlites sont à la tête du mouvement scientifique. Dernièrement, cette nation a produit des savants, des artistes du premier ordre. Weber, Halévy, Mendelsohn, et Meyerbeer, le plus grand des musiciens modernes, n'étaient-ils pas juifs? — Bientôt Israël se réveillera ses yeux s'ouvriront à la lumière de l'Evangile ; Dieu le recevra de nouveau dans son alliance et le rétablira dans sa patrie. Encore cent et quelques années, et le septième millénaire, à dater de la chute d'Adam, ouvrira cette ère de bonheur qui sera le sabbat de la terre. — Mais, auparavant, auront lieu de grandes crises au sein des sociétés civilisées. D'affreuses persécutions séviront contre les chrétiens. Notre occident sera inondé de sang. De plus en plus, le matérialisme

comme une épidémie mortelle, empeste l'atmosphère morale et corrompt les âmes. Notre siècle, haletant, lancé à toute vapeur à la poursuite des richesses, des voluptés, a perdu le sens des biens spirituels, et nie avec audace, non-seulement le grand Dieu des Cieux, mais l'âme elle-même!

— Oui, Feuerbach et son école. L'homme est issu d'une guenon, disent-ils, et tout n'est que chair dans un monde qui n'est que matière. La pensée est une sécrétion du cerveau, comme la bile est une sécrétion du foie. Ces belles théories que j'ai entendu discuter en Allemagne, ont glissé sur moi sans me pénétrer. Peut-on mettre en question l'existence de l'âme? Peut-on douter du *moi?* Ne le sent-on pas en soi comme la première, la plus accessible, la plus vivante des réalités? Chaque année, chaque minute apporte des changements dans notre être physique, tandis que l'âme a le sentiment de rester identique à elle-même. Elle devient souvent d'autant plus active, plus ardente, que le corps souffre et dépérit.

— Si nous n'étions que chair, dit Natalie, les jouissances matérielles suffiraient pour nous donner le parfait bonheur. Mais elles sont loin de nous satisfaire. Le plus souvent, les hommes gorgés de tous les biens de la terre sont le moins heureux. Les Childe Harold sont nombreux partout. Le corps a beau jouir : l'âme captive se blase des plaisirs extérieurs ; elle bat des ailes et s'écrie : — Plus haut! plus haut! il me faut autre chose ! Assez de cette poussière !

— Oui, répondit Gérard, l'homme est quelque chose de plus qu'une machine à digérer. Le corps n'est qu'un *médium*. L'âme s'affirme elle-même, comme la lumière, comme la chaleur. Elle se *sent* exister. Elle *sent* qu'elle est distincte du corps, quoique liée à celui-ci de la manière la plus étroite. Il faut être

aveuglé pour nier l'âme. Qu'on puisse hésiter devant les miracles de la Bible, je le conçois : il ne se fait plus de miracles de nos jours. Cependant, quelques-uns de tes arguments ont porté coup. Ils veulent être examinés. Nous y reviendrons.

— Tu dis qu'il ne se fait plus de miracles! s'écria Natalie. Oui! il se fait encore des miracles, mais des miracles tout spirituels. L'Evangile n'a-t-il pas la puissance de renouveler l'homme intérieur, de transformer sa nature? — Oh! oui, il se fait des miracles, car Dieu exauce les prières de ses enfants. Et, dans ce moment même, mon bien-aimé, — dit-elle d'une voix plus basse, mais avec une émotion croissante et en saisissant la main de son mari, — en ce moment même, Dieu n'exauce-t-il pas mes prières? Il t'attire à lui!... Ce commencement de conviction, ce désir de rechercher la vérité, d'examiner l'Evangile, c'est l'attrait de la grâce divine! On ne peut étudier l'Evangile avec un cœur sincère sans aimer ce livre et le croire. — Dieu veut te faire sien. Il veut te sauver, t'adopter. Oh! le Seigneur est plein de miséricorde! dit-elle en levant vers le ciel ses yeux baignés de larmes. Il a entendu mes supplications : tu deviendras un disciple de Jésus, un de ses rachetés! Son Esprit nous unira véritablement et pour l'éternité!...

Gérard, ému à son tour, lui répondit par une tendre étreinte. Ses larmes coulaient aussi.

— Oui, chérie, nous parlerons souvent de ces choses, dit-il. Nous voulons chercher le vrai. Ensemble, nous sonderons les mystères de la foi. Le matérialisme, qu'on nous présente comme le plus glorieux progrès de l'esprit moderne, m'a toujours répugné. L'homme qui ne croit qu'en son corps, qui n'a d'autre but que la satisfaction de ses appétits, descend au niveau de la brute. Le matérialisme tue le sens moral et intro-

nise l'égoïsme absolu, un égoïsme qui finit par envisager sans horreur le crime lui-même.

— Le matérialisme, qu'on nous apporte comme un Evangile nouveau, qui doit émanciper l'humanité, courbée sous la crainte d'un Dieu qui n'existe pas, le matérialisme, dit Natalie, étend maintenant pour la troisième fois son ombre funeste sur la terre. Il a paru avant le déluge, alors que les hommes n'étaient que chair. Puis, à la décadence de l'empire romain, lorsque la foi eut abandonné tous les cœurs. On vit alors mûrir les fruits empoisonnés de cet arbre de mort. Toutes les abominations, tous les scandales, toutes les turpitudes, tous les crimes d'une société désorganisée furent noyés dans un nouveau déluge envoyé de Dieu : l'invasion des Barbares. — De nos jours, mêmes raffinements du luxe, même devise : « L'homme n'est que chair ! Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ! » Mais le matérialisme moderne est en progrès sur celui des âges précédents, car il s'étaye des sciences physiques. Un cataclysme plus effrayant que ceux qui, deux fois déjà, ont purifié la terre, menace la société actuelle. Quel sera-t-il ? Il est impossible de le préciser ; mais les sombres images de la prophétie font assez entrevoir qu'il surpassera en horreur tout ce que la parole humaine peut exprimer. — La religion, d'après les matérialistes, serait une *maladie* de l'enfance des peuples, dont la science doit les guérir. Mais l'histoire entière de l'humanité prouve que la religion est la *sève* des nations, qu'elle a toujours fait leur force et leur gloire. — La piété a progressé dans le monde par trois phases successives : avant le déluge, elle était naïve, simple, toute patriarcale. Dans le monde ancien, elle s'organisa, elle devint sacerdotale, cérémonielle ; elle consista surtout en pratiques extérieures. L'ère chrétienne inaugura la vie spirituelle, la piété

intérieure, le règne de la charité et des œuvres d'évangélisation. Dans le quatrième âge, qui doit suivre la troisième apparition du matérialisme, c'est-à-dire après l'époque de décadence que nous traversons maintenant, la religion apportera au monde les bénédictions surnaturelles que nous promettent les prophéties.

— Tu connais mieux que moi, répondit Gérard, les Saintes Ecritures et la manière dont elles sont interprêtées par les théologiens. Je ne veux donc pas me hasarder sur ce terrain. Jusqu'à présent, j'ai douté, parce que d'autres doutaient. Leurs arguments me semblaient décisifs, et je n'ai jamais pris la peine d'examiner à fond la cause du christianisme. Mais je veux le faire. Nous le ferons ensemble, dit-il en lui adressant un sérieux et tendre regard, qui illumina de nouveau le visage de Natalie. — Une chose, surtout, m'a frappé dans ton plaidoyer en faveur de la Bible. C'est cette progression, ces phases ascensionnelles par lesquelles la création s'élève jusqu'à son Créateur. D'abord, la molécule inerte ; puis, le minéral ; puis, la plante ; puis, l'animal ; puis, l'homme ; enfin, — l'Homme-Dieu, apportant au monde l'Esprit céleste. — On ne peut le nier : il existe une coïncidence frappante entre les découvertes récentes de la science et ce tableau succint des premiers âges de notre planète, tracé à grands traits dans la Genèse. Les six jours cosmogoniques de Moïse étant admis comme des périodes indéterminées, tout s'explique. — Où as-tu puisé ces notions de philosophie biblique, chère Natalie ? Elles sont assez neuves, ce me semble.

— J'ai lu dernièrement un ouvrage fort remarquable contre le matérialisme[1] Tout à l'heure, j'ai cherché à

[1] *Il faut choisir*. Conférences contre le déisme et contre le *matérialisme*, par M. F. de Rougemont.

en retracer les traits principaux, et parfois j'ai cité textuellement lorsque les mots me revenaient à l'esprit. Nous l'étudierons d'un bout à l'autre. Ce livre devrait être répandu le plus possible. C'est un phare qui pourrait amener sur le terrain solide de l'Evangile beaucoup d'âmes errantes, qui vont sombrer dans la mer ténébreuse et tourmentée de l'incrédulité.

— Nous reviendrons ici avec ce volume, dit Gérard. Chaque soir, après le travail de la journée, nous viendrons nous asseoir sur ce vieux tronc de saule. Nous apporterons aussi la Bible. Auprès de ces ondes harmonieuses, en face de ces grands monts qui semblent escalader le ciel, et nous inviter à élever nos cœurs En-Haut, nous chercherons à déchiffrer l'énigme de l'univers, à comprendre ces voix mystérieuses qui parlent du monde des esprits.

— Ce lieu me deviendra doublement cher, dit Natalie. Ce fut à cette même place que j'entendis pour la première fois l'appel de la miséricorde divine. J'ai cherché le Seigneur : je l'ai trouvé. Toi aussi, tu le trouveras, mon bien-aimé, et nous serons *un* en Lui !

Un baiser fervent scella ces dernières paroles. Puis les deux époux se levèrent et reprirent le chemin de leur demeure. Natalie, profondément émue, bénissait Dieu de toute son âme. Oh ! sa joie était indicible..... sa prière la plus ardente avait reçu une réponse !

CHAPITRE XXVIII

> C'est de par moi que l'esprit se revêt• dit l'Eternel, et c'est moi qui ai fait les âmes.
>
> *(Sainte-Ecriture.)*

Le précédent chapitre aura surpris plus d'un lecteur peu au courant de l'état actuel des esprits.

— Quoi, dira-t-on, au milieu de ce siècle lettré et scientifique par excellence, au milieu de ce grand mouvement intellectuel qui remue la société jusque dans ses couches inférieures, il se trouve des gens qui nient l'âme humaine !

— Toutes nos idées nous sont transmises par les sens, disent les coryphées du matérialisme. « La pensée est une simple sécrétion du cerveau. »

Ils n'ont pas l'habitude de se regarder *en dedans*, ceux qui parlent ainsi. — Qui est-il ce *moi* qui dirige le travail de mon esprit, qui met en jeu, selon son bon plaisir, telle ou telle faculté, tantôt l'attention, tantôt l'imagination, tantôt la mémoire? Quel est-il cet hôte qui commande à ma volonté, qui la plie à son gré, qui excite ou étouffe mes affections, qui repousse certaines pensées, qui en appelle d'autres? — Cet hôte, c'est l'âme elle-même, l'âme libre, responsable, qui constitue *ma* véritable essence. Mon cerveau est un simple

instrument, je le veux bien. Mais, au-dessus de cet instrument, il y a le maître qui le met en jeu.

Si notre cerveau était un filtre à sensations, nous serions entièrement passifs : il n'y aurait en nous aucune spontanéité. Surtout, il ne se trouverait jamais, au-dedans de nous deux volontés en conflit. Nous suivrions aveuglément tous nos instincts.

Une petite illustration.

Depuis midi, je suis obligée de m'imposer un demi-jeûne. Souvent, le soir, il me prend une faim de loup. Mais, si je cède à mon appétit, adieu le sommeil ! Deux spectres, la fièvre et le cauchemar, m'attendent à mon chevet, en chassent le repos. Or, il y a quelques jours, revenant un peu tard de la promenade, je me sens un rongement impérieux au creux de l'estomac. Machinalement, je vais ouvrir le garde-manger. Sur une assiette, j'aperçois un morceau de *croustade*, reste du dîner. Toujours rêvant à moitié, je l'emporte dans ma chambre. Ici la question se pose : — Le mangerai-je ? Ne le mangerai-je pas ? — Oui ! oui ! crie l'estomac vide. — Non ! dit la raison d'un ton péremptoire : Tu as grand besoin de dormir, et si tu ne dors pas, demain tu seras incapable de travailler.

Je place l'assiette sur une table, et je dis à mon appétit, à peu près comme un maître quand il mâte son chien : — Tu vois bien là, sur cette table ce morceau de croustade ; mais tu n'y toucheras pas. Tu l'auras demain matin.

Il y avait donc en moi deux personnages, le maître et le chien. Celui-ci voulait manger. L'autre s'y opposait.

Je me promène par la chambre, préoccupée de je ne sais quelle idée. Tout à coup, le chien, en passant près de la table, s'empare de la croustade et la dévore à belles dents, presque avant que le maître, qui son-

geait, ne s'en fût aperçu ! Le chien fut tancé vertement. Mais le mal était fait.

Pour mettre mieux en relief ces deux tendances qui se disputent la souveraineté dans notre for intérieur, faisons une supposition :

Vous êtes outrageusement, barbarement traité par une personne qui n'a jamais reçu de vous que de bons offices. Votre fierté blessée, votre impétuosité naturelle, tous vos instincts vous poussent à vous venger. Mais il y a en vous une voix auguste, qui domine le tumulte de vos sentiments vindicatifs et leur impose silence, une voix qui parle de pardon et d'amour... — Aimer ! quoi ! j'aimerais une créature perfide, capable de telles indignités ? On ne peut aimer ceux qu'on n'estime point ! — Mais il faut les plaindre : la compassion est déjà de l'amour. Il faut, en rendant le bien pour le mal, les aider à se repentir, à devenir bons.

Ainsi parle l'*autre*, comme la nommait Xavier de Maistre, celle qui domine le tempérament et toute la machine humaine. Cette *autre*, c'est l'étincelle divine, c'est l'âme, la reine du logis, l'être moral qui a le pouvoir de dompter en nous l'animalité.

Peut-on le nier ? Il y a en nous deux propensions opposées, deux volontés en lutte perpétuelle. L'une nous porte au mal, l'autre nous encourage au bien. Les philosophes qui ne veulent pas tenir compte de ce fait, n'enfantent que de creux systèmes. Leurs élucubrations sont des feux-follets qui conduisent la société aux abîmes. — Retournons à la nature, disent les uns, et tout sera bien ! — Allez voir comme tout va bien chez les anthropophages ! — Instruisez l'homme, disent les autres, éclairez son intelligence, et il choisira toujours le bien, il s'abstiendra du mal. — Comme si nous ne faisions pas le mal le sachant et le voulant, *uniquement* pour notre propre satisfaction. Et, quand

nous avons mal fait, cette voix qui nous condamne, qui s'élève contre nous, ce malaise intérieur, est-ce encore les sens qui le produisent? Pourquoi Macbeth, parvenu au faîte des grandeurs, ne peut-il jouir en paix des biens qu'il a convoités? Ah! ses mains sont tachées de sang, et sans cesse il entend retentir dans son âme la voix de la justice divine : Vengeance ! vengeance contre toi !

Pourquoi, au contraire, lorsque nous avons soulagé l'infortune, pardonné à un ennemi, rendu le bien pour le mal, pourquoi ce bien-être, cet épanouissement du cœur, cette douce musique en dedans? Ce n'est pas le corps qui a joui, puisqu'on lui a imposé des privations, quelquefois de rudes fatigues. Il ne nous revient aucun avantage matériel du bien que nous avons fait, surtout, si nous l'avons tenu secret. Peut-être, nos bienfaits ont été payés d'ingratitude, et notre ennemi, loin de cesser de nous nuire, s'acharne de plus en plus à nous persécuter, à nous honnir. Qu'est-ce donc qui nous rend heureux quand nous nous sommes dépouillés, quand nous avons souffert pour des ingrats? Ce n'est pas le corps, mille fois non! Qui serait-ce donc, si ce n'était l'être céleste qui est en nous et qui ne peut trouver le bonheur qu'en obéissant à la loi royale de la charité?

L'homme n'est que chair... il est un singe perfectionné.
VOGT.

Les singes, les animaux les plus intelligents, sont-ils susceptibles de perfectionnement?

Depuis des milliers d'années, le singe se contente d'habiter les forêts, le castor construit la même hutte, l'hirondelle tresse le même nid, sans chercher à l'embellir, à le rendre plus commode. Mais l'homme, qui commence par la hutte du castor, finit par des Louvres.

et des Basiliques, avec leurs merveilles de peinture et de sculpture.

L'homme seul est susceptible de perfectionnement parce qu'il *cherche*. Il cherche, parce qu'il a en lui un foyer d'activité spontanée. L'animal est *passif*, l'homme est *actif*. L'animal subit le monde matériel. L'homme le domine et le transforme. Il essaie, il découvre, il invente sans cesse. — Hypothèse, pressentiment, divination, inspiration, tout cela naît dans son âme et n'a rien à faire avec les sens, avec le dehors.

Comment expliquez-vous, ô géologues matérialistes, ces rêves qui nous annoncent certains événements, qui nous révèlent certains faits dont nous ne pourrions avoir aucune intuition par l'intermédiaire des sens ?

— Hallucinations! Contes de vieilles femmes! direz-vous en haussant les épaules.

Moi qui vous parle, je ne suis pas dans l'âge où l'on radote, et j'étais fort jeune, j'avais huit ans lorsque je fis le rêve que voici :

Je me trouvais par une belle nuit d'été, assise avec mes trois sœurs sur la terrasse du jardin de mon père, à la campagne. Nous regardions, à travers les trouées des nuages blancs et légers, scintiller les mondes lointains. A notre surprise, des sphères lumineuses descendit un chant suave, qui devint de plus en plus sonore, et nous vîmes une nuée d'anges aux ailes blanches volant au-devant de nous, en chantant une hymne glorieuse. Mes deux sœurs aînées, l'une âgée de quatorze, l'autre de seize ans, furent soudain transfigurées. Vêtues de blanc, comme les anges, elles s'élevèrent à leur rencontre dans les airs et se joignirent au chœur céleste. Ma sœur cadette et moi, nous fûmes aussi soulevées de la terre et les suivîmes en chantant. Mais, bientôt nous redescendîmes, tandis que

mes deux sœurs aînées, s'élevant toujours plus haut, disparurent avec les anges à travers les trouées des nuages.

Ce rêve me frappa et me revint souvent en mémoire ; mais je n'en parlai jamais à personne. Mes deux sœurs aînées étaient robustes, pleines de santé et de vie. Rien ne pouvait me faire pressentir leur mort. Deux ans après, l'une d'elles prit une maladie de poitrine, causée par un coup de froid, et mourut. L'année suivante, l'autre la suivit dans la tombe.

— Ces coïncidences sont l'effet du hasard ! direz-vous sans doute.

Voici un autre songe trop étonnant pour qu'on puisse l'attribuer au hasard :

Une nuit, — pendant une longue maladie, j'ai eu souvent un sommeil fort agité, — une nuit, je rêvai que je me trouvais dans une vallée étroite et ténébreuse au milieu des hautes Alpes. Une lumière rougeâtre, incertaine, éclairait les rochers. D'un vol pesant, je rasais le sol, me heurtant à toutes sortes d'obstacles. Je respirais avec peine. D'une aile plus libre et plus hardie, j'aurais voulu m'élever vers les hauts sommets, sortir de cette lourde atmosphère. Mais un poids invincible me retenait. Tout à coup, en arrivant près d'une petite chapelle ruinée, située au bord d'un précipice, j'aperçois, au milieu des décombres, une tête humaine sortant de terre et roulant des yeux hagards... D'effroi, je m'éveillai en sursaut, et je restai longtemps immobile sous l'empire de ce cauchemar. Cette tête que j'avais vue, c'était celle de M. B., un ami de mon père, habitant la même ville que nous. Le lendemain, j'appris que M. B. était mort dans la nuit. Il était malade seulement depuis trois ou quatre jours. Je n'avais pas entendu parler de sa maladie, et depuis longtemps je ne m'étais préoccupée ni de lui, ni de sa

famille, n'ayant jamais eu que fort peu de relations avec eux.

Comment mon cerveau pouvait-il sécréter cette vision, dont les circonstances extérieures ne lui fournissaient aucun élément ? Ce cas, et bien d'autres semblables que l'on pourrait citer, ne prouve-t-il pas que notre âme subit l'influence d'un monde supersensible, le monde des esprits, indépendant des lois qui régissent notre monde physique ?

Oui ! riez !... Je pourrais raconter des expériences personnelles plus extraordinaires encore. Mais il est des choses que l'on ne peut révéler.

Et, dans le règne animal, on constate des faits étranges, aussi, qui démontrent clairement que les créatures dénuées de raison subissent l'influence, la direction d'une puissance occulte, pourvoyant à leurs besoins. Dans l'Amérique du Nord, les trappeurs n'ont-ils pas remarqué qu'aux approches d'un hiver plus long et plus rigoureux que de coutume, le poil des renards, et autres animaux recherchés pour leurs fourrures, est beaucoup plus épais que d'habitude ? Les renards peuvent-ils prévoir l'intensité du froid ? et, la pressentiraient-ils à certains signes, auraient-ils la faculté de faire pousser leur poil ? — Et les abeilles sauvages, qui font double récolte pendant l'été, quand l'hiver doit être rude, qui leur fait connaître l'avenir ?... Certainement, Dieu est là ! Dieu est partout, et la moindre des créatures agit sous son impulsion.

Oh ! le matérialisme, le matérialisme ! quelles ravissantes perspectives il ouvre devant nous ! Après cette vie, où nous errons seuls, plus rien ! Le corps meurt, et l'âme avec lui... Nous disparaissons de la terre des vivants, et, c'en est fait de nous ! Ceux qui nous ont précédés dans la tombe, nous ne les reverrons plus ! *Ils sont* perdus, perdus à jamais !...

Pour des milliers d'hommes, la vie présente n'a été qu'une souffrance continuelle, un long étouffement, une course haletante à la poursuite du bonheur sans jamais l'atteindre. — Vous, les malades, — vous, les pauvres accablés de labeurs, — vous, les cœurs comprimés et saignants, consolez-vous!... Il n'y a plus rien au-delà de cette porte redoutable par laquelle il vous faudra sortir de ce monde! Vous n'avez rien à attendre que la fin de vos tourments. Point de compensation au-delà du tombeau... Le *néant,* voilà votre espérance!...

Oh! mon Dieu! mon Dieu! comme toute mon âme se révolte et proteste qu'elle ne peut mourir, qu'elle attend, qu'elle aspire de toutes ses forces à une autre existence plus conforme à sa nature, et que cette attente est un infaillible instinct!

« Nous ne sommes que chair dans un monde qui n'est que matière.... » VOGT.

Et moi je vous dis: — C'est l'âme qui est la *réalité,* tandis que le corps n'est qu'une *apparence,* un vêtement.

« C'est de par moi que l'esprit se revêt, dit l'Eternel, et c'est moi qui ai fait les âmes. »

L'âme existe avant les organes par lesquels elle se met en relation avec le monde extérieur. Elle a sa vie propre. Elle a ses joies et ses douleurs indépendantes de celles des sens. Souvent, quand le corps est à l'agonie, l'âme exulte, elle triomphe glorieuse, elle goûte déjà les béatitudes célestes!

Nous sommes la race de Dieu, — race destinée à s'élever de gloire en gloire et de félicité en félicité jusqu'au trône du Créateur; ou, — si elle est rebelle, race destinée à périr loin du Seigneur, à s'engouffrer dans l'océan sans rivages des souffrances éternelles!...

CHAPITRE XXIX

C'est comme un jeu au fou de faire quelque méchanceté.
(Sainte-Ecriture.)

Des relations toutes nouvelles, et d'une intimité plus profonde, s'établirent entre Natalie et son époux. L'étude qu'ils avaient commencée ensemble les électrisait. Le livre de philosophie chrétienne fut lu et relu et sans cesse commenté. Gérard lisait aussi les Ecritures avec un intérêt croissant. Il lui semblait parcourir un pays inconnu. Etait-ce bien le même livre qu'il avait feuilleté autrefois avec tant d'indifférence? Le plan de Dieu, l'accomplissement de ses desseins dans l'histoire générale de l'humanité, tout cela se déroulait devant ses yeux avec une clarté saisissante.

Ce qui le subjuguait dans la Bible et forçait sa conviction, c'était, avant tout, l'image sublime de Jéhovah, comparée à celle des divinités païennes; c'était ce souffle de sainteté parfaite qu'on respire tout à travers ces pages, écrites dans l'espace de quinze siècles, sous l'inspiration du même Esprit.

— Si les Juifs, peuple de pasteurs illettrés, ont *inventé* le Dieu de la Bible, disait-il, ils surpassaient en génie tous les autres peuples, même les plus cultivés. Mais ce qui prouve que leurs notions sur la divi-

nité leur furent transmises par révélation, c'est leur penchant invétéré à l'idolâtrie. L'histoire presque tout entière des Hébreux n'est que le récit de leurs infidélités. Ils se révoltaient sans cesse contre Jéhovah. Toutes leurs inclinations les entraînaient vers le paganisme et ses fêtes voluptueuses. Les prophètes de l'Eternel étaient persécutés, et n'en continuaient pas moins à prêcher le Dieu saint et invisible. Si les religions, comme le disent les matérialistes, sont une invention des prêtres pour exploiter le peuple, les prophètes juifs, ainsi que les apôtres de Jésus-Christ, font exception, car ils n'avaient aucun avantage temporel à retirer de leur zèle pour la cause qu'ils défendaient.

Avec sa nature loyale, droite et sensible, Gérard eut bientôt subi l'attraction de l'Evangile, ce livre qui trouve toujours son chemin dans un cœur honnête et bon ; ce livre unique, qui connaît à fond l'âme humaine, et répond à tous ses besoins ; ce livre tout pénétré de tendresse et de pitié, où le Seigneur se révèle avec un cœur de mère, appelant à soi les âmes perdues pour les abriter sous ses ailes, comme la poule abrite et réchauffe sa couvée impuissante.

Autrefois Gérard se croyait bon, et pensait mériter par ses vertus la faveur céleste. Mais, plus il s'examinait à la lumière de l'Evangile, plus il faisait de découvertes humiliantes dans son propre cœur. L'état de péché, inhérent à notre nature, ce penchant au mal dont toutes les âmes, même les meilleures, sont gangrenées, lui faisait sentir avec toujours plus de force le besoin d'un Sauveur. Il s'humilia au pied de la croix. Il demanda, il obtint son pardon. Son âme fut lavée dans le sang de Christ. Il reçut le baptême de l'Esprit saint, qui, seul, peut nous donner la force de résister au mal. Il trouva la paix dans l'obéissance, et savoura l'infinie douceur de ces paroles : « Pour vous

qui craignez mon nom se lèvera le soleil de justice, et la santé sera dans ses rayons. »

Les deux jeunes époux connurent enfin ce bonheur suprême pour les cœurs qui s'aiment : celui de prier ensemble et l'un pour l'autre, celui de se sentir unis dans les bras du Sauveur ! C'est là le refuge sacré des âmes, leur abri contre toute influence mauvaise.

L'amour pour le Seigneur est le gardien de tous les autres amours. Aucune affection ne subsiste si elle n'est alimentée et purifiée sans cesse à ce divin foyer.

Quittons maintenant pour quelques mois Gérard et Natalie, et reportons nos regards sur un autre couple.

Peu de temps après l'attaque nocturne, qui avait excité une vive commotion dans la ville de X., un événement tout différent vint préoccuper les esprits. Mlle Victorine Clinquant épousa Gustave Bulle, et de grandes fêtes furent données à cette occasion. M. et Mme de Montalban trouvèrent dans leur récente épreuve, une excuse suffisante pour se dispenser d'y paraître, sans donner lieu à aucun commentaire.

Les nouveaux mariés firent leur voyage de noce à Paris. A toutes les merveilles du monde, Victorine préférait la métropole des modes et du luxe. Là, chaque semaine, chaque jour, elle emplettait quelque objet de parure, quelque toilette nouvelle pour l'étaler le soir au théâtre ou au concert. Elle était *aux anges*, écrivait-elle à sa belle-sœur, à Anna. Elle nageait en plein dans son élément. Au Bois, à l'opéra, partout elle faisait sensation, partout ses yeux fripons faisaient des conquêtes. Que ne pouvait-elle rester à Paris ! Que n'avait-elle cinq ou six pauvres petits millions à dépenser ! Elle eût tenu le sceptre de la mode... Quelle gloire ! ! ! — Malheureusement, Gustave Bulle n'était *pas un* Rothschild. C'était simplement un *demi-millionnaire*. Victorine se consola en pensant que, du

moins, dans sa ville natale, elle serait reine de la *fashion*. Avec ses mirobolantes toilettes parisiennes, elle comptait éblouir, — mieux que cela, *éborgner* ces bons habitants de X.! Jamais, depuis la fondation de la ville, on n'aurait vu une élégance pareille... Ce fut dans ces dispositions qu'elle revint en Suisse.

Gustave Bulle était un jeune homme simple, même un peu borné. Mais il valait cent fois mieux que sa femme, car il avait de la droiture et un cœur susceptible d'affection. Il s'était laissé prendre aux chatteries de Victorine et il l'aimait véritablement. Un peu flegmatique, un peu lent à prendre une décision, il était d'ordinaire pacifique et taciturne. Cependant, il avait parfois, lorsqu'il était poussé à bout, des explosions de colère aveugle, une vraie colère de taureau, brutale et inexorable.

Victorine le connaissait à fond. Elle se dit en le choisissant pour mari, qu'elle saurait fort bien lui passer une boucle dans les naseaux, et mener son taureau par le nez. Elle avait épousé en lui le domaine des Trembles et une belle position sociale. Quant à lui, pauvre benêt, elle s'en souciait comme de cela!... disait-elle en faisant claquer le pouce contre l'index. Il est superflu de dire que les murs de son boudoir avaient été les seuls confidents de ce beau secret.

Les premiers mois, tout alla assez bien. Les grands dîners, les bals, les soirées se succédaient sans interruption aux Trembles, qui étaient devenus le principal rendez-vous de la belle société de X. Gustave parlait quelquefois d'économie, mais Victorine répondait qu'il fallait bien produire ses toilettes de Paris, avant qu'elles fussent passées de mode. Puis, elle lui passait la main dans les cheveux, le baisait, lui pinçait la joue, l'appelait son *beau bichon*, le lutinait si bien, que la pauvre dupe laissait échapper un oui, qu'il regrettait

peu d'instants après. La vieille Mme Bulle, qui demeurait avec son fils, faisait aussi parfois une faible remontrance. Mais elle était très-vaine, et, au fond, elle jouissait des succès mondains de sa bru, qui savait l'enjôler comme elle enjôlait Gustave.

Pourtant, lorsque les merveilleuses toilettes commencèrent à se faner, et que la coûteuse poupée demanda de nouveaux subsides pour les renouveler, Gustave, qui avait du bon sens et ne voulait pas s'endetter, refusa net. Cajoleries, pleurs, trépignements, bouderies, rien n'y fit. Le taureau demeura inébranlable. Pendant plusieurs jours, le ciel conjugal fut couleur gris de plomb. Les mots piquants tombaient dru comme grêle. Victorine frappait les portes, et, verte de dépit, promenait partout un visage acide comme du vinaigre. Gustave se retranchait dans un silence imperturbable. Victorine, qui ne l'avait pas cru aussi ferme, changea de tactique. Elle dissimula sa mauvaise humeur, fit patte de velours, et, à force de cajoleries, obtint de son mari la moitié de la somme qu'elle exigeait auparavant. Sa fortune personnelle était médiocre et ne pouvait suffire à ces dépenses effrénées. Aussi Gustave prit-il le très sage parti d'allouer à sa femme une somme mensuelle pour sa toilette, en lui enjoignant de ne pas la dépasser. Mme Bulle promit tout ce qu'on voulut, mais en se disant *in petto*, qu'elle ne se gênerait pas de faire des dettes à l'occasion.

Gustave Bulle n'était marié que depuis six mois, et déjà il se demandait s'il n'avait pas fait une sottise en épousant la sémillante Victorine. Cependant, lorsqu'elle lui souriait, lorsque, avec sa volubilité accoutumée, elle le divertissait par mille folies, mille traits piquants, les nuages disparaissaient de son front. Il la

trouvait aimable, se croyait aimé, et sa confiance renaissait.

A propos de ceci, nous citerons un mot échappé à un citadin de X., lors du mariage de Victorine.

— Je ne la crois pas tendre, disait quelqu'un, mais elle a de l'esprit.

— *De l'esprit tout sec!* repartit son interlocuteur, ne m'en parlez pas : *il n'y a rien d'aussi méchant!*

Le pauvre Gustave ne s'en convainquit que trop tôt!

Il vint à X. un Polonais de belle mine : grand air, fine moustache, avec un nom sonore et le titre de comte. *Comtes*, — tous les Polonais le sont plus ou moins. Celui-ci se mit en pension chez un riche négociant. Son parler insinuant, ses façons pleines de souplesse et d'élégance, la dévotion chevaleresque qu'il professait pour le beau sexe, lui eurent bientôt conquis tous les cœurs féminins à X. Même les hommes semblaient flattés lorsque le noble comte de N. condescendait à leur adresser la parole. Il portait des diamants aux doigts, et son costume était d'une distinction parfaite. On le recherchait avec empressement. Toute fête paraissait terne si elle n'était éclairée par la présence de cet astre nouveau. Préférant le tranquille séjour d'une petite ville à celui d'une capitale, il était venu passer quelque temps à X., disait-il, pour se remettre des fatigues d'un long voyage.

Toujours poussée par son insatiable vanité, Victorine mit tout en œuvre pour faire la conquête du brillant Polonais. Elle se surpassa. Il s'agissait de remporter une victoire signalée sur les belles de X. Il y allait de son honneur. Il fallait que les hommages du comte fussent pour elle seule.

L'étranger ne fut pas insensible à ses avances. Il s'établit promptement entr'elle et lui, une familiarité

qui offusqua Gustave. Il en fit avec beaucoup de ménagements quelques remontrances à sa femme. Celle-ci le plaisanta sur sa jalousie, protesta de son invariable attachement pour son aimable époux, et l'orage fut conjuré.

Dès lors, elle s'abstint, en public, de toute démonstration compromettante, de toute conversation trop prolongée et trop libre avec le comte. Gustave crut que la vivacité naturelle de Victorine l'avait, pour un instant, entraînée à dépasser les bornes des convenances, mais que sa fidélité conjugale l'avait ramenée sur le bon terrain. Loin de là! Mme Bulle avait, avec le Polonais, maint rendez-vous secret.

Un matin, comme elle était à sa toilette, Gustave entra inopinément, et le courant d'air qui se produisit en ouvrant la porte, fit voler sur le parquet un petit papier satiné, un billet à moitié ouvert qui était placé sur la psyché. Gustave se baissa pour le ramasser, mais Victorine posa prestement le pied dessus, en disant:

— Laisse: c'est seulement un billet de cette stupide Mme Gontard, qui me prie d'aller passer l'après-midi avec elle. Je n'irai point. J'ai déjà répondu.

Son mari la regarda d'un œil soupçonneux. Mais elle ne changea pas de couleur, et continua avec le plus beau sang-froid à brosser ses cheveux déroulés.

Si Gustave eût insisté pour voir le billet, quelle n'eût pas été son indignation en lisant les lignes suivantes:

« Souveraine de mon cœur!

» Vous m'apprenez que votre mari doit s'absenter
» jusqu'à dix heures du soir. Je vous attendrai dans
» le bois, au pied des cinq chênes. Ne me faites pas
» trop languir... Songez que je ne vous ai pas em-
» brassée depuis trois jours. Cela ne peut durer. Il

» faut que vous soyez toute à moi. Nous achèverons
» de tracer notre plan d'évasion. Au revoir, donc,
» mon adorée Victorine, ma trop victorieuse reine.

» Votre tendre et dévoué sujet,
» Comte N. »

Si Gustave eût insisté pour voir le billet!... Bah! Victorine était capable d'avaler ce papier plutôt que de le laisser lire. Elle était prête à tout, résolue à tout. Dominée par son engouement pour le Polonais, qu'elle croyait immensément riche, elle avait eu plus d'une fois l'atroce pensée de se débarrasser de son mari par le poison! Mais l'épouse scélérate comprit qu'il y aurait trop à risquer en employant un pareil moyen. Victorine renonça à un expédient si dangereux, et se détermina à briser le lien conjugal par la fuite. Dès lors elle n'eut qu'une idée fixe : suivre le comte! — Où? — Peu lui importait. N'était-il pas riche? N'avait-il pas des diamants à profusion? Quant à l'attachement, à la loyauté, au dévouement du comte, la vanité de Mme Bulle n'admettait pas l'ombre d'un doute sur ces points-là. Elle se croyait sûre de sa conquête.

L'après-midi, à trois heures, le rendez-vous eut lieu. Les cinq chênes qui abritaient sous leur ombre les outils du forçat, furent de nouveau les confidents d'un ténébreux conciliabule. Ce lieu semblait consacré à Satan.

Le lendemain, à huit heures du matin, trois nouvelles abasourdissantes, incroyables, firent explosion à travers les rues de X., comme des traînées de poudre auxquelles on aurait mis le feu inopinément.

— Le coffre-fort de M. W. a été pillé! criait l'un.

— Le Polonais a disparu! affirmait un autre.

— Et Mme Bulle a été enlevée! exclamait un troisième.

On disait même que M. Bulle avait trouvé son secrétaire ouvert, et vide le portefeuille qui contenait ses billets de banque. Cela n'était que trop vrai :.....

L'adroite et audacieuse Victorine, au retour de son mari, à dix heures du soir, lui fit prendre un narcotique dans un breuvage. Deux heures après, elle vidait le secrétaire, et, cachée sous un déguisement, quittait furtivement les Trembles pour aller rejoindre le Polonais. Celui-ci, de son côté, avait trouvé moyen de forcer le coffre-fort du négociant chez lequel il s'était mis en pension. On n'en sera pas surpris, quand on apprendra que le soi-disant comte N. était un filou du premier ordre, qui s'était rendu fameux auprès des belles de New-York, par ses succès et ses incroyables escroqueries. Il est inutile de dire que les deux coquins, si dignes l'un de l'autre, se gardèrent bien de se confier mutuellement leurs prouesses.

Qui pourrait dépeindre la consternation, la rage, la honte du malheureux Gustave ?... Au premier moment, il pensa être le jouet d'une hallucination. Il ne pouvait croire à tant de bassesse. Lorsque l'affreuse vérité se fit jour et l'accabla de tout son poids, il s'affaissa atterré... L'œil hagard, les lèvres blêmes, serrées, la respiration sifflante, le front baigné d'une sueur froide, il était tombé sur une chaise longue et restait là inerte, comme si sa raison l'eût abandonné. Sa mère et sa sœur s'empressaient autour de lui, lui bassinaient les tempes, lui administraient des cordiaux et sanglotaient sans interruption.

A la fin, Gustave se releva. Le sang lui afflua au visage. Les poings serrés, la bouche écumante de rage, il vomit un torrent d'imprécations contre l'infâme qui le couvrait de honte. Il jura de se venger et dit qu'il allait se mettre à sa poursuite. Il emprunta de l'argent à sa mère, prit ses pistolets, sella lui-même

son cheval et partit ventre à terre dans la direction des montagnes. Son instinct le poussait de ce côté-là :

— Ils auront évité les chemins de fer et les routes fréquentées, pensa-t-il. Avant de gagner une grande ville, ils sont allés cacher leur crime dans quelque vallée sauvage, où le télégraphe et les journaux ne pourront découvrir leurs traces.

A une demi-lieue de X., un chemin couvert, plein de fondrières, conduisait à travers les bois jusqu'au pied des monts. Il aboutissait à une gorge étroite, au fond de laquelle serpentait le torrent qui avait son embouchure à peu de distance des Ravines. Gustave s'engagea dans ce chemin solitaire. A peine y avait-il chevauché cinq minutes, qu'il arrêta son cheval, lancé à toute vitesse. Quelque chose de blanc nageait dans une flaque d'eau bourbeuse. Gustave sauta à terre et ramassa cet objet. Il frémit... Un éclair de joie sauvage passa dans ses yeux. C'était... c'était le mouchoir de poche de Victorine! un mouchoir de batiste, brodé par Anna Bulle. Gustave le reconnaissait bien, et les initiales V. B., qui ornaient l'un des coins, suffisaient pour lever tous les doutes.

— Ils ont fui à pied, bien sûr, se dit Gustave. Où et comment se seraient-ils procuré des chevaux de selle ou une voiture, dans notre petite ville, sans éveiller des soupçons? Allons ! Ils ne m'échapperont pas, quoiqu'ils aient sur moi huit heures d'avance.

Arrivé à C., hameau placé en sentinelle à l'entrée du défilé, Gustave s'enquit des fugitifs. Personne ne les avait vus. Ils avaient passé de nuit et continué leur route pédestrement, craignant d'éveiller la curiosité.

Le chemin suivait le torrent, et s'enfonçait entre deux parois de rochers, laissant entr'elles un pan de ciel étroit et grisâtre. Quelques rares broussailles,

quelques genévriers, quelques pins à l'attitude fière et sauvage, escaladant d'un pied hardi les escarpements des monts, n'offraient aucune retraite, aucune cachette où l'œil du passant ne pût pénétrer. Gustave, modérant l'allure de son cheval, fouillait du regard, à droite et à gauche, chaque touffe d'arbre, chaque buisson d'aubépine ou de coudrier. Il chemina ainsi deux longues heures. Les hautes murailles du défilé s'étaient écartées. Des pentes roides encore, mais couvertes de gazon, remplaçaient les rochers. Un sentier grimpait à gauche, conduisant à quelque pacage sur les hauteurs :

— Auraient-ils eu l'idée de se réfugier au châlet des O., se demanda Gustave. Oh ! non. Bien certainement, Victorine, après sa course nocturne, n'aurait pu faire cette ascension. Elle n'est pas forte marcheuse. Ils sont plus loin.

Bientôt, des champs de seigle et de pommes de terre annoncèrent le voisinage d'un hameau. Un semis de maisonnettes couvertes de tavillons, était jeté sur une pente adoucie. Gustave, avisant une paysanne qui sarclait un carreau de choux dans son jardinet, lui demanda si elle n'avait pas vu passer de bon matin un monsieur et une dame.

— Non, monsieur. Point de dame, répondit-elle ; mais un grand monsieur tout *emmoustaché*, avec un nez bossu, et un jeune garçon qui avait mis une casquette blanche. Le jeune homme est allé s'asseoir là-bas, sous ce *blessonnier*, et celui qui avait cette grande barbiche, est venu me demander un demi-pot de lait, avec du pain et du fromage. Il aurait aussi voulu une omelette ; mais, *bernicle !...* Voyez-vous, monsieur, je n'aurais pas su où prendre des œufs. Voilà bientôt un mois que toutes mes poules *cloussent*. C'est la *métzance !* Et puis, les autres gens, par ici, ne gardent

pas des poules. Ça fait du dégât dans les jardins et par les prés. On a déjà assez voulu me tuer les miennes. Mais, à présent, je les tiens enfermées dans la cour, là *dernier* la grange. Ainsi, on n'a plus rien à *redire.*

Gustave arrêta le bavardage de la bonne femme par cette question impatiente :

— Et où sont-ils allés ces deux messieurs ?

— Oh ! tout droit par le chemin d'en bas, le long du ruisseau. Ils se sont reposés ici une grande heure de temps.

Gustave piqua des deux et partit dans la direction indiquée.

— Faut-il qu'il soit pressé, celui-là, marronna la paysanne. Il n'a pas seulement dit bonjour !

Passé le hameau, l'aspect du val redevenait sévère. Plus de cultures. Les deux versants des montagnes se redressaient. Le torrent faisait rage dans un lit profondément encaissé de roches noirâtres, et sur ses bords, des mélèzes, des sapins se groupaient çà et là.

Au milieu du tourbillon qui l'emportait, Gustave n'avait qu'une idée, ardente, impétueuse, volant à son but comme une flèche : apercevoir la casquette blanche !

Il l'avait compris immédiatement : c'était sa casquette et son costume d'étudiant, dont Victorine s'était déjà plus d'une fois affublée pour jouer quelque folle charade.

Une heure, — un cauchemar, passa sur lui, et il galopait toujours ! Mais le chemin devint de plus en plus montueux, rocailleux. Le cheval, pantelant, faillit plusieurs fois s'abattre sous son cavalier, et enfin, se mit à boiter : il avait perdu un fer. Gustave fut obligé de descendre et d'aller à pied, tenant sa monture par la bride. L'étroite vallée était lugubre comme un tombeau. Pas une cabane, pas un passant, — le désert

absolu ! L'habitation la plus prochaine était un châlet situé à deux lieues de distance. Le bruit du torrent et les cris rauques de quelques oiseaux, amis des solitudes, troublaient seuls le silence de mort qui planait sur ces lieux sinistres.

Gustave tomba peu à peu dans une sombre rêverie. Ses idées se brouillaient... il savait à peine où il allait, ce qu'il voulait. Seulement, il sentait un poids affreux qui lui écrasait le cœur.

Tout-à-coup, un éclat de rire le réveilla !... Ce rire strident, il le connaissait bien !... Un indomptable courroux, comme une mer en démence, se mit à bruire dans son cerveau. Il lâcha son cheval, et, un pistolet au poing, il courut en avant...

Là-haut, devant lui, debout au bord du sentier, comme un dolmen, était une roche pointue, ombragée de quelques sapins s'avançant sur un promontoire, qui faisait faire au torrent un brusque circuit. Gustave tourna la roche, écarta les branches traînantes des sapins, — et, ce qu'il aperçut, ce qu'il entendit, le rendit complétement fou !

Le Polonais, assis sur le gazon et appuyé contre un tronc d'arbre, tenait dans ses bras Victorine, qui lui baisait les lèvres en riant. Elle ne pouvait, disait-elle, les trouver au milieu de sa moustache.

— Votre benêt de mari... commençait le don Juan...

— Monstre ! hurla d'une voix étranglée le malheureux Bulle, défends-toi ! tu vas mourir !

Le Polonais, se dégageant brusquement de l'étreinte de Victorine, bondit sur ses pieds. Lâche comme tous les coquins, son premier mouvement fut de fuir ; mais il n'y avait pas d'issue : de tous côtés un précipice de cinquante pieds, et, devant lui, Gustave fermant la seule entrée du promontoire... Il arracha un pistolet de *sa ceinture* et visa son ennemi. En même temps, Vic-

torine, avec la rage d'une hyène, saisit le second pistolet de son complice et le dirigea contre son époux.

— Deux contre un! Misérables! cria Gustave. Périssez tous deux! Avec les assassins, il n'y a plus de loi!

En proférant ces paroles, le taureau, baissant le front, se précipita sur les coupables. — Deux coups de feu partirent sans l'atteindre. — Le Polonais recula au bord du précipice. Un double cri, qui n'avait rien d'humain, siffla le long des rochers... mais Gustave fut inexorable. D'un coup de poing, asséné en pleine poitrine, il jeta son adversaire dans le gouffre. Puis, de l'autre bras, renversant Victorine affolée, il lui posa un genou sur la ceinture, et, dans chacun de ses yeux, énormes d'épouvante, et dans sa bouche ouverte, dont l'effroi paralysait la voix, il déchargea précipitamment, férocement, trois coups de feu!...

Le lendemain, des bergers ramenaient à X. un aliéné qu'ils avaient trouvé errant sur la montagne. Une lettre à son adresse, renfermée dans son portefeuille, leur avait appris son nom et sa demeure. Le cheval de Gustave était retourné à l'étable sans son maître.

En reprenant le chemin de leur châlet, les bergers, dont la curiosité fut éveillée par un vol de corbeaux, au-dessus desquels planait un lämmergeyer, découvrirent, au bord du torrent, à quelques pas du sentier, un cadavre horrible, à moitié déchiqueté par ces oiseaux de proie. Le lämmergeyer en avait fait son festin et les corbeaux achevaient la curée.

— Pouah! dit l'un des bergers, la vilaine carcasse!

— Tiens! dit l'autre en se baissant, c'est pourtant drôle! Il a des habits de garçon et un gros chignon de femme dans sa *carlette*, et *pis*, encore une perruque par dessus. Pardi! c'était une femme déguisée.

On lui a tiré au visage : ça se connaît. Qui sait ? Çà pourrait bien avoir du rapport avec notre fou de là-bas. Faudrait-il pas avertir la justice de paix ?

— Ah ! *bak !..* Laisse-moi tranquille avec ta justice de paix ! Ça nous attirera encore des désagréments. Il faudra aller paraître : on n'a pas le temps de toujours courir à la ville. On a trop à faire là-haut. Tu sais bien que Jean-Louis ne voulait déjà pas nous laisser ramener ce monsieur chez lui. Pousse-moi cette carcasse là-bas dedans, qu'on ne la revoie plus quand on passera par ici.

— Et les poches ? il y a peut-être de l'argent.

— Ma fi ! tant pis. J'aimerais mieux fouiller le diable que de toucher ce *pouet esquelette*. Hou ! quelle mine de damnée !... Ça va m'*épouairer* la nuit quand je serai seul par les bois. Allons ! dépêchons-nous, je te dis ! Jetons çà dans l'eau.

Les deux bâtons ferrés soulevèrent le cadavre, et le poussèrent dans le torrent. On entendit un plongeon dans les eaux noires, — et le corps de l'épouse adultère alla s'enfoncer sous une roche caverneuse, où il dort encore, — où il dormira jusqu'au dernier jugement !

CHAPITRE XXX

Le prince de la puissance de l'air.
(Sainte Ecriture.)

Mais, parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus ! en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ton nom qui va s'affaiblissant.
V. Hugo.

Quelques mois après, Gustave Bulle, ayant recouvré la santé et la mémoire, raconta dans tous ses détails le drame affreux qui avait jeté une si grande perturbation dans ses facultés. La fuite de Victorine, qui, jusqu'alors avait été voilée d'un vague demi-jour, son larcin, son monstrueux attentat contre la vie de son époux, la vengeance terrible de celui-ci, tous ces incidents effroyables, mis en lumière, causèrent à X. une sensation qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer. Chaque poitrine était oppressée à la pensée de ces horreurs. On plaignit l'infortuné Gustave. Nul ne le blâma. Il avait tué sa femme dans un accès de démence. Nous l'avons dit : en apercevant Victorine entre les bras de son complice, il avait perdu la raison. Il n'était donc pas responsable de ses actes. Il avait agi comme un fou furieux. La justice ne fit aucune poursuite contre lui.

M. Franel fut le premier à porter aux Ravines la nouvelle de cette tragique histoire. Qu'on juge de

l'impression qu'elle produisit sur M. et Mme de Montalban ! Natalie était muette d'épouvante. L'horreur profonde que lui causait la conduite de Victorine, était encore surpassée par le sentiment de commisération que lui inspirait le sort de cette malheureuse femme... Perdue !..... Perdue à jamais ! Morte dans son péché, sans repentance ! Oh ! Natalie eût volontiers donné plusieurs années de sa vie, pour rappeler à l'existence celle qui lui avait fait tant de mal, pour lui parler de la justice divine, et la conjurer de rechercher le salut !

— Il paraît, dit M. Franel, que cette abominable Mme Bulle a eu la pensée d'empoisonner son mari, car on a retrouvé parmi ses cosmétiques et ses essences, non seulement les restes du narcotique qui a favorisé son évasion, mais un flacon vide portant pour étiquette le mot : « *gare !* » et ayant conservé les traces d'une substance des plus vénéneuses.

— Il est difficile de croire à tant de scélératesse, dit Natalie. Des faits pareils prouvent à quel point Satan peut aveugler et pervertir ceux qui subissent son influence. L'espèce humaine descend parfois au-dessous des pires animaux : elle surpasse en monstruosité, en cruauté, en perfidie surtout, les tigres et les serpents, et l'on ne veut pas croire à un esprit infernal qui la domine ! Quel être redoutable que cet ennemi de notre race ! Avec quelle persévérance, avec quelle subtilité il conduit pas à pas ses victimes à la damnation éternelle ! Son chef-d'œuvre, son artifice le plus consommé est de persuader aux hommes qu'il n'existe pas, que le diable est une chimère, une invention des esprits superstitieux.

— Vous croyez donc au diable ? vous, Madame ! dit Gaston. Cela me surprend beaucoup de la part d'une personne éclairée, qui, sans doute, connaît fort bien *les opinions* de nos penseurs modernes. Vous croyez à

un être personnel, à un puissant et mystérieux individu qui travaille sans cesse à la perte des hommes ?

— Non seulement je crois à l'existence du diable, répondit Mme de Montalban, mais je crois à une multitude d'esprits infernaux, parce que j'ai foi en la Bible. L'Ecriture ne parle-t-elle pas des anges révoltés, des anges déchus et du Prince qui les gouverne ? Quelle impossibilité trouvez-vous là? Pourquoi n'y aurait-il pas des démons?

— Comment un Dieu de bonté souffrirait-il l'existencs d'êtres pareils ? Il les anéantirait ! Mais surtout, comment leur aurait-il laissé la possibilité de se révolter ? Dieu serait donc l'auteur du mal ?

— Les esprits sont immortels, dit Natalie. Ils ne peuvent être anéantis. Si les démons se sont révoltés, leur chute ne vient point de Dieu, mais d'eux-mêmes. Comme l'homme, comme tous les êtres moraux, ils ont été créés libres. Ils avaient la force de persévérer dans le bien, mais ils ont préféré le mal. Par orgueil ils ont voulu se soustraire à la domination du Très-Haut, et ils ont été chassés du Ciel, privés de la vie divine, livrés aux tourments que produit dans les âmes la séparation d'avec le Seigneur. Christ est nommé dans l'Ecriture, « le Prince de la vie. » Par opposition, Satan est appelé *le Prince de la mort* et aussi *le Prince de la puissance de l'air.* C'est lui qui a introduit la mort sur la terre. C'est lui qui cause la mort des âmes, et lui aussi qui produit la mort de notre être physique. — *Le Prince de la puissance de l'air !* N'est-il pas reconnu que les germes de toutes les maladies se trouvent dans l'air. Ces infiniment petits qui empoisonnent l'atmosphère, qui s'attaquent à notre organisme et le décomposent, ce sont les légions de Satan. Si l'atmosphère était pure de tout miasme, les substances organisées se conserveraient indéfiniment.

M. Pasteur, savant chimiste français, avait bien raison de le dire : « Les principes immédiats des corps vivants seraient en quelque sorte indestructibles, si l'on supprimait de l'ensemble des êtres les plus petits, les plus inutiles en apparence. » — Il est à croire que l'atmosphère terrestre fut considérablement viciée par la stagnation des eaux du déluge, ce qui abrégea la vie de l'homme, autrefois d'une longévité qui nous semble fabuleuse maintenant. — Christ est le Prince de la vie : il a promis de détruire la mort sur la terre. Ce sera peut-être par un vaste embrasement que notre atmosphère sera purifiée et notre planète rajeunie.

— Ainsi, vous attribuez à Christ la puissance de Dieu ? Christ a été le réformateur de l'humanité, l'idéal de l'homme, un homme *providentiel*, dont la venue était annoncée. C'est lui qui, par ses préceptes et son exemple, a apporté au monde la vie de l'âme, la charité... C'est lui qui s'est élevé au plus haut sommet de l'humanité, comme l'a fort bien dit M. Renan. Mais, quant au dogme de la divinité de Christ, c'est une de ces vieilles défroques de l'Eglise chrétienne dont notre siècle ne veut plus. Il s'est émancipé, il s'est dessillé les yeux à la lumière des sciences naturelles. Il veut bien accepter la Bible comme un excellent code de morale ; mais non comme un livre inspiré.

— L'inspiration *littérale* ou *plénière* de nos saints livres est contestée. Mais, lors même que l'Esprit céleste n'en aurait pas dicté les paroles, rédigé les phrases, lors même qu'il s'y trouverait quelques incorrections dans les récits, cela n'empêche pas que le contenu de la Bible ne soit d'inspiration divine. Son but est de nous faire connaître Christ, le chemin du salut, l'objet de notre foi. Ayant été écrite par des hommes que l'esprit de Dieu éclairait, son caractère *est tout* à la fois divin et humain. Il peut s'y trouver

quelques défectuosités dans les expressions, dans les détails; mais elle n'en contient pas moins la parole de Dieu, ses révélations positives. — Certains passages des Ecritures peuvent admettre des interprétations différentes; mais les vérités essentielles au salut, le *pardon gratuit* qui nous est obtenu par le sacrifice du Rédempteur, la nécessité de la conversion et de la *sanctification* par l'influence de l'Esprit de Dieu, ces vérités fondamentales ressortent clairement de l'ensemble des pages sacrées. — Vous croyez être tout à fait logique en repoussant la doctrine de la divinité de Christ; et cependant, vous êtes en contradiction flagrante avec vous-même. Quoi! vous reconnaissez que Jésus a été le meilleur des hommes, le plus sublime des sages, et vous faites de lui un imposteur ou un fou!... Car il a lui-même affirmé constamment sa divinité. Tout en s'appelant le Fils de l'homme, il a dit: « Moi et le Père sommes *un.* » Et ailleurs: « Avant qu'Abraham fût, *je suis.* » Il s'attribue l'éternité; il se nomme du même nom que Jéhovah: *je suis,* c'est-à-dire l'Eternel! Et, dans la prière qu'il fit avant de se rendre à Gethsémané, il dit: « Maintenant, glorifie-moi, ô mon Père, de la gloire dont je jouissais auprès de toi, avant que le monde fût fait. » L'Evangile de St-Jean s'ouvre par une déclaration formelle de la divinité de Christ: « Au commencement était la Parole... et la Parole était Dieu... Toutes choses ont été faites par elle... la Parole a été faite chair; elle a habité parmi nous. »

— Oui, objecta Gaston, ces passages sont tirés de l'Evangile de St-Jean dont l'authenticité est contestée.

— L'Evangile de St-Jean fût-il apocryphe, ce qui est victorieusement réfuté par les meilleurs théologiens, il vous resterait encore une grosse difficulté: c'est que l'Ancien Testament établit la divinité de

Christ. Esaïe, en parlant du Messie dit : « L'enfant nous est né, le Fils nous a été donné ; l'empire a été posé sur son épaule, et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le *Dieu fort* et puissant, *le Père d'éternité,* le Prince de la paix. » Ailleurs, Esaïe le nomme *Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu avec nous.* On pourrait citer beaucoup d'autres passages à l'appui de cette thèse.

— Que Dieu se soit incarné, dit M. Franel, c'est ce que je ne pourrai jamais croire. Ma raison s'insurge contre une pareille doctrine. Du reste, je ne pense pas que personne soit damné pour n'avoir pas admis la divinité de Christ. Nous serons jugés d'après nos actes et non point d'après nos croyances.

— Cependant, observa Gérard, qui, jusqu'alors, avait écouté la discussion sans y prendre part, Jésus a dit : « Celui qui me reniera devant les hommes sera renié devant les anges de Dieu. » Il est dit aussi : « Celui qui croit en lui ne sera point condamné ; mais, celui qui ne croit point est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. » Notre premier devoir à tous est de nous assurer que la Bible est vraie. Et, une fois que nous l'avons reconnue comme étant la révélation de Dieu, nous devons accepter ce qu'elle enseigne. Ce n'est pas à nous, créatures à courte vue, de dire à Dieu : — « Nous ne voulons pas être sauvés comme tu l'entends ; nous ne voulons pas qu'on nous parle de la Rédemption, cela nous offusque. Mais tu es infiniment bon : nous comptons sur ton indulgence pour être admis dans le ciel. Quant à celui que tu as déclaré être ton Fils, ce n'était qu'un homme, fort sage, il est vrai, mais un simple mortel. Il nous est impossible de voir en lui un être divin. Comme si Dieu pouvait habiter un corps *humain* ! D'ailleurs la Bible est un mythe : Dieu ne

saurait se communiquer aux hommes. Il ne s'occupe pas de ses créatures. Nous voulons bien croire qu'il est clément, mais non pas qu'il soit juste et qu'il punisse le mal. » Voilà le langage des libres-penseurs. Dans leur ha ute sagesse, ils décident *a priori* que Dieu ne peut avoir aucun moyen de se révéler. Puis, chacun d'eux se fait un Dieu selon son imagination et selon ses goûts. Ainsi ai-je fait pendant de longues années ; aussi, je ne jette la pierre contre personne. Je voudrais pouvoir dire à chacun : — « Prenez la peine d'étudier la Bible, vous y trouverez la vérité. Il n'est pas indifférent, comme vous le croyez, de recevoir en son cœur Christ comme le Dieu-Sauveur, ou de le considérer que comme un philosophe, un homme remarquable par sa sainteté, mais un simple être humain. Il est écrit dans la seconde épître aux Thessaloniciens : « Le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, avec des flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent point à l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ. » — L'incrédulité est une révolte et sera punie comme telle. Si l'Evangile est absurde, inadmissible, comme le prétendent les libres-penseurs, comment se fait-il que tous les génies du premier ordre y aient ajouté foi? Tandis que la plupart de ceux qui ont rejeté les doctrines chrétiennes, étaient des esprits superficiels qui connaissaient à peine les Saintes Ecritures. Soyons sérieux : ne jouons pas avec notre éternel avenir! Comme toi, j'ai douté, par entraînement, par indifférence. Mais, mon ange gardien, dit-il en regardant tendrement Natalie, m'a fait entrevoir l'abîme qui s'ouvrait devant moi. Alors j'ai cherché,— avec ardeur cherché le vrai ! Et, après avoir pesé les arguments des chrétiens les plus convaincus, les plus éclairés,

et les avoir comparés à ceux des sceptiques, j'ai trouvé que la raison et la foi se donnent la main, et que, hors du terrain de l'Evangile, tout vacille sous les pieds. Je te prêterai un noble livre, celui dont ma femme a fait usage pour opérer ma conversion. Il amènera aussi la tienne, cher ami, car il faut que tu sois des nôtres. Nous t'aimons trop pour ne pas le désirer du plus profond de notre cœur!...

Gaston lui serra la main, promit de lire tout ce qu'on voudrait, et, après avoir salué ses amis, se retira, emportant le livre de philosophie chrétienne.

CHAPITRE XXXI

. . . . a heart
That can bear my faults and failings,—
Nobly weigh my better part :
Nor find its true devotion start
From mortal flaws with selfish quailings.
Elisa Cook.

Oui, dans le ciel, dans le ciel même,
Toujours, toujours l'on aime !
Comme le ciel, comme le ciel,
L'amour est éternel ?....
(Romance.)

Une année s'est écoulée. Sur la terrasse des Ravines, un soir tout embaumé, un soir serein, projette ses ombres allongées et pleines d'une suave fraîcheur. A peine si les feuilles frémissent, tant la brise les caresse mollement. Juin étend sur les campagnes sa belle tunique verte toute diaprée de marguerites blanches, d'ancolies et de boutons d'or. La cigale s'évertue sans relâche, la caille jette ses notes fluides à travers les prés, et, tout au bord du ravin, dans un bouquet de chênes, le rossignol trille de sa plus brillante voix. Sur le gazon de la terrasse, au pied des acacias, la petite Adda joue avec un bel enfant, qui se roule dans une grande corbeille, matelassée d'une couverture de laine doublée plusieurs fois. Tout auprès, sur des bancs verts, sont assises et causent ensemble quatre

personnes de notre connaissance. Ce sont Gaston et Gérard, Mme de Sorbes et Natalie, dont l'œil maternel couve sans cesse le petit chérubin qui bégaie ses premières syllabes.

Gaston vient de communiquer à ses amis la nouvelle de son prochain mariage avec une jeune personne de la capitale, dont il a fait la connaissance depuis quelques semaines. Le nom de cette demoiselle n'est pas inconnu à Natalie. C'est Constance Dunois, cette cousine de Victorine que celle-ci appelait « un épouvantail. »

— Vous ne la trouverez peut-être pas jolie, dit Gaston, mais vous l'aimerez, c'est un ange!

— Soyez aussi heureux que nous! s'écria Gérard en secouant la main de son ami de façon à lui disloquer le poignet. Soyez aussi heureux que nous! C'est le meilleur souhait que je puisse former pour toi.

— Je n'en doute pas, mon cher Gérard, et je t'en remercie de toute mon âme. J'ai l'espoir d'être véritablement heureux, ajouta-t-il avec émotion et gravité. Ma fiancée est aimable, non seulement par les qualités de l'esprit, mais elle est bonne, elle est pieuse. Tu le sais, cher ami, le livre dont tu m'as recommandé la lecture, a forcé ma conviction; il a opéré ma conversion intellectuelle, mon adhésion aux vérités de l'Evangile. Mais c'est Constance qui me les a fait aimer, qui les a fait pénétrer dans mon cœur. Comme le vôtre, l'édifice de notre bonheur reposera sur le seul fondement solide, *une foi vivante*. Dieu bénira notre union! Il la rendra de plus en plus parfaite à mesure que nous ferons plus de progrès dans la vie divine. Nous veillerons l'un sur l'autre. Nous nous soutiendrons mutuellement dans la bonne voie.

Comme ses amis rendaient grâces à Dieu de l'enten-

dre parler ainsi ! Comme ils étaient émus d'une délicieuse joie ! Ils l'exprimèrent avec effusion. Mme de Sorbes aussi, partageait l'attendrissement des trois jeunes gens. M. et Mme de Montalban sentaient que désormais, leur aimable ami Franel leur appartenait doublement. Quelle félicité indicible, de gagner une âme pour le ciel... On ne peut être chrétien sans avoir l'esprit missionnaire, sans éprouver le désir de communiquer avant tout à ceux qui vous sont chers, et ensuite à tous ceux sur lesquels on peut exercer quelque influence, la foi à l'Evangile, les glorieuses espérances qu'il nous donne pour la vie future, le sentiment de paix, de sérénité que la communion avec Christ procure à l'âme dès cette vie.

Oui, Natalie et Gérard en avaient fait la bienheureuse expérience : ils se sentaient gardés du Seigneur, et confessaient que son joug est doux et facile. C'était seulement depuis que leurs âmes étaient unies en Christ, qu'ils éprouvaient un sentiment de sécurité parfaite dans leur mutuelle affection.

Pendant ses jours d'épreuve, Natalie, en proie à la plus amère tristesse, avait un soir tracé dans son journal les lignes suivantes :

— Où trouver un cœur capable de se donner tout entier et pour toujours ? Ce joyau incomparable existe-t-il sur la terre ?... Non ! l'amour éternel est une chimère, une fiction des poètes, un décevant espoir... Rien n'est aussi rare, dans ce monde, que deux cœurs qui vivent entièrement l'un dans l'autre, et pour longtemps. Oh ! Gérard, si tu pouvais être tout à moi, comme je suis toute à toi ! Je voudrais t'emporter dans un monde lointain dont nous serions les seuls habitants. Là serait le vrai Paradis ! Aucun soupçon empoisonné, aucun sujet de jalousie ne viendrait troubler

mon bonheur. Je jouirais de ton amour avec confiance. Tu ne t'éloignerais jamais de moi...

Cette plainte, plus d'un époux dévoué et tendre, plus d'une épouse aimante et fidèle l'ont exhalée en secret. Où sont-ils les cœurs qui aiment exclusivement? Les âmes fortes, seules en sont capables. Et souvent, leur amour décline, s'affaiblit et meurt, en raison même de son intensité. L'amour terrestre le plus passionné, le plus pur, le plus poétique, périt bientôt s'il n'est uni à la charité. Seul, l'amour chrétien peut le rendre durable.

En se voyant de près continuellement, en apprenant à se mieux connaître, deux nouveaux époux ne tardent pas à découvrir l'un dans l'autre, une foule de défauts qu'ils ne soupçonnaient pas d'abord. Après s'être adorés, s'être chéris en idolâtres, ils finiront peut-être par se haïr. Les vrais chrétiens seulement, peuvent faire ces tristes découvertes dans une âme aimée, sans que leur affection en soit refroidie. Le sentiment de leurs propres imperfections, qu'ils reconnaissent toujours mieux, à mesure qu'ils étudient leur nature intime à la lumière de l'Ecriture-Sainte, la conscience de leur propre misère, les rend humbles et leur inspire de l'indulgence, du support pour les défauts d'autrui. Ils jugeront avec charité ceux qui les entourent, et sauront apprécier ce qu'il y a en eux de bon et de noble.

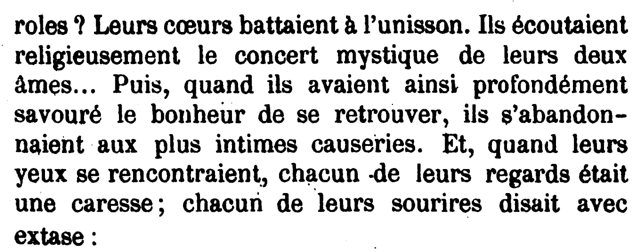
Souvent aussi, la désunion se glisse entre deux époux à cause de leur versatilité. Certains caractères cèdent à toutes les attractions. Chaque coup de vent ballotte ces faibles papillons; chaque souffle qui passe les fait tournoyer sur son aile. Ces gens-là sont désespérants! Leur cœur est une place publique : une foule *toujours* nouvelle y circule sans interruption. Ils ne

sont pas méchants, mais trop légers pour être stables. Une fois courbés sous le joug matrimonial, qu'est-ce qui pourra sauvegarder leur fidélité conjugale, sinon la conscience du devoir, le sentiment de leur responsabilité devant Dieu, auquel ils ont promis de s'aimer sans partage? Pourquoi, dans les pays où le christianisme ne règne plus que de nom, et n'a plus d'empire sur les mœurs, pourquoi l'adultère, les scandales sont-ils si fréquents, que les mariages purs, vertueux, y sont de rares exceptions? Une fétide polygamie, qui se cache, mais que l'on ne devine pas moins, y relâche partout les liens sacrés de la famille. Hélas! sans principes, sans croyances fermes, point de garanties, point de force pour assurer au bien la victoire. Le cœur humain est trop faible pour vaincre le mal par lui-même; il ne peut rien sans le secours de l'Esprit de Dieu.

La perte de la beauté, la fuite de la jeunesse, d'ordinaire, est une cause de refroidissement entre gens légers. On s'aimait pour son visage. Le visage se ride, les cheveux blanchissent, — tout est fini!.. l'amour s'envole! — Quel amour que celui-là! A coup sûr, il porte un nom usurpé! — Pour expliquer la constance de deux époux, unis de longue date et déjà grisonnants, un romancier français avait imaginé de rendre le mari aveugle, ensorte qu'il ne pouvait constater les ravages du temps sur les traits de sa bien-aimée. Il la voyait toujours jeune, toujours belle, et l'aimait comme au premier mois. Mais cet amour superficiel, fondé uniquement sur la beauté physique, n'avait aucune analogie avec le grand, le noble amour qui unissait Gérard et Natalie. Ce lien spirituel, mystique, qui unit les âmes chrétiennes, est à l'épreuve du temps et de toutes les vicissitudes.

Dix ans après leur mariage, nous retrouvons M. et Mme de Montalban aussi épris l'un de l'autre qu'aux jours de leurs fiançailles. Leur félicité, loin de s'amoindrir, avait gagné en profondeur. Le temps avait quelque peu défloré leur beauté. Mme de Montalban ne paraissait plus très jeune : déjà son teint s'était fané ; déjà quelques rides se dessinaient au coin de ses yeux ; et, par ci, par là, un fil d'argent sillonnait sa noire chevelure. Gérard aussi, avait perdu l'éclat de la première jeunesse. Mais, que leur importait cette déchéance extérieure. Ils s'en apercevaient à peine. Ils découvraient l'un dans l'autre une plus idéale beauté. Ils étaient toujours plus unis : leurs deux âmes se comprenaient toujours mieux, se pénétraient, se confondaient de plus en plus. Chaque matin, chaque soir, elles s'envolaient ensemble dans les cieux, sur les ailes de la prière, et en redescendaient rajeunies, purifiées au souffle de Dieu. L'Esprit saint planait sur ces époux et divinisait leur tendresse. Sans cesse ils retrouvaient l'ardeur, la poésie de leurs premières impressions. Toujours leurs voix avaient des inflexions émues, lorsqu'une courte absence les avait séparés. Toujours une étreinte passionnée exprimait leur transport de se retrouver. Et, quand l'heure recueillie du crépuscule les réunissait, toujours de fervents baisers, d'ineffables paroles murmurées à demi-voix, témoignaient de leur ravissement.

Souvent, le soir, assis sur le banc de la terrasse qui dominait le lac, leurs mains entrelacées, leurs deux têtes tendrement appuyées l'une à l'autre, ils demeuraient ainsi en silence. Les étoiles s'élevaient de derrière les cimes neigeuses ; la lune, à son tour, gravissait toute rêveuse le dôme de la nuit, et les trouvait *dans* la même attitude. Qu'avaient-ils besoin de pa-



roles ? Leurs cœurs battaient à l'unisson. Ils écoutaient religieusement le concert mystique de leurs deux âmes... Puis, quand ils avaient ainsi profondément savouré le bonheur de se retrouver, ils s'abandonnaient aux plus intimes causeries. Et, quand leurs yeux se rencontraient, chacun de leurs regards était une caresse ; chacun de leurs sourires disait avec extase :

— *Je t'aime pour toujours* !..

FIN

ERRATA

Page	*ligne*	*Lisez :*
23	21	vingt.
37	1	Toujours *de* grand matin...
41	3	Son esprit avide glanait...
41	10	Deux points.
121	16	comprend.
134	24	couvert.
134	25	donne.
142	8	sapins.
Ailleurs :		chuchoter, chuchoteries.



